

LE

VAL-PERDU.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

VAL-PERDU

PAR

Elie Berthet.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851

I

Le fugitif.

La canonnade et la fusillade avaient retenti toute la journée dans les montagnes qui entourent le village de Rosenthal, près le lac de Zurich, en Suisse. On était alors au mois d'août 1799 ; les Français soutenaient contre les Austro-Russes une de ces guerres de géants qui sont la gloire de l'époque. Le bruit qui frappait de terreur des contrées toujours si

paisibles résultait d'un engagement entre un détachement de l'armée de Masséna et un petit corps de l'armée autrichienne, commandé par l'archiduc Charles, manœuvrant alors pour s'emparer de la ville de Zurich. La lutte avait été opiniâtre, à en juger par les détonations incessantes répétées par l'écho des rochers ; des nuages de fumée blanchâtre s'élevaient sans relâche du fond des gorges comme d'autant de volcans en éruption. Cependant, vers les quatre heures du soir, les décharges cessèrent peu à peu, et bientôt on n'entendit plus que de rares coups de feu, semblables à ceux que tiraient, en temps ordinaire, les chasseurs à l'affût.

Le combat était fini, mais quels étaient les vainqueurs? Voilà ce qu'ignoraient les bons habitants de Rosenthal, et, en l'absence de nouvelles positives, ils se livraient à des inquiétudes exagérées. La plupart s'étaient cachés avec leurs femmes et leurs enfants dans la pièce la plus retirée de leurs jolis

chalets. Les fileuses et les dentellières ne se montraient plus sur les balcons de bois avec leurs costumes pittoresques et leurs grands yeux bleus; les enfants demi-nus ne jouaient plus dans l'étroite rue du village. A peine si un volet s'entr'ouvrait timidement par intervalles pour épier un passant qui revenait en se glissant le long des maisons, après avoir poussé une reconnaissance jusqu'à l'autre extrémité de Rosenthal.

La journée avait été brûlante. Un vieillard d'aspect vénérable, portant le petit manteau noir et le rabat de pasteur protestant, s'était assis sur un banc de pierre à la porte de sa maison, située à l'entrée du village, et aspirait un peu d'air frais venu du lac, malgré les avertissements charitables de ses tremblants voisins. Cependant, depuis plus d'un quart d'heure déjà, sa témérité restait impunie, quand des voix effrayées crièrent tout à coup derrière lui :

— Les Français! les Français!

Cette fois le bonhomme se leva précipitamment et posa la main sur le bouton de sa porte ; mais, avant d'entrer, il eut la curiosité de jeter un regard vers la route par laquelle devait arriver l'ennemi.

Il attendit quelques instants, et rien ne paraissait. Il croyait déjà à quelque fausse alerte comme les poltrons de Rosenthal en avaient donné plus d'une dans le cours de la journée, quand un individu porteur d'un uniforme français se montra réellement à peu de distance.

C'était un capitaine de grenadiers, jeune et bien fait, mais en fort piteux équipage. Ses vêtements étaient déchirés, couverts de poussière ; sa tête n'avait d'autre coiffure que ses longs cheveux dénoués et sans poudre. Une de ses mains, qu'il tenait appliquée contre sa poitrine, était souillée de sang, ainsi que la manche de son habit. Sous l'autre bras il portait un sabre nu dont la dragonne d'argent était comme hachée. Une de ses

épaulettes, atteinte sans doute par une balle, retombait en arrière et pendait au bouton. Il marchait avec effort, retournant fréquemment la tête comme s'il eût craint d'être poursuivi.

Le ministre s'attendait à voir paraître quelques soldats à la suite de l'officier, mais, à son grand étonnement, il reconnut bientôt que le prétendu conquérant de Rosenthal était complétement seul. Ne croyant rien avoir à craindre d'un homme évidemment épuisé de fatigue et blessé, il ne songea plus à rentrer chez lui, et demeura sur le seuil de sa porte pour voir ce qui allait arriver.

Le Français fit halte à l'entrée du village, fort embarrassé de savoir s'il devait avancer ou revenir sur ses pas. Toutes ces maisons fermées et silencieuses n'avaient pas un aspect bien hospitalier, et il était dangereux de s'engager au milieu d'une population, hostile peut-être. D'un autre côté, le pauvre militaire, à en juger par sa pâleur et son

épuisement apparent, se trouvait tout à fait dans l'impuissance d'aller plus loin.

Sa perplexité se manifestait dans sa contenance, sans toutefois dégénérer en crainte puérile. Pendant qu'il réfléchissait au meilleur parti à prendre, son air ouvert et martial, une sorte de dignité répandue dans toute sa personne, et annonçant un homme bien né, avaient disposé en sa faveur l'honnête pasteur de Rosenthal. Celui-ci fit un mouvement qui attira l'attention de l'inconnu.

En apercevant un vieillard de bonne mine et décemment vêtu, l'officier s'avança rapidement vers lui, porta la main à son front pour formuler un salut militaire, et demanda dans un allemand assez peu orthodoxe :

— Ne pourriez-vous, *meinherr*, accorder dix minutes de repos et un verre d'eau, dans votre maison, à un soldat blessé?... Je compte ne vous causer aucun embarras, et je serai prêt à vous dédommager de vos peines.

— Volontiers, monsieur, répliqua le pas-

teur en français; mais, dans votre intérêt même, je dois d'abord vous adresser une question.

— Ah! vous parlez français? s'écria l'officier dans sa langue maternelle, pendant que son visage s'épanouissait; à la bonne heure! Eh bien, dites vite, car ces maudits Autrichiens ne nous laisseront probablement guère le temps de causer.

— En deux mots, les Français ont-ils été vainqueurs ou battus là-bas, au défilé de l'Albis?

— Est-ce à dire que si le sort nous avait été contraire, vous me fermeriez votre porte? demanda le capitaine avec un sourire jovial; je reconnais là la prudence ordinaire de vos compatriotes; ils n'aiment pas à se compromettre.

— Peut-être les jugez-vous mal ainsi que moi. Je vous le répète, cette question est toute dans votre intérêt.

— Eh bien! supposez que nous ayons fait une immense fricassée de *Kaiserlicks* à ce damné poste de l'Albis; mais qu'enfin, accablés sous le nombre...

— Ainsi donc vous êtes en retraite?

— Je n'en disconviens pas, et j'avouerai même que je ne suis pas en état d'aller bien loin.

— Mais du moins vous avez connaissance de quelque corps d'armée auquel vous pourrez vous rallier d'ici à ce soir?

— Malheureusement non ; mes grenadiers et moi nous formions l'arrière-garde, et l'ennemi occupe les passages entre ce village et la division du général Lecourbe, à laquelle j'appartiens.

— Eh bien ! ne pourriez-vous réunir quelques-uns de ces soldats que vous commandiez pour tenter ensemble de vous faire jour jusqu'à votre division ?

— Impossible ! ils sont tous morts.

— Que me dites-vous ? demanda le ministre avec horreur.

— La vérité... J'avais ordre de retenir l'ennemi le plus longtemps possible dans les gorges de l'Albis, et j'ai exécuté fidèlement

ma consigne. Nous avons été canonnés la journée entière dans notre petite redoute, tant et si bien que je me suis aperçu il y a une heure qu'il me restait à peine six hommes debout... Nous étions cernés, on nous criait de nous rendre... Bah! nous avons sauté par-dessus les palissades et nous avons cherché à nous ouvrir passage le sabre à la main. Mes pauvres diables de grenadiers y sont tous restés; moi seul j'ai eu la chance de m'en tirer sans trop d'éclaboussures; ce n'est pas ma faute, car, sur ma parole, j'ai espadonné avec plus d'un de ces mangeurs de choucroute et... Mais en voilà assez, interrompit l'officier d'un ton d'humeur; êtes-vous enfin disposé à m'accorder ce que je vous demande, ou faut-il l'aller chercher plus loin, au risque de ne pas le trouver?

— Entrez, entrez, brave jeune homme, dit le prêtre protestant avec émotion; ce n'est pas pour moi que j'ai des craintes.

Il introduisit le Français dans une salle

basse et appela sa fille, qui accourut avec empressement. Une bouteille d'un vin généreux fut apportée sur la table, tandis que le vieillard déchirait lui-même des bandes de toile pour en envelopper le bras blessé. En quelques minutes les secours les plus nécessaires furent prodigués à l'étranger.

— Malheureusement vous ne pouvez rester ici, reprit le pasteur en achevant sa tâche ; les Autrichiens vont sans doute s'emparer du village, et je m'attends à voir d'un moment à l'autre paraître leurs fourriers.

— C'est fort probable, répliqua le Français avec sang-froid ; c'est même certain.

— Comment le savez-vous?

— Oh! mon Dieu! rien de plus simple. les Autrichiens m'ont donné la chasse ; ils m'ont vu me diriger de ce côté, et ils savent que je ne peux aller bien loin ; aussi suis-je étonné qu'ils ne soient pas encore venus me relancer ici.

— Quoi! jeune homme, pouvez-vous parler

ainsi d'un danger aussi grand? Il faut partir sans retard!

Le capitaine achevait de vider, à petits coups, un verre de bordeaux, dont la douce chaleur ramenait déjà un léger incarnat sur ses joues pâles.

— Hum! dit-il gaiement en se renversant dans son fauteuil de bois de sapin, le gîte n'est pas des plus mauvais, le vin a un bouquet délicieux; et l'hôtesse, continua-t-il en fixant ses yeux un peu effrontés sur la grande et blonde Suissesse qui le servait, est aussi fraîche qu'avenante; ma foi, j'ai envie d'attendre les Kaiserlicks!

Cette détermination, appuyée sur de semblables motifs, fit froncer le sourcil au vieux ministre.

— Quoi! monsieur, demanda-t-il, vous résignez-vous si aisément à être envoyé comme prisonnier de guerre dans quelque bourg misérable de la Croatie, ou dans les sombres forteresses des bords du Danube?

— Vilaine perspective en effet, monsieur ; mais ne pouvez-vous me cacher ici dans quelque coin, dans quelque armoire, jusqu'à ce que ces maudits Allemands soient passés ?

— Il n'y faut pas penser ; ma maison est petite et ne contient aucune retraite sûre ; d'ailleurs, les gens du village, postés derrière leurs fenêtres, vous ont vu certainement entrer chez moi, et ils vous trahiraient inévitablement ; enfin, monsieur, je suis seul ici avec ma femme vieille et infirme, couchée dans la chambre qui est au-dessus de nous, et ma fille Claudine que vous voyez ; voudriez-vous nous exposer aux vengeances d'une soldatesque irritée, si l'on venait à vous découvrir ?

— Vous avez raison, répliqua le Français en se levant avec vivacité, votre bonne action pourrait alors avoir pour vous et pour votre famille les conséquences les plus graves. Je me retire donc, et je vous prie de recevoir mes remercîments pour les secours que

vous m'avez donnés dans ma disgrâce.

Il salua le père et la fille et se dirigea vers la porte; mais le pasteur, rassuré par ce généreux procédé, le retint doucement.

— Un moment, un moment, dit-il avec bienveillance; je ne peux vous garder ici, mais je n'en suis pas moins disposé à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Où comptez-vous aller?

— Ma foi! je n'en sais rien; ce pays m'est inconnu. Je marcherai à l'aventure; j'irai tant que je pourrai pour échapper aux Autrichiens; mais s'ils m'attrapent, il faudra bien prendre en patience les bourgs de Croatie et les forteresses du Danube.

Le ministre réfléchit un moment.

— Si seulement, reprit-il enfin, vous aviez la force de faire deux lieues dans les montagnes, par des chemins difficiles, je vous conduirais en peu d'heures à Zurich.

— Ce serait trop présumer de mes pauvres jambes, dit l'officier tranquillement; la pré-

sence de votre charmante fille et votre délicieux bordeaux m'ont un peu ranimé; mais trente-six heures de veille, douze heures de combat acharné, et une blessure peu grave, il est vrai, mais qui a saigné depuis ce matin, me rendent tout à fait incapable d'un pareil effort; il faut chercher autre chose... Voyons, n'existe-t-il pas dans le voisinage quelque chalet bien isolé, exhalant à une lieue à la ronde une odeur de fromage et de vacherie, où l'on puisse me cacher pendant un jour ou deux? Ma venue serait une bonne fortune pour l'honnête Suisse qui m'accorderait l'hospitalité, car ma bourse est bien garnie.

— Les maraudeurs allemands vont se répandre dans la campagne, et vous seriez infailliblement découvert... Cependant il y a par ici quelqu'un qui pourrait peut-être, s'il le voulait, vous accorder une retraite sûre...

— Quel est ce personnage?

— Un homme paisible qui habite, à un

quart de lieue de ce village, un endroit introuvable pour d'autres que des gens du pays. On le croit Français, car il parle fort bien votre langue, et il est de la religion catholique. Peut-être serait-il possible de l'intéresser à un compatriote; mais sa bizarrerie ne permet de compter sur rien de certain.

— Et d'où vient cette bizarrerie?

— Dieu le sait, monsieur; c'est un solitaire, aux habitudes mystérieuses, qui disparaît de sa demeure souvent pendant plusieurs jours, sans qu'on puisse dire où il va. Néanmoins, comme il est doux, obligeant, charitable...

— Mon père, interrompit en allemand la jeune fille tout effarée en refermant la porte de la maison, voici les soldats de l'Empereur qui arrivent!

— Où est mon sabre? s'écria l'officier.

Le ministre lui arracha l'arme meurtrière.

— Y pensez-vous, monsieur? dit-il; la

résistance en pareil cas serait de la folie... Allons, il n'y a plus à hésiter; suivez-moi.

— Où donc?

— Au chalet de M. Guillaume, la personne dont je vous parlais tout à l'heure... Mais attendez, il est bon de prendre quelques précautions.

Il jeta sur les épaules du capitaine un de ces petits manteaux noirs qui étaient l'indice de la dignité des pasteurs protestants, de manière à cacher complétement son uniforme, et il lui couvrit la tête d'un chapeau à larges ailes. Ainsi accoutré, le jeune et sémillant Français ne ressemblait pas mal à un puritain génevois, et d'autres que d'épais soldats autrichiens eussent pu s'y laisser prendre à distance. Le vieillard lui rendit aussi son sabre en lui recommandant de le cacher avec soin et de ne s'en servir dans aucun cas. Puis il ouvrit une porte de derrière qui ouvrait dans un petit jardin fleuri, et invita son hôte à l'attendre, pendant qu'il

irait s'assurer si le passage était libre de ce côté.

L'officier se trouva donc une minute seul avec la jolie Claudine, qui avait regardé bouche béante sa transformation.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton de galanterie parfaite, comment vous exprimer ma reconnaissance de toutes vos bontés?... Je n'en avais pas besoin cependant pour conserver à jamais le souvenir d'une aussi belle et aussi gracieuse personne.

L'étourdi avait oublié en parlant ainsi que la belle Suissesse entendait fort mal le français. Elle restait toujours immobile, les yeux baissés, les joues rouges de pudeur virginale. L'officier, s'apercevant de sa faute, serra doucement la taille de Claudine de la main qui lui restait, et prit deux gros baisers sur ses joues rebondies. Il était sûr au moins que ce langage-là serait compris.

En ce moment le vieillard rentra; il n'avait rien vu.

— Partons, partons, dit-il, pendant que nous le pouvons encore... Une nuée de Croates va s'abattre sur Rosenthal.

— Me voici, dit l'officier.

Il salua Claudine encore tout effarouchée de son dernier compliment, et, s'enveloppant de son étroit manteau, il suivit le pasteur. Après avoir traversé le jardin, ils franchirent une porte en treillis qui s'ouvrait sur la campagne, et ils prirent un sentier qui, se glissant à travers des roches isolées et des buissons, se dirigeait vers les montagnes.

Ils avancèrent rapidement pendant quelques instants sans prononcer une parole. Ils entendaient derrière eux les cris sauvages des Croates qui déjà envahissaient Rosenthal, et ces détonations isolées qui, en temps de guerre, dénotent toujours l'approche de troupes indisciplinées. En même temps, on frappait des coups furieux aux portes des maisons, et des voix tremblantes répondaient de l'intérieur.

— Hein! reprit l'officier avec ironie, en jetant un regard oblique sur le village, vos amis les Allemands ne s'annoncent pas chez vous avec une exquise politesse. J'en apprécie d'autant mieux le sentiment généreux qui vous a fait quitter votre demeure en pareille circonstance pour servir de guide à un pauvre fugitif.

— Oh! nous n'allons pas loin, et si nous trouvons M. Guillaume tant soit peu traitable, je pourrai revenir à temps pour protéger ma famille... Mais baissez-vous, monsieur, ajouta le pasteur avec inquiétude; ne marchez pas droit et fier, comme si vous étiez à la tête de votre compagnie un jour de revue du général en chef; cette partie du chemin est malheureusement découverte, et on peut nous voir d'en bas à mesure que nous gagnons la hauteur. Tenez, il y a sur le bord de la route un major autrichien qui nous regarde et qui paraît avoir des soupçons. Baissez-vous, vous dis-je; affectez une con-

tenance humble et inquiète. On nous prendra peut-être pour des ecclésiastiques effrayés de ce tapage et abandonnant leurs ouailles au moment du danger, car, hélas! l'impiété a fait de grands progrès parmi nous, et, dans toutes les sectes chrétiennes, on est assez mal disposé pour les gens d'Église... Fort bien! j'ai deviné juste, car voici l'officier qui s'éloigne en ricanant. Que Dieu lui pardonne son peu de charité si son erreur nous sauve! Et maintenant, marchons d'un bon pas.

Ils gagnèrent bientôt un enfoncement où ils ne pouvaient être aperçus. Le sol était obstrué de buissons et d'aspérités, au milieu desquels le chemin, devenu large et commode, formait mille détours. En face des voyageurs se dressaient des rochers à pic, bizarrement superposés, et des montagnes peu élevées, mais inaccessibles. Aucun bruit de la plaine, alors inondée de gens de guerre, ne parvenait plus dans ce paisible lieu; le murmure d'un torrent qu'on ne voyait pas,

tant il était profondément encaissé, et les chants des merles de roche troublaient seuls d'une manière poétique le silence de cette solitude.

— Voilà, sur ma parole, un lieu excellent pour une embuscade, dit l'officier d'un air de connaisseur ; mais il est inutile que vous alliez plus loin, mon cher guide ; je n'ai rien à craindre ici ; contentez-vous de m'indiquer la direction à suivre, et retournez bien vite à Rosenthal ; car en dépit de vous-même je m'aperçois que vous êtes fort inquiet de ce qui se passe là-bas.

— Je ne crois pas le danger si pressant, répliqua le vieillard d'un ton qui démentait ses paroles ; mais, quoique la maison de M. Guillaume ne soit pas fort éloignée d'ici, il vous serait difficile, peut-être, de la découvrir seul.

— Ah çà ! demanda le Français, qui, malgré l'insouciance de son caractère, n'était pas fâché de recueillir quelques détails sur

le personnage de qui allait dépendre sa liberté et peut-être sa vie, cet homme que nous allons voir a donc des raisons bien importantes pour se cacher ainsi?

— Je l'ignore; peut-être M. Guillaume est-il une de ces âmes blessées qui recherchent la solitude après de longues traverses... Comme il se montre peu communicatif, on en est réduit aux conjectures. Il est fort riche, dit-on; mais il répand autour de lui d'abondantes aumônes et il se fait aimer de tous ses voisins; aussi on ne le tourmente pas, et on le laisse vivre à sa guise.

— Il est seul?

— On ne lui connaît ni parents ni serviteurs.

— Tout cela est fort original, et dans un autre pays on voudrait tirer au clair les affaires de votre M. Guillaume... Y a-t-il longtemps qu'il habite ce canton?

— Quinze ans environ.

— Ce ne peut donc pas être un émigré,

répliqua l'officier tout pensif; enfin, quel qu'il soit, peu nous importe, s'il se montre hospitalier... Mais pour Dieu! mon digne monsieur, où m'avez-vous conduit? ajouta-t-il en s'arrêtant; l'inquiétude aura sans doute distrait votre attention, et nous nous serons égarés, car il me paraît impossible d'avancer d'un pas de plus de ce côté.

En effet, le chemin était fermé tout à coup par d'énormes rochers tombés des cimes supérieures, et l'on voyait là les traces d'un de ces grands éboulements si fréquents dans les Alpes. Évidemment, la route devait aller autrefois par delà cet obstacle; mais le dernier éboulement l'avait coupée par une muraille infranchissable de cinquante à soixante pieds de hauteur.

Le ministre protestant, dans son impatience d'arriver, ne laissa pas à son compagnon le temps d'examiner ces ruines imposantes de la nature. Il le prit par la main et lui montra un petit sentier latéral que le

jeune homme n'avait pas remarqué au milieu des houx et des broussailles.

— Par ici, lui dit-il en souriant. Nous voici arrivés au Val-Perdu, et la maison de M. Guillaume n'est pas loin.

— Le Val-Perdu? répéta le militaire; le lieu où nous sommes porte-t-il ce nom? Ma foi, il le mériterait à plus d'un égard.

— Le Val-Perdu est là, ou plutôt était là derrière ces rochers... C'était l'endroit le plus délicieux de la Suisse entière, monsieur. Imaginez un petit vallon accessible seulement par un côté et où l'on jouissait d'un printemps presque perpétuel. Les rayons du soleil s'y concentraient, comme cela arrive dans certains endroits favorisés de nos montagnes, et y entretenaient une température méridionale. En tous temps on y voyait de la verdure et des fleurs; la vigne y réussissait à merveille, et l'on m'a assuré que les orangers eux-mêmes y portaient d'excellents fruits. Nos bonnes gens de Rosenthal vous en

parleraient encore aujourd'hui comme d'un véritable paradis terrestre, et on lui donnait autrefois en effet le nom de *Paradis*. Ce vallon appartenait à M. Guillaume, qui y avait fait bâtir une habitation charmante, où il comptait s'établir. Mais les travaux étaient à peine terminés quand, par une nuit d'orage, on entendit à Rosenthal un bruit épouvantable; la terre tremblait; on eût dit que le monde entier s'écroulait. Le lendemain matin, on apprit qu'un gros rocher s'était détaché pendant la tourmente et avait comblé le val ainsi que la gorge qui y conduisait. Heureusement M. Guillaume était alors absent, car il eût infailliblement péri sous les débris. A son retour, il s'installa au chalet où nous allons le trouver; et depuis ce temps le Paradis s'est appelé le Val-Perdu.

— Le *Paradis-Perdu* serait plus dans le goût biblique de vos paroissiens, monsieur le pasteur, répliqua le voyageur gaiement; mais personne n'a-t-il cherché, depuis cette

catastrophe, à savoir ce qu'il était avenu de ce joli coin de terre?

— Vous le voyez, monsieur, le défilé est complétement obstrué, et l'on présume que l'éboulement n'a pas épargné l'intérieur du vallon ; c'est là du moins l'opinion de M. Guillaume et, en sa qualité de propriétaire, il a dû s'assurer du fait. On n'a donc pas jugé à propos de commencer des recherches quand celui qu'elles intéresseraient le plus se montre si insouciant à cet égard. Cependant des chasseurs qui parvinrent un jour jusqu'à la cime d'une des montagnes avoisinant le Val-Perdu affirment le contraire. Mais ils racontent des choses si extraordinaires à ce sujet que leurs récits ne méritent aucune croyance.

— Et qu'ont-ils vu, monsieur? demanda le Français avec intérêt.

— Toutes sortes de merveilles, dignes des *Mille et une Nuits*; des jardins enchantés, des palais de fleurs, des hommes et des femmes changés en pierre, que sais-je?...

Mais laissons pour ce qu'ils valent les contes bleus de pareilles gens, ajouta le ministre avec dignité, il n'appartient pas à un homme de ma robe de les répéter, et vous avez autre chose à faire qu'à les écouter en ce moment, car nous voici arrivés chez M. Guillaume.

En effet, pendant cette conversation fréquemment interrompue par les ronces, les crevasses et autres obstacles qui se multipliaient sous les pas des voyageurs, ils avaient tourné la base des rochers et ils étaient parvenus devant un massif de châtaigniers et de hêtres sous lequel s'abritait un petit chalet de simple apparence. Aucun bâtiment d'exploitation, aucune étable n'attenait à cette modeste construction. Le sol était inculte à l'entour, excepté à un angle où l'on entrevoyait, à travers une haie touffue, un informe essai de jardin. Les grands arbres entretenaient à l'entour une ombre épaisse que les rayons du soleil ne pouvaient percer.

A l'approche des étrangers un chien d'énorme taille, portant au cou un collier hérissé de pointes de fer, s'élança vers eux en grondant; mais, quand il eut reconnu le pasteur, il quitta son air menaçant et vint frotter son museau contre la main du vieillard. Puis il précéda les visiteurs dans une salle basse où se trouvait le maître du logis.

L'intérieur de la maison n'annonçait pas l'abondance et la richesse dont avait parlé le ministre protestant. Les meubles étaient propres mais rustiques, comme on en voyait alors chez les fermiers suisses un peu aisés. M. Guillaume lui-même n'avait rien de remarquable dans sa personne. Il ne pouvait avoir dépassé de beaucoup cinquante ans, et il paraissait conserver encore toute la force d'un âge moins avancé. Son visage était frais, blanc et reposé; un léger enbonpoint lui donnait une douce gravité sans l'alourdir. Il portait un habit brun, des culottes de drap à boucles d'argent; ses cheveux étaient soi-

gneusement poudrés. Enfin, son extérieur avait une décence, une distinction même qu'on se fût peu attendu à trouver chez un individu ainsi séquestré du monde. Ses lunettes d'argent sur le nez, il compulsait un gros registre à fermoirs de cuivre, et on eût pu le prendre, en tout autre lieu, pour un intendant de bonne maison se préparant à rendre ses comptes à un maître aristocrate.

A la vue des étrangers, il referma son registre et le poussa avec empressement dans un tiroir ouvert à côté de lui; puis se levant poliment, il s'avança, le sourire sur les lèvres, vers le ministre à qui il serra la main.

Sans perdre de temps, le pasteur de Rosenthal lui apprit de quoi il s'agissait. A mesure qu'il parlait, la sérénité empreinte sur les traits du solitaire s'altérait visiblement. M. Guillaume examina le jeune officier et parut réfléchir.

— Mon cher M. Penhofer, dit-il enfin, je m'associerais volontiers à votre bonne action;

mais cette maison est bien mal pourvue de ce qui est nécessaire à un blessé, et d'ailleurs nous sommes ici trop près de Rosenthal pour qu'elle offre une retraite tout à fait sûre. Cependant, comme la nuit est proche, je puis offrir un asile à votre protégé jusqu'à demain matin ; je suppléerai par ma bonne volonté à ce qui lui manquera. Seulement, entendez bien, jusqu'à demain matin, car...

— Une nuit de repos et de sommeil me suffira, interrompit le militaire ; je ne veux pas vous être à charge, monsieur, plus que le temps rigoureusement nécessaire ; demain, aux premières lueurs du jour, je prendrai congé de vous et j'emporterai une vive reconnaissance du service que vous m'aurez rendu.

Cette réponse parut être du goût de M. Guillaume ; ses traits reprirent leur bienveillance et leur aménité habituelles.

— Allons ! c'est convenu, reprit le ministre avec satisfaction. J'étais sûr que nous

n'aurions pas compté en vain sur le dévouement de notre voisin. Eh bien! maintenant que vous êtes en sûreté, pour le moment du moins, je vais retourner à Rosenthal, où ma femme et ma fille peuvent se trouver fort embarrassées...

— Oui, mon digne protecteur, dit le Français avec effusion, vous avez trop longtemps oublié des personnes chères... Partez donc, et si nous ne nous revoyons pas, songez que votre souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

— A mon tour, monsieur, demanda le pasteur en lui serrant la main, ne pourrai-je savoir le nom de celui que j'ai eu le bonheur d'obliger?

— C'est juste, c'est juste; je m'appelle Armand Verneuil... Le capitaine Verneuil n'est pas tout à fait inconnu dans la 62ᵉ demi-brigade.

M. Guillaume s'avança précipitamment.

— Verneuil! répéta-t-il, ne seriez-vous

pas le chevalier de Verneuil, fils de l'amiral du même nom, mort depuis longtemps en pays étranger?

Ce fut le tour de l'officier de se montrer étonné.

— Auriez-vous connu mon père? s'écria-t-il.

— Moi? Non; seulement j'ai entendu souvent parler de lui là-bas, en France, à Paris.

— A la bonne heure! Eh bien donc, mon cher monsieur, continua le militaire d'un ton moitié gai, moitié sérieux; si j'ai une prière à vous adresser, c'est de ne pas me chatouiller les oreilles de mon *de* et de mon titre de *chevalier* pendant les courts instants que nous devons passer ensemble. Quoique nous ne soyons plus au temps où l'on avait la tête coupée pour avoir mis ces petits mots-là devant son nom, il ne serait pas encore prudent de s'en parer à notre quartier général. D'ailleurs, bien avant la révolution qui

a aboli les distinctions de naissance, j'avais jugé à propos d'escamoter le *de* et le *chevalier*, car mon pauvre père, en me laissant orphelin, ne m'avait pas donné les moyens de soutenir convenablement l'un et l'autre... Mais cette discussion est oiseuse... Adieu donc, mon vénérable ami; noble ou non, le capitaine Verneuil n'est toujours pas un ingrat.

M. Penhofer allait partir quand un léger bruit de pas et un frôlement de feuilles sèches se fit entendre au dehors. Au même instant la fille du ministre, la blonde Claudine, les cheveux flottants sur ses épaules, le visage animé par une course rapide, entra tout essoufflée.

— Père, dit-elle en allemand, cachez bien vite le Français; les voilà qui viennent!

— Qui donc, mon enfant?

— Les soldats de l'Empereur; avant le temps de réciter un psaume ils seront ici.

— Qui ça, les Kaiserlicks? s'écria Armand

stupéfait ; comment diable ont-ils pu me dépister si vite ?

La jeune Suissesse parut deviner le sens de ces paroles prononcées en français.

— Il paraît, répondit-elle les yeux baissés, qu'ils sont fort exaspérés d'avoir été arrêtés si longtemps au pied de l'Albis par une poignée de Français, et ils en veulent particulièrement à l'officier qui leur a causé tant de mal. Ils l'ont suivi de loin pendant qu'il se dirigeait vers Rosenthal. En arrivant au village, ils ont menacé de tout mettre à feu et à sang si on ne leur livrait pas le fugitif. Quelques personnes, cachées derrière les fenêtres, avaient vu le Français entrer dans notre maison, et elles se sont empressées de le dire. Les soldats sont venus en force et ont fait un vacarme horrible qui nous a grandement effrayées ma pauvre mère et moi ; il a bien fallu leur ouvrir, et alors on m'a accablée de questions... Je ne savais que répondre, quand le major autrichien s'est

souvenu qu'en entrant à Rosenthal il avait vu deux hommes en costume de ministres protestants s'enfuir précipitamment. Aussitôt plusieurs voix se sont écriées que le Français devait être l'un des deux...

— Maudites soient ces traîtresses montagnes où l'on ne peut faire un pas sans être aperçu de trois lieues à la ronde! grommela le capitaine.

— Mais comment ont-ils su que nous nous étions réfugiés chez M. Guillaume ? demanda le pasteur à sa fille.

— La menace du pillage avait frappé nos voisins de terreur, et ils montraient une grande ardeur pour amener l'arrestation de l'étranger. En apprenant que vous vous étiez enfuis de ce côté, ils se sont écriés que vous étiez chez M. Guillaume, et plusieurs se sont proposés pour servir de guides. Le major a accepté, et on s'est mis en route... Quant à moi, j'ai profité du moment où l'on ne m'observait plus ; je me suis échappée par le

jardin, et je suis venue ici toujours courant pour vous prévenir. Les Autrichiens battent les buissons chemin faisant, et posent des sentinelles à tous les passages. Mais j'ai pris une route connue de moi seule à travers le bois, et, grâce au ciel, je suis arrivée à temps!

En parlant ainsi, elle rajustait son petit jupon court et son fichu légèrement dérangés par les ronces et les épines.

— Vous êtes un ange! *Engel, Engel, yung Frau!* s'écria Armand de Verneuil avec chaleur, en appelant à son secours tout ce qu'il savait d'allemand, et en pressant contre ses lèvres les mains un peu rouges de Claudine.

Bientôt des aboiements furieux s'élevèrent à deux cents pas environ du chalet : c'était Médor, qui, après avoir caressé un moment la jolie messagère, était ressorti précipitamment à la découverte.

— Ils viennent, dit M. Guillaume avec anxiété; il est temps de prendre un parti.

— Ma foi! reprit le capitaine, cette chasse

à courre commence à me lasser. Je ne veux pas compromettre plus longtemps la sûreté des honnêtes gens qui s'intéressent à moi. Je vais me rendre à cet officier ennemi si acharné à me poursuivre, et j'espère encore qu'il respectera en moi le droit de la guerre.

— Il sera toujours temps d'en venir là, si la fuite est réellement impossible, dit le pasteur.

— *Nicht, nicht gefangener!* murmura Claudine, les larmes aux yeux.

— Eh bien donc ! faut-il me jeter dans les buissons qui nous entourent, et jouer à cache-cache avec ces enragés? demanda le Français résolûment; le jour baisse, et peut-être, à la faveur de l'obscurité, parviendrai-je à leur échapper. Néanmoins, s'il faut l'avouer, je ne trouverais pas pour le moment grand plaisir à ce jeu.

— Sans compter que vous pourriez y attraper une balle, répliqua M. Guillaume avec gravité, et vous faire tuer, ce qui serait dom-

mage ; car, malgré votre apparente légèreté, vous êtes un bon et brave jeune homme. Il y a un autre moyen.

Au grand étonnement du ministre et de sa fille, il conduisit le capitaine Verneuil dans un coin de la salle, et lui dit tout bas :

— Le danger que vous courez, monsieur, me fait passer par-dessus des considérations de la plus haute importance. Je peux et je veux vous sauver si vous acceptez mes conditions.

— Quelles sont-elles ?

— C'est que, dans le lieu où je vais vous conduire, vous promettiez de ne jamais ouvrir la bouche pour blâmer ou railler, quelque bizarres que vous paraissent les choses que vous pourrez voir ou entendre ; c'est enfin, quand vous en serez sorti, de garder un secret inviolable sur cette aventure.

— Voilà de singulières exigences ! Si cependant ma conscience...

— On n'attend rien de vous qui puisse répu-

gner à la conscience d'un honnête homme.

— Eh bien! soit; ceci est d'un romanesque achevé; mais comme je n'ai pas le choix des moyens de salut, je promets.

— Vous jurez sur votre foi de chrétien?

— Sur ma foi de chrétien.

— Sur votre honneur de gentilhomme?

— Sur mon honneur de gentilhomme et d'officier de la 62ᵉ demi-brigade.

— Il suffit... Préparez-vous à me suivre.

M. Guillaume se rapprocha du ministre et de sa fille, stupéfaits de cet entretien mystérieux.

— Mon bon Penhofer, dit-il en affectant un air tranquille, je viens de trouver un expédient pour sauver notre protégé; mais je vous l'expliquerai plus tard, les instants sont précieux... Claudine et vous, vous n'avez rien à craindre des soldats autrichiens. Retenez-les ici pendant cinq minutes comme vous pourrez... Au bout de cinq minutes ne conservez aucune inquiétude,

notre ami sera à l'abri de toute poursuite.

— Mais, monsieur, demanda le ministre, je ne puis comprendre...

Les aboiements de Médor devinrent plus furieux et plus rapprochés; puis on distingua des voix humaines, un cliquetis d'armes, un bruit de pas lourds.

— Allons! dit Guillaume.

Et il entraîna Verneuil hors de la maison.

Ils s'enfoncèrent d'abord dans un fourré presque inextricable qui semblait être l'ouvrage de l'homme plutôt que celui de la nature. Après l'avoir traversé, ils se trouvèrent au pied d'un de ces grands rochers qui formaient l'enceinte du Val-Perdu. Guillaume s'arrêta et posa sa main dans une touffe de lierre adhérente au roc; le son faible et éloigné d'une cloche se fit entendre distinctement au milieu du silence.

Les deux hommes attendirent pendant une minute environ. Enfin quelque chose s'agita au-dessus de leurs têtes. Le capitaine leva

les yeux avec inquiétude; à une trentaine de pieds du sol, une longue échelle sortait du rocher comme par magie; elle glissa lentement vers la terre et vint s'appliquer toute seule contre la muraille granitique.

— Montons, dit M. Guillaume en prêtant l'oreille aux clameurs qui partaient alors du chalet même; j'aimerais mieux dix fois perdre la vie que de laisser pénétrer ce secret à une autre personne au monde sans nécessité.

Il se mit à gravir les échelons avec une agilité qu'on ne pouvait guère attendre de son embonpoint. Armand de Verneuil le suivit, aiguillonné par la curiosité et par le désir d'échapper aux Autrichiens. Bientôt ils se trouvèrent l'un et l'autre sur une étroite plate-forme, à l'extrémité de laquelle on apercevait une grotte obscure. Guillaume s'approcha de cette grotte et siffla légèrement. Aussitôt l'échelle remonta le long du rocher et disparut dans une rainure invisible d'en bas, sans qu'on pût reconnaître

quelle force la mettait en mouvement.

Mais le guide ne donna pas à Verneuil le temps de faire des observations ; il le prit par la main et l'introduisit dans la caverne. Au bout de quelques pas, l'obscurité devint complète. Cependant il sembla au capitaine qu'une herse de fer s'était abaissée, qu'une porte épaisse s'était refermée derrière lui. Étourdi, confondu par tout ce qui lui arrivait, il croyait rêver, et se sentait pris de vertige. Les ténèbres épaisses au milieu desquelles il marchait lui semblaient avoir une densité surnaturelle. Cette main qui l'entraînait lui paraissait vigoureuse et puissante comme celle d'un géant. Les idées les plus extravagantes bouillonnaient dans son cerveau ; les images les plus monstrueuses flottaient devant ses yeux endoloris.

Mais cette espèce d'hallucination fut de courte durée ; bientôt la lumière du jour reparut, et la voix douce du guide murmura près de l'oreille d'Armand :

— Remerciez Dieu, vous êtes sauvé! vous voici au Val-Perdu.

Au même instant, ils se trouvèrent en plein air, à l'extrémité d'une charmante avenue de tilleuls, s'étendant à perte de vue. Un peu remis de son étourdissement, le capitaine se retourna pour examiner le passage qu'il venait de traverser; mais le rocher s'était déjà refermé derrière lui sans laisser aucune trace de porte ni de souterrain. Il allait demander des explications à son conducteur, quand une exclamation d'étonnement et presque de terreur partit à deux pas de lui et détourna son attention.

Celui qui l'avait poussée ressemblait d'une manière si frappante à l'habitant du chalet, qu'on le reconnaissait tout d'abord pour le frère de M. Guillaume. C'étaient le même costume, la même contenance modeste, les mêmes traits doux et bienveillants.

Seulement en ce moment, tandis que le visage de M. Guillaume conservait sa séré-

nité ordinaire, celui de son frère était bouleversé par une violente émotion.

— Guillaume, demanda le portier mystérieux du Val-Perdu, mon cher Guillaume, à quoi pensez-vous? Je me serais attendu à voir ces montagnes s'abîmer avant de voir mon frère introduire un étranger parmi nous!... *Il* en mourra de chagrin et de colère.

M. Guillaume secoua la tête en souriant.

— Rassurez-vous, mon bon Victorien, dit-il, je *lui* expliquerai mes motifs, et *il* les approuvera. J'ai été plus loin que vous dans ses confidences, et je réponds de tout. Allons néanmoins le trouver sans retard.

— Bien volontiers, mon frère; je n'oserais jamais seul affronter son mécontentement.

M. Guillaume, toujours souriant, ajouta quelques mots à voix basse, et passant son bras sous celui de Victorien, il parut se disposer à s'éloigner avec lui. Puis, se tournant vers le militaire ébahi:

— M. le chevalier, dit-il avec politesse, les circonstances qui m'ont déterminé à vous conduire ici étaient impérieuses, et je n'ai pas eu le temps de prendre les ordres de celui qui seul a le droit de commander au Val-Perdu. Souffrez donc que mon frère et moi nous remplissions ce devoir; vous n'attendrez pas longtemps, je l'espère... Montez par ici, continua-t-il en indiquant un sentier vert et fleuri qui serpentait à la base du rocher; là-haut vous trouverez un siége, et vous pourrez vous reposer jusqu'à notre retour... A bientôt.

Il s'inclina sans attendre de réponse, et les deux frères s'éloignèrent en causant avec vivacité. Bientôt le bruit de leurs voix et de leurs pas s'éteignit dans l'éloignement, et le capitaine resta libre de s'abandonner à ses réflexions.

La réflexion, cependant, devenait inutile, car pour comprendre ce qui lui arrivait, Armand aurait eu besoin d'une donnée tant

soit peu probable, et sa raison était confondue. Aussi renonça-t-il promptement à chercher le mot d'une énigme encore insoluble pour lui. Se rappelant l'invitation de M. Guillaume, il gravit le sentier et il atteignit un petit belvédère moitié verdure, moitié construction, d'où l'on dominait toute la vallée. Là il s'assit sur un banc rustique et promena ses regards autour de lui.

A mesure qu'il se livrait à cet examen, son visage exprimait tour à tour les émotions les plus diverses; l'étonnement, l'admiration, l'embarras s'y succédaient avec rapidité.

II

L'Arcadie.

C'était en effet un féerique et merveilleux tableau qui s'offrait aux yeux éblouis du capitaine Verneuil.

Au-dessous de lui s'étendait un riche et plantureux bassin, protégé de tous côtés par des montagnes et des rochers médiocrement élevés, mais infranchissables. Ces montagnes étaient elles-mêmes couvertes de ver-

dure souvent jusqu'au sommet, et des bouquets d'arbustes fleuris tapissaient les blocs isolés. Ce magnifique encadrement embrassait la vallée d'une demi-lieue de circuit, qui semblait à la fois un jardin anglais, une solitude riante et un délicieux verger. La main de l'homme, il est vrai, avait essayé d'ajouter au charme de la nature; mais l'art prenait dans ce lieu ravissant des grâces si simples, des allures si naïves, qu'il se confondait aisément avec l'œuvre de Dieu.

Un torrent, descendu des hauteurs en cascades de neige, formait là un courant rapide sur les cailloux blancs; plus loin un joli lac aux eaux paisibles, aux rives fraîches, émaillées de salicaires et de glaïeuls; il murmurait quelquefois sous des voûtes de saules au feuillage argenté, ou il glissait en silence sous des ponts rustiques formés d'un tronc d'arbre moussu; et enfin, après mille méandres, il venait s'engloutir dans un gouffre à l'autre extrémité du val. A droite et à gauche du

torrent, le regard errait sur des boulingrins immenses, des bosquets d'arbres exotiques au feuillage de diverses couleurs, des champs fertiles, des espaliers chargés des fruits les plus savoureux que peuvent produire la France et l'Italie. Au milieu de ces prairies, de ces massifs de verdure, apparaissaient çà et là des statues blanches de dieux de la Fable et de nymphes immobiles sur leurs piédestaux. Des pavillons chinois au toit garni de sonnettes, des kiosques de marbre, des belvédères de clématite et de liserons, étaient disposés partout où il y avait un site à admirer, une particularité pittoresque à remarquer. Dans les clairières silencieuses on voyait des ifs taillés à la serpe en forme de berceaux, d'obélisques, de vases antiques; ou bien un jet d'eau projetait sa gerbe de cristal, avec un bruit monotone et doux, jusqu'au sommet des marronniers odorants groupés autour de son bassin de gazon.

On découvrait aisément la demeure de

l'habitant ou des habitants de ce séjour enchanté, vers le centre de la vallée, à travers un parterre de fleurs symétriquement dessiné. C'était un vaste et élégant chalet, au toit d'ardoises, aux galeries à jour et aux balcons ouvragés, aux larges fenêtres munies d'innombrables vitres en losange. Une vigne joyeuse étalait ses pampres verts sur la façade et projetait victorieusement quelques branches par-dessus le toit. Dans le lointain et à une certaine distance de la maison principale, on entrevoyait, cachés derrière un rideau d'arbres, des bâtiments plus considérables mais moins somptueux, sans doute des étables pour les beaux troupeaux de bœufs et de moutons occupés à paître au pied des montagnes.

Une température tiède et voluptueuse régnait dans ce petit Éden. Le soleil qui touchait déjà le sommet des pics voisins dorait le paysage de teintes chaudes sans altérer l'étonnante transparence de l'air. Une brise

légère commençait à s'élever sur le lac, chargée de senteurs délicieuses ; c'était comme l'odeur de l'oranger et du jasmin, mêlée aux parfums du nard et de l'églantier des Alpes. Mille bruits mélodieux s'élevaient de toutes parts ; sous la feuillée on entendait gazouiller les oiseaux des bois ; le cliquetis clair des jets d'eau dominait le murmure sourd des cascades, et le son argentin des clochettes des vaches se mêlait par moments à ces douces harmonies.

On comprendra aisément que le soldat de la république, l'imagination encore remplie des scènes d'horreur et de carnage dont il venait d'être acteur et témoin, se crut le jouet d'un rêve ou d'une hallucination. Ce monde brillant, impossible, au milieu duquel il se trouvait transporté d'une manière si singulière ne pouvait être réel ; et il cherchait, par un effort de volonté, à lui enlever son prestige en isolant chaque détail de l'ensemble. Mais ses efforts étaient im-

puissants; il attendait vainement que le mirage cessât, que cette contrée fantastique s'effaçât pour reprendre les tristes proportions d'un désert; cet éblouissant tableau était toujours là, immobile, invariable, dans sa splendeur et sa riche poésie.

Tout à coup le son d'un flageolet qui jouait un air traînant et langoureux se fit entendre à quelque distance. Puis l'instrument se tut, et une voix fraîche, quoique un peu inculte, chanta sur le même air les paroles suivantes que tout d'abord Armand reconnut pour être de la Fontaine :

Citoyens de cette onde,
Laissez votre naïade en sa grotte profonde,
Venez voir un objet mille fois plus charmant ;
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle,
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement :
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair qu'un fin cristal,
Et quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir *pour mon Estelle* est un sort que j'envie.

L'officier cherchait des yeux ce chanteur

inconnu qui mettait en musique les fables de la Fontaine et les faisait répéter aux échos d'alentour. Il l'aperçut enfin dans un bateau, sur le lac, dont une ramification venait mourir dans les joncs et les roseaux à ses pieds. Le bateau, peint de couleurs éclatantes, et tout enjolivé de dorures, avait la forme d'une galère antique, et sa proue, semblable au cou onduleux d'un cygne, s'élevait au-dessus du niveau de l'eau bleue qu'elle fendait lentement. Mais si extraordinaire que fût l'existence de cette barque de parade dans un pareil endroit, le costume du batelier était plus extraordinaire encore; c'était absolument celui que portaient les *Colin* et les *Lucas* d'opéra-comique au dernier siècle : bas de soie, culotte ornée de rubans, veste légère et chapeau garni de fleurs; ajoutez des cheveux poudrés qui faisaient ressortir la figure arrondie et rosée d'un garçon de dix-huit ans, et vous aurez idée du pastoureau qui, assis dans sa nef élégante, s'occupait à relever des

filets où frétillaient de belles truites, et répétait langoureusement :

Mourir pour mon Estelle est un sort que j'envie.

La barque s'éloigna peu à peu, et disparut derrière les arbres qui bordaient la rive du lac.

Armand commençait à croire sérieusement que toutes ces visions étaient le résultat de la fièvre qui avait pu s'emparer de lui à la suite de tant de fatigues et de souffrances. Il voulut donc essayer si la marche ne calmerait pas l'effervescence de son sang, et il s'éloigna du belvédère en prenant une direction opposée à celle qu'il avait suivie déjà. Mais avant même d'avoir fait cinquante pas, il retomba dans ses incertitudes et ses angoisses.

D'un buisson d'églantiers et d'aubépine qui s'élevait devant lui, partit une voix jeune et gaie, une voix de femme qui chantait :

Le pinson dans ses bosquets verts ;
Sur cet ormeau la tourterelle ;

L'alouette au milieu des airs ;
Le grillon sous l'herbe nouvelle
Chantent : Craignez de perdre un jour
De la belle saison d'amour.

— Bon ! voilà du Florian maintenant ! murmura l'officier avec une impatience comique. Ma foi, comprenne qui pourra ; je suis lancé dans le pays des chimères ; sachons en prendre notre parti... Pour compléter la pastorale, il faudrait que je découvrisse maintenant derrière cette touffe d'arbustes quelque jolie bergère musquée gardant ses petits moutons blancs... Allons, morbleu ! il me faut la bergerette, ou la fée qui commande ici est une laideron qui n'entend rien à son métier.

Il s'avança sur la pointe du pied, et écartant les branches du buisson, il jeta les yeux dans une petite clairière du bocage d'où la voix était partie. Il fut servi au delà de ses souhaits ; au lieu d'une bergère, il y en avait deux.

On eût dit la réalisation d'un tableau de

Boucher ou de Watteau. Les jeunes filles, car elles étaient toutes les deux jeunes et charmantes, portaient exactement le costume des bergères de trumeaux ; robe courte et tunique de satin, corset de soie lacé sur la poitrine, laissant les bras et les épaules nus ; coiffure compliquée à la poudre et tout petit chapeau de paille posé de côté avec une guirlande de fleurs naturelles. L'une était svelte, brune, mélancolique ; sa paupière, frangée de longs cils, voilait en partie son œil noir et humide. Elle se tenait debout, dans une attitude pensive, appuyée contre un chêne qui la couvrait de son ombre. Près d'elle était sa houlette à lance d'argent, surchargée de nœuds et de roses. A ses pieds dormait un grand lévrier blanc, marqué de feu, avec un collier fait de cristal de roche et de baies rouges d'églantier. L'autre, celle-là précisément qui venait de chanter, était assise à quelques pas sur l'herbe, et, la tête appuyée sur sa main, elle regardait sa compagne en

souriant. C'était une petite blonde, vive et rieuse, à la physionomie espiègle, au regard mutin. Un léger panier, renversé à côté d'elle, laissait échapper des flots de bluets et de coquelicots. Autour de ces ravissantes créatures, des moutons d'une blancheur de neige, aux colliers de faveur, aux grelots d'argent, véritables moutons de comédie, broutaient du bout des lèvres les cimes tendres du jeune gazon. Toute cette petite scène, paysage et personnages, avait les charmes un peu maniérés, les allures naïvement prétentieuses de la fantaisie pastorale, traduite en vers par certains poëtes, en tableaux et en statues par certains artistes du règne de Louis XV.

Les deux bergères causaient confidentiellement, et la conversation de ces belles personnes méritait bien qu'on l'écoutât. Armand prêta l'oreille, retenant son haleine :

— Cesse, ma sœur Estelle, disait celle qui était debout à la blonde enfant assise sur le

gazon, cesse de chercher à égayer par tes chansons la pauvre Galatée.... Tu es heureuse, toi ; tu aimes Némorin, et tu es aimée de lui ; tu deviendras son épouse, et vous vivrez dans la paix.... tes désirs ne sont jamais allés au delà de l'enceinte de cette vallée. Les plus grands chagrins de ta vie ont été la mort de ton chevreau favori, la perte de ta tourterelle blanche, emportée par un aigle des montagnes. Quand le matin tu as trouvé sur ta fenêtre un beau bouquet de plantes sauvages cueilli par ton berger pendant ton sommeil, quand le vénérable Philémon a appuyé ses lèvres sur ton front, tu pars joyeuse avec ton troupeau, tu t'en vas tout le jour chantant et riant par les sentiers, le long du ruisseau, recueillant des fleurs. Tu chantes encore le soir quand nous rentrons au logis, et ta nuit est paisible comme le lac en l'absence du vent... Il n'en est pas ainsi de moi !

La bergère soupira. Estelle, émue, se leva par un mouvement gracieux, et courant

à sa sœur, elle l'embrassa avec vivacité.

— Pourquoi cette tristesse, Galatée? dit-elle en la retenant dans ses bras et en éloignant un peu sa figure mutine de celle de l'autre bergère. Pourquoi n'es-tu pas heureuse comme nous tous? Je veux enfin le savoir. Que te manque-t-il? N'aimerais-tu pas Lysandre, ton berger, celui que la volonté suprême de Philémon t'a destiné pour époux? Voyons, dis-moi la vérité; ne lui préférerais-tu pas (ici la voix de la jeune fille s'altéra) son frère Némorin, mon fiancé, mon... Mais n'importe! si cela était, Galatée, il faudrait me le dire, et je renoncerais à Némorin pour toi, et j'irais moi-même supplier Philémon...

Galatée secoua la tête et sourit d'un air de mélancolie. Sa sœur l'embrassa de nouveau avec transport :

— Tu n'aimes pas mon Némorin, ma bonne, ma chère, ma généreuse Galatée, s'écria-t-elle; ah! tant mieux, vois-tu; car j'en se-

rais morte... Mais, en effet, Némorin est trop joyeux, trop étourdi pour te plaire. Lysandre, au contraire, est grave, réfléchi, ami de la solitude comme toi-même; il lui arrive souvent, comme à toi, de passer des journées entières seul dans les lieux les plus écartés du vallon. D'ailleurs Lysandre t'aime, tu n'en saurais douter... Souviens-toi, ma sœur, de cette soirée où un orage terrible éclata tout à coup sur le Val-Perdu. Le torrent grossi par la pluie se déborda et emporta nos ponts rustiques, pendant que tu étais réfugiée au kiosque de Pan, de l'autre côté de l'eau; ce fut Lysandre qui, à travers le courant furieux, accourut à tes cris, et te sauva du danger de passer une nuit dans ce réduit ouvert à tous les vents... L'hiver dernier encore, ne te défendit-il pas contre un ours affamé descendu, je ne sais comment, du haut des montagnes, et qu'il tua avec son épieu de chasseur? Quelles preuves d'amour exigerais-tu de plus?

— Tu te trompes, Estelle, répliqua Galatée tristement; Lysandre, en effet, n'a pas hésité à risquer sa vie pour me rendre service; mais il ne m'aime pas comme Némorin t'aime, et moi, s'il faut l'avouer, je ne l'aime pas comme tu aimes Némorin. Nous avons l'un pour l'autre une affection fraternelle, rien de plus; nous nous en sommes expliqués avec franchise. Lysandre, plus âgé que nous tous, est en proie à des peines secrètes qu'il se refuse à révéler. De mon côté, chère Estelle, j'éprouve parfois, depuis quelque temps, d'étranges agitations. Je vois en rêve ce monde inconnu qui existe, dit-on, au delà de ces montagnes, et dont parlent ces beaux livres que Philémon nous lit souvent le soir. Je me représente par la pensée les fêtes qui se donnent dans les palais brillants d'or et de lumières des grandes villes; je me vois moi-même, parée de bijoux et de fleurs, au milieu d'un essaim nombreux de femmes belles, spirituelles, aimables, de ca-

valiers jeunes, braves et galants ; j'entends une musique vive et enivrante, je me sens emportée dans les tourbillons d'une danse joyeuse; partout autour de moi le mouvement, le bruit, le plaisir... Quand ces séduisantes images m'apparaissent, la douce monotonie de notre existence, le calme de notre solitude, le silence qui règne autour de nous, m'attristent et me pèsent. Je regarde les petits nuages blancs qui passent là-haut dans l'azur du ciel, et je les envie parce que le vent les emporte loin d'ici ; je regarde les oiseaux, et j'envie leurs ailes parce qu'ils peuvent voler sans cesse partout où les pousse leur caprice.

Galatée posa sa tête sur l'épaule blanche d'Estelle pour cacher la rougeur que cet aveu avait appelé sur son front.

— Je ne te comprends pas, Galatée, répliqua naïvement sa sœur : que peux-tu souhaiter hors de notre délicieuse vallée? Pourquoi désirer ce que tu ignores? Souviens-toi

combien Philémon hait et méprise ce monde où il a passé une partie de sa vie, et quel affreux tableau il nous en a fait cent fois! Ah! Galatée, tu n'aurais pas ce dégoût profond pour notre tranquille demeure si ton cœur était plein d'amour.

— Peut-être, soupira Galatée bien bas.

— Alors, reprit Estelle, pourquoi ne pas aimer Lysandre si doux, si bon, si modeste? Ma sœur, dans ce monde auquel tu penses toujours, croirais-tu pouvoir trouver un époux préférable à Lysandre?

— Je l'ignore, Estelle; et cependant Lysandre, malgré ses nobles qualités, ne ressemble pas au portrait ébauché par mon imagination de celui que je dois aimer...

— Eh bien, fais-moi ce portrait, ma petite sœur, ma chère Galatée; oh! je t'en prie, continua Estelle avec une curiosité enfantine, dis-moi comment tu rêves ton amant.

Galatée ne quitta pas la pose gracieuse

qu'elle avait prise, et elle dit d'un air de réflexion en s'arrêtant fréquemment :

— Je me représente un jeune et beau guerrier qui irait au combat comme à une fête, qui ferait trembler tous les autres et ne tremblerait que devant moi ; un chevalier valeureux comme Gonzalve de Cordoue, le fidèle Tancrède, ou le paladin Renaud ; un époux grand par l'autorité et par le courage, qui me reviendrait toujours chargé de lauriers, couvert d'armes magnifiques, aux applaudissements d'une foule enthousiaste.

— Et moi, un tel amant me ferait peur, dit Estelle avec une petite mine dédaigneuse ; j'aime bien mieux mon pauvre Némorin, si simple et si timide, que j'afflige ou que je console d'un regard....

Pendant que les deux bergères se livraient à ces douces confidences, le capitaine Verneuil restait en extase dans son buisson. En dépit de son immobilité, sa présence fut enfin éventée par le beau lévrier couché aux

pieds de Galatée. Néanmoins, l'animal sociable et civilisé ne donna pas l'éveil par des aboiements brutaux et des bonds furieux, comme eût fait immanquablement un chien vulgaire. Il se contenta de soulever son museau effilé au-dessus des hautes herbes, et tournant ses yeux brillants comme des escarboucles vers l'indiscret, il poussa un petit grondement sourd ; on eût dit plutôt un avertissement qu'une menace.

A ce bruit, les deux sœurs s'éloignèrent vivement l'une de l'autre.

— Qui peut venir ici ? demanda Galatée avec effroi ; qui songerait à épier nos secrets ?

— Bah ! je devine, dit Estelle ; Némorin se sera hâté d'aller relever ses filets pour nous faire quelque espièglerie.

— Diane n'eût pas donné l'alarme pour Némorin !

— C'est donc Philémon qui vient nous chercher, car le soleil est déjà caché der-

rière la montagne, et l'heure de rentrer est venue.

— Non, non, Estelle, répliqua Galatée tremblante; voyons qui nous écoutait... Je mourrais de honte si un autre que toi avait pu m'entendre.

Elle prit sa compagne par la main, et elles se mirent en devoir de tourner le bosquet. Armand reconnut qu'il allait être surpris, et dans une situation assez peu honorable. Il s'empressa de reculer de quelques pas, et jeta un regard sur sa personne, avec une inquiétude toute féminine, pour s'assurer s'il était en état de paraître convenablement devant ces charmantes créatures. Hélas! son costume contrastait misérablement avec leurs riches et pimpantes toilettes! Cependant il enroula son bras blessé dans le petit manteau génevois du ministre Penhofer, il arrangea ses cheveux d'un revers de main, et ajusta son uniforme un peu froissé par ses marches précipitées. Au moment où il achevait ces

préparatifs, il se trouva en présence des deux bergères.

A sa vue, elles s'arrêtèrent brusquement. La vive Estelle voulut s'enfuir, mais la sentimentale Galatée eut le courage de rester. Toutes les deux se serraient l'une contre l'autre comme deux enfants effrayées.

Le capitaine Verneuil, pour ne pas les effaroucher, s'était arrêté aussi, et, ôtant son chapeau, il les salua avec grâce, et attendit, dans l'attitude la plus respectueuse, qu'on lui adressât la parole. Cette tactique réussit; les jeunes filles commencèrent à ne plus trembler.

— Étranger, qui êtes-vous? demanda Galatée timidement; comment êtes-vous arrivé jusqu'ici?

— Mesdemoiselles, ou plutôt aimables bergères, répliqua Armand d'un ton caressant; j'ai été introduit dans ce jardin par un M. Guillaume que vous connaissez sans doute... Je suis soldat au service de la répu-

blique française, et je réclame de mes compatriotes l'hospitalité pour une nuit.

— Un soldat, un guerrier, un fils de Mars! dit la petite Estelle tout à fait rassurée en regardant malicieusement sa compagne.

Galatée ne répondit pas, et pâlit; elle venait d'apercevoir à la manche de l'officier de larges taches de sang.

— Il est blessé! dit-elle vivement. Grand Dieu! une bataille aurait-elle eu lieu dans le voisinage?

— Pas une bataille, répliqua Verneuil en souriant, mais une escarmouche passablement chaude, et je suis surpris que le bruit n'en soit pas venu jusqu'ici... Cependant, rassurez-vous, charmantes filles, ma blessure n'est pas dangereuse, et depuis que je suis près de vous je ne la sens plus.

— Quel joli mensonge! Némorin n'eût pas trouvé cela! dit naïvement Estelle. Allons, ma sœur, il faut conduire ce jeune guerrier

à notre chaumière. Philémon, qui sait tout, saura bien le guérir.

Galatée avait arraché de ses épaules une écharpe de soie bleue à franges d'or, dont elle entourait le bras malade avec toutes sortes de précautions délicates. Armand mit un genou en terre pour recevoir cette faveur; quand le dernier nœud fut achevé, il baisa avec reconnaissance la main divine de la bergère.

— A quoi ne s'exposerait-on pas, dit-il à Galatée, rose de pudeur, pour mériter des soins si doux?

— Il parle vraiment comme le galant Amadis, ma sœur, remarqua Estelle à demi-voix; mais partons, partons... Appuyez-vous sur moi, étranger, continua-t-elle en s'emparant du bras d'Armand, ne craignez pas de me fatiguer, je suis forte, et la chaumière n'est pas loin.

— Donnez-moi cette arme dont le poids vous écrase, ajouta timidement Galatée en

détachant le sabre de l'officier, il gênerait votre marche.

Armand céda aisément aux désirs de ces créatures enchanteresses, et se laissa conduire vers les hautes futaies qui s'élevaient dans la direction de l'habitation. D'un côté, la jolie Estelle réglait sa marche sautillante sur celle de l'officier; de l'autre, Galatée, qui avait abandonné son troupeau à la garde du chien, s'avançait les yeux baissés, maniant avec une sorte d'effroi l'arme meurtrière dont elle n'avait pas remarqué certaines souillures rougeâtres. Le jeune Français, en proie à un ravissement inexprimable, les regardait tour à tour l'une et l'autre; sans s'inquiéter davantage d'expliquer cette inexplicable aventure, il se livrait avec délices au bien-être de la réalité présente.

La pétulante Estelle n'était pas d'humeur à garder longtemps le silence.

— Étranger, dit-elle enfin, excusez ma curiosité; mais si vous êtes un soldat, un

guerrier, comment se fait-il que vous n'ayez pas un casque brillant surmonté d'un beau panache, une cuirasse d'or et un bouclier d'argent, avec une longue lance ornée des couleurs de votre belle?

Cette question naïve fit sourire Armand.

— Les soldats de la république, ma belle enfant, répliqua-t-il, ne sont pas tout à fait équipés comme les chevaliers du temps passé... Nous n'avons plus ni panaches ni boucliers; nos habits, comme vous voyez, ne sont pas somptueux, et jamais, jusqu'ici, ajouta-t-il en jetant un regard expressif à Galatée, je n'ai eu le bonheur de porter les couleurs d'une belle.

Galatée, plus sérieuse et plus réservée, essaya de réparer l'étourderie d'Estelle.

— Pardonnez à ma sœur, balbutia-t-elle; nous sommes des jeunes filles ignorantes; c'est pour la première fois que nous voyons un étranger dans notre vallée, et nous n'avons

aucune idée du monde où vous avez vécu sans doute.

Pendant qu'elle parlait encore, deux hommes parurent à l'extrémité du bois ; l'un était M. Guillaume, le premier guide d'Armand, l'autre, qu'on jugeait au premier coup d'œil être un personnage d'importance, mérite une mention particulière.

C'était un vieillard de soixante et dix ans environ, mais de haute taille, vigoureux et plein de prestance. Il avait la tête nue, et une profusion de cheveux blancs qui flottaient sur ses épaules lui paraissait être une protection suffisante contre l'intempérie des saisons. Une longue barbe, également blanche, retombait sur sa poitrine. Néanmoins, l'éclat de son œil gris, son teint basané, certaines rides de son visage austère, trahissaient une âme forte qui était loin de s'être engourdie sous les glaces de l'âge. Son costume, très-simple, ressemblait à celui de Guillaume et de Victorien, sauf la finesse de l'étoffe et

quelques bijoux de prix comme oubliés dans sa toilette. Il tenait à la main un long bâton qui ne lui était pourtant pas nécessaire pour soutenir sa marche, car il s'avançait d'un pas ferme et assuré. A sa contenance majestueuse, on eût dit un patriarche.

— Voici Philémon! murmurèrent les deux jeunes filles avec un sentiment de respect et de crainte; mon Dieu! que va-t-il penser de notre hardiesse?

Et elles s'éloignèrent vivement du blessé d'un air de confusion.

De son côté, le vieillard, en les apercevant, avait fait un mouvement de surprise; mais il surmonta aussitôt cette impression, et quand il eut rejoint les bergères tout émues, il leur dit d'un ton bienveillant :

— Rassurez-vous, mes filles; je ne vous blâmerai pas d'avoir deviné les devoirs de l'hospitalité que vous n'avez jamais eu l'occasion de pratiquer. En vous conseillant de conduire à notre chaumière, sans attendre,

mes ordres, un soldat blessé, fugitif et malheureux, votre cœur vous a bien inspirées.

Puis, se tournant vers Armand, il ajouta avec solennité :

— Soyez le bienvenu parmi nous, jeune homme; vous ne trouverez ici que des amis.

Il tendit la main à Verneuil, et l'embrassa d'un air grave. Cette réception n'était pas tout à fait suivant les usages du monde, mais elle était en harmonie avec ce qu'Armand avait déjà vu et entendu dans ce singulier endroit, et il ne songea pas à s'en plaindre. Il remercia donc dans les termes qu'il jugea le plus capables de flatter les manies pastorales de ses hôtes, et avec une apparence de modestie qui ne parut pas déplaire au patriarche du Val-Perdu.

Cependant la nuit approchait, et les premières étoiles commençaient à se montrer à travers les branches des hautes futaies. Philémon dit quelques mots bas à Guillaume, qui s'inclina avec soumission et s'éloigna

dans la direction du passage secret. Puis le vieillard reprit en s'adressant aux bergères :

— Songez à votre troupeau, mes filles, et laissez-moi le soin de conduire l'étranger à notre demeure... La rosée du soir est malsaine pour les brebis...

Estelle et Galatée obéirent d'un air de regret et retournèrent sur leurs pas, tandis que Philémon, portant d'une main le sabre d'Armand et soutenant de l'autre bras la marche du blessé, prenait le chemin de l'habitation.

Le changement de guide n'était pas absolument du goût de l'officier. En dépit des manières bienveillantes de Philémon, il y avait dans ce grand vieillard quelque chose de sec et d'étudié qui lui imposait.

Ils marchèrent un moment en silence sous ces frais ombrages, où frémissait la brise du soir.

— Jeune homme, dit enfin Philémon d'un ton ferme, vous voilà donc devenu mon hôte... Je ne vous le dissimulerai pas, s'il

m'eût été permis d'agir autrement, je n'eusse jamais risqué de perdre le fruit de mes longues et minutieuses précautions en admettant ici un étranger... Mais le zèle peut-être excessif de mon serviteur fidèle, les devoirs de l'humanité et aussi des considérations particulières sur lesquelles je désire ne pas m'expliquer, m'ont déterminé à faire pour vous ce que je ne ferais volontiers pour nul autre. Je vous rappellerai cependant à quelles conditions cette hospitalité vous est accordée. Ceux qui habitent cette vallée ne forment tous qu'une famille ; inconnus au monde, ils ne savent rien du monde lui-même. Grâce à mes efforts, le souffle corrupteur du dehors n'est jamais arrivé jusqu'à ce fortuné coin de terre. On y vit dans l'innocence de l'âme, la simplicité du cœur, dans ces mœurs primitives qui ont dû être celles de l'humanité avant sa chute. Comme Adam et Ève dans le paradis terrestre, ceux que j'ai réunis ici sont calmes et heureux, parce qu'ils n'ont

pas mangé les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Ne soyez pas le serpent tentateur qui leur montre ces fruits maudits et les invite à en manger. Peut-être, malgré mes ordres, des questions vous seront-elles adressées; respectez la candeur de ces âmes vierges, la douce ignorance de ces honnêtes enfants. Si, par vos railleries ou vos imprudentes révélations, vous veniez à les faire rougir de l'état où ils ont vécu, à éveiller des désirs, à exciter des regrets dans ces intelligences pures, vous auriez causé leur malheur; vous auriez commis une mauvaise action dont, malgré ma faiblesse apparente, je pourrais peut-être encore vous punir.

Le capitaine Verneuil se hâta de répéter la promesse qu'il avait déjà faite à Guillaume, et il assura *monsieur* Philémon de ses efforts sincères pour ne heurter en rien les idées et les habitudes de ses nouveaux amis.

— Appelez-moi simplement Philémon, dit le vieillard avec plus de douceur, ces déno-

minations de vaine politesse n'ont pas cours parmi nous. — Eh bien, je vous crois, Armand de Verneuil, ajouta-t-il d'un ton presque amical, car, je le sais, vous sortez d'une race noble et loyale. Devenez donc un de mes enfants jusqu'à ce que votre blessure étant guérie, il vous soit possible de rejoindre sans danger l'armée française ; prenez part à nos joies paisibles, à notre félicité modeste, et peut-être, quand vous devrez nous quitter, ne le ferez-vous pas sans regrets. »

Pendant cette conversation, ils étaient arrivés à cette habitation que Philémon appelait une chaumière. Si elle avait frappé de loin l'étranger par son élégance, cette impression se changea en admiration quand il put l'examiner de près. On n'eût pu trouver une position plus aérée, plus salubre, plus délicieuse, des bâtiments plus coquets et plus commodes. Une exquise propreté régnait au dehors comme sans doute au dedans, et rien de ce qui dépoétise les alentours des habita-

tions campagnardes ne venait offenser les yeux. Une cour plane et unie la séparait du jardin. Un côté de cette cour était occupé par une vaste serre, remplie de plantes exotiques, et par une magnifique volière où mille espèces d'oiseaux des bois saluaient en ce moment, par un faible ramage, les approches de la nuit. De l'autre côté, un petit édifice, avec deux fenêtres et une porte en ogive, était surmonté d'une croix dorée indiquant une chapelle. Ce signe que le vallon était habité par des chrétiens n'était pas absolument inutile, car, sans lui, on eût pu croire, à la profusion des statues des dieux de la Fable, disséminées dans les jardins, que le paganisme, oublié depuis dix-huit siècles, avait retrouvé des sectateurs au Val-Perdu.

Mais l'officier ne put donner qu'un coup d'œil à tous ces détails. Sur un banc de pierre, près de la porte de la maison, étaient assis deux jeunes gens qui se levèrent à leur arrivée. Dans le moins âgé des deux, Armand

reconnut aussitôt Némorin, le batelier dont le costume un peu théâtral l'avait tant frappé une heure auparavant. L'autre, plus grand et plus robuste, était remarquable par sa belle et mâle physionomie où se reflétait une intelligence supérieure. Néanmoins toute sa personne avait un caractère de tristesse et de contrainte; son regard était morne; ses mouvements trahissaient l'abattement. Son costume différait peu de celui de Némorin; mais on n'y remarquait pas ces fleurs, ces rubans qui faisaient ressembler son jeune frère à un marié de village; enfin son extérieur était austère et mélancolique comme son visage.

Tous les deux regardaient l'étranger avec une curiosité extrême; mais quand il fut proche, ils baissèrent les yeux.

— Mon père, dit Némorin avec respect en s'adressant au vieillard, je suis allé pêcher dans l'étang avec les nouveaux filets tissés par Estelle, et la pêche a été abondante.

— C'est bien, répondit Philémon.

Et il tendit la main à Némorin qui la baisa.

— Mon père, dit l'autre jeune homme en s'avançant à son tour, j'ai conduit les bœufs dans les pâturages d'Io, et tout le troupeau est maintenant en bonne santé dans l'étable.

— C'est bien, Lysandre, répéta le patriarche.

Puis il tendit la main à Lysandre comme à Némorin.

— Et maintenant, mes enfants, ajouta-t-il en leur montrant Verneuil, embrassez un hôte, un ami que Dieu vous envoie.

Les deux jeunes gens obéirent : Némorin avec cette gaucherie de l'adolescent campagnard que la présence d'un étranger embarrasse, Lysandre avec l'assurance modeste de l'homme qui pense et qui sent.

— Il suffit, dit Philémon ; maintenant allez au-devant de vos bergères, je vous le permets.

Les deux frères s'inclinèrent et s'éloignèrent aussitôt, le plus jeune avec un empressement joyeux, l'aîné avec sa docilité sereine, et ils disparurent dans l'avenue de tilleuls.

L'attitude si différente de ces jeunes gens n'avait pas échappé à Armand de Verneuil. Il enviait le bonheur expansif de l'un, mais il se sentait attiré vers l'autre par une vive sympathie. Il eût bien voulu adresser quelques questions à Philémon sur ce Lysandre, si réservé, si soumis et pourtant si triste; mais l'air du vieillard ne l'encourageait pas à manifester sa curiosité, et il résolut, dans l'intérêt même de cette curiosité, d'attendre un moment plus favorable pour la laisser voir.

Quelques instants après, le capitaine était installé dans une petite chambre proprette et bien rangée, au premier étage de la maison. Après lui avoir offert quelques aliments réconfortants, on avait pansé sa blessure, fort légère, du reste, avec plus de soins que

n'avait pu le faire le bon pasteur de Rosenthal ; et enfin, étendu délicieusement dans les draps blancs et parfumés d'un excellent lit, Armand pouvait passer librement en revue les événements inconcevables de cette journée si bien remplie.

— Allons, disait-il en lui-même, je suis en pleine Arcadie ; campagnes délicieuses, jolies pastourelles, bergers langoureux, vieillard austère et phraseur, rien n'y manque pour mettre en action une idylle de Gessner. Véritablement, jamais un pauvre diable de soldat de la république une et indivisible ne s'est trouvé à pareille fête ! Il serait, parbleu, dommage que quelqu'un de ces grands coquins de Croates m'eût passé son sabre à travers le corps dans la bagarre de ce matin... Cette petite Estelle est tout à fait piquante, et Galatée... Oh ! se trouve-t-il sur la terre une plus belle, plus gracieuse, plus séduisante créature que Galatée?... Galatée ! ma chère Galatée !

Il s'endormit en répétant ce nom. Depuis plus de quarante-huit heures il n'avait pas pris un moment de repos, et la nature réclamait impérieusement ses droits.

III

Bergers et bergères.

Avant d'aller plus loin, il est bon peut-être de faire connaître au lecteur l'origine et le caractère du jeune militaire appelé à être le héros de cette véridique histoire.

Armand de Verneuil, comme nous l'avons dit déjà, était le fils de l'amiral de Verneuil, mort pendant un voyage d'exploration autour du monde. Quand ce malheur arriva, Armand

était déjà privé de sa mère; il se trouva à l'âge de dix ans orphelin et sans fortune. Madame de Verneuil, originaire de l'Inde anglaise, n'avait pas de parents en Europe. La famille d'Armand, du côté paternel, était au contraire nombreuse et riche; mais des discussions d'opinions et d'intérêts avaient éloigné l'amiral de ces parents puissants, et son fils leur était inconnu. Un seul, le comte de Rancey, qui alors habitait Paris, parut prendre quelque pitié de l'orphelin. Par son crédit, il fit obtenir à Armand une bourse dans une école militaire, et de temps en temps il s'informait de son jeune protégé. Mais le comte de Rancey avait lui-même plusieurs enfants; d'ailleurs c'était, disait-on, un homme humoriste, capricieux, soupçonné même d'un grain de folie. Au bout de quelques années, il cessa tout à coup de donner de ses nouvelles. Quand les administrateurs de l'école, protecteurs naturels d'Armand, s'informèrent de lui, on leur an-

nonça que le comte, après avoir réalisé toute sa fortune, était passé en pays étranger avec ses fils, et qu'on avait perdu sa trace. Une dernière fois cependant, le jeune Verneuil sentit les effets de la bienfaisance excentrique de M. de Rancey. Le jour où il reçut sa commission de sous-lieutenant au régiment de X***, qui devint plus tard la 62e demi-brigade, on lui adressa, par une voie inconnue, la somme de deux cents louis, avec une lettre remplie de bons conseils sur sa conduite à venir, mais sans signature. Depuis cette époque, il n'avait eu aucun rapport direct ou indirect avec ceux qui lui étaient alliés par le sang.

On s'expliquera aisément que les malheurs de ses premières années n'entretinssent pas chez Armand les préjugés de la caste à laquelle il appartenait. Destitué des avantages auxquels il voyait participer la plupart de ses camarades d'école, il reconnut de bonne heure les vanités de certaines distinctions

sociales. Sans les mépriser tout à fait, il sentit qu'elles devaient être rehaussées par des mérites personnels, à peine de devenir un fardeau trop lourd pour ceux à qui elles étaient dévolues. Il chercha donc à compenser par le travail ce qui pouvait lui manquer un jour du côté de la faveur, et il y parvint. Satisfait de ce résultat, il n'éprouva jamais ni haine ni envie contre les autres écoliers plus heureux que lui. Il se vengeait seulement par de joyeuses bouffonneries de leur insolente prospérité, et tout en mangeant dans un coin le pain sec de son déjeuner, il narguait impitoyablement leurs confitures aristocratiques sans les désirer : c'était Diogène riant, en rongeant ses croûtes, des banquets somptueux des Athéniens, mais un Diogène sans aigreur et sans fiel, prêt à railler lui-même les trous de son manteau, comme les broderies de ses voisins.

Avec de pareilles idées, Armand de Verneuil ne devait pas s'accommoder facilement

de la hiérarchie aristocratique qui régnait alors dans la profession militaire. Aussi, quand la révolution éclata, ne partagea-t-il pas les colères de la noblesse contre l'abolition des priviléges. Il fut, à la vérité, obligé de donner sa démission d'officier; mais au lieu d'émigrer et de tourner contre la France le tronçon de cette épée qu'on avait brisée dans sa main, il s'engagea comme simple soldat dans le régiment où il avait déjà commandé, et il voulut reconquérir à force de bravoure et de services le grade qu'il avait occupé sous la monarchie.

Cette conduite franche et le peu de bruit qu'il avait fait en tout temps de son titre nobiliaire le sauvèrent de la suspicion qui s'attachait, pendant la terreur, aux membres de l'ancienne aristocratie. D'ailleurs, outre que dans les armées toujours en présence de l'ennemi, les investigations du sans-culottisme défiant n'avaient pas la même sévérité que dans le cœur de la France. Armand

était adoré de ses soldats à cause de son brillant courage, de son dévouement à ses compagnons d'armes, et surtout de sa gaieté inaltérable dans les fatigues et les dangers. Il n'eût pas été prudent de l'enlever au milieu de son régiment, sans un autre motif que son titre inavoué de gentilhomme ; aussi avait-il été oublié par les farouches commissaires envoyés en mission auprès des armées de la république ; et, à la suite de plusieurs actions d'éclat, il était parvenu, de grade en grade, jusqu'à celui de capitaine qu'il occupait au moment où commence cette histoire.

Son caractère était un mélange de belles qualités et de fâcheux défauts. Il avait un bon cœur, et il eût volontiers exposé sa vie, à laquelle il tenait fort peu, du reste, pour empêcher une injustice. Généreux comme tous ceux qui ne possèdent guère, sa bourse était toujours au service de ses amis. Malheureusement, sa mobilité d'idées, sa légè-

reté, voisine de l'étourderie, ne permettaient pas de compter sur ses meilleures intentions. Ses passions, naturellement impétueuses, ne trouvaient un modérateur que dans ce sentiment de respect pour lui-même qu'il devait peut-être à sa naissance. Ajoutez un goût prononcé pour le merveilleux, ou tout au moins l'imprévu, un vague instinct de poésie qui n'est pas incompatible avec les scènes de violence et la vie des camps, et l'on connaîtra parfaitement le jeune aventurier qui avait été initié si brusquement aux mystères du Val-Perdu.

Il était déjà grand jour quand il s'éveilla après une nuit calme et réparatrice ; mais les épais rideaux dont son lit était entouré ne laissaient arriver jusqu'à lui qu'une faible lumière.

— Où diable suis-je? pensa-t-il ; je n'ai pas entendu la *diane*, et mon brosseur n'est pas venu m'éveiller.

En ce moment on entr'ouvrit la porte, et

quelqu'un avança la tête avec précaution dans la chambre.

— Qui va là? demanda le capitaine machinalement.

Aussitôt Philémon entra, et écartant les rideaux, vint s'informer avec politesse comment Verneuil avait passé la nuit. Le jeune officier, ébloui par cette clarté subite, et la tête alourdie, n'avait pas encore des idées bien nettes. Pendant qu'il balbutiait quelques paroles inintelligibles, Philémon enleva l'appareil de sa blessure et l'examina avec attention.

— Tout est pour le mieux, dit-il d'un air satisfait; il n'y a plus ni fièvre, ni inflammation; dans trois jours, vous serez entièrement guéri... En attendant, vous pouvez sans inconvénient vous lever pour célébrer avec nous la solennité du dimanche.

Armand tressaillit. La mémoire lui revint tout à coup, et ses yeux brillèrent de plaisir.

— Quoi! s'écria-t-il, pourrai-je revoir ces

aimables personnes dont l'image m'a poursuivi jusque dans mon sommeil? Pourrai-je encore parcourir vos délicieux jardins avec ces jolies bergères, avec cette divine Galatée?...

— C'est aujourd'hui dimanche, jour de fête et de repos, répondit simplement Philémon; les enfants le passeront en divertissements et en jeux de leur âge; vous serez libre de vous joindre à eux. Mais avant de nous livrer à une joie profane, nous devons remercier Dieu, dans notre chapelle, des bienfaits dont il nous comble sans cesse. De votre côté, Armand, vous avez aussi à le remercier, ce Dieu puissant qui, hier encore, vous a protégé si efficacement au milieu du feu des batailles.

— En effet, monsieur,.. c'est-à-dire, sage Philémon; je me soumettrai à vos usages, quoique, à vrai dire, je n'aie pas eu depuis longtemps l'occasion d'entrer dans une église.

— Je sais, je sais, répliqua le vieillard

d'une voix sourde et pénétrante; j'ai appris quel avait été le résultat des doctrines impies de vos philosophes, où avaient abouti les écrits si profonds de vos savants orgueilleux: ils ont couvert le monde de ruines et de sang; ils ont renversé l'autel et égorgé le prêtre. Cependant Jean-Jacques, le grand Jean-Jacques, leur maître à tous, n'avait pas renié Dieu, lui! Mais les excès périront, et ce qui est éternel ne tardera pas à refleurir. Pour moi, j'ai pressenti l'orage, et je me suis réfugié dans le port. En voyant ce déchaînement destructeur de la fausse science, de l'athéisme, de l'orgueil humain, je me suis hâté d'entrer dans ma petite arche avec les débris de ma famille, avant que les flots du déluge universel vinssent battre les sommets des plus hautes montagnes. Mais quittons ce sujet, s'interrompit-il brusquement; que m'importent les intérêts de ce monde, où tout est faux, corrompu et détourné de sa voie? Parlons de vous, Armand, et laissez-

moi vous faire part des nouvelles que l'on vient de me transmettre.

— En même temps il apprit à son hôte les suites des perquisitions faites la veille par les Autrichiens au chalet de Guillaume. Le pasteur Penhöfer et sa fille avaient pu retourner chez eux sans être inquiétés; mais les Allemands, après avoir infructueusement visité les bois et les rochers du voisinage à la recherche du fugitif, étaient revenus s'établir à Rosenthal, qu'ils occupaient militairement, et où ils comptaient séjourner. Il résultait de là que le Français ne pourrait quitter de sitôt le Val-Perdu, à moins qu'un nouveau mouvement de l'ennemi ne dégageât la route de Zurich.

— Eh bien! je ne me plaindrai pas de cette circonstance, vénérable Philémon, dit Verneuil avec gaieté, si seulement vous éprouvez autant de plaisir à me garder ici que je m'en promets à y rester. Cependant,

ajouta-t-il d'un air de réflexion, je vous demanderai un service.

— De quoi s'agit-il ?

— Si un voyageur ne peut passer à travers les postes ennemis, une lettre le pourra peut-être.

— A qui voulez-vous écrire et qu'écrirez-vous? demanda le patriarche du Val-Perdu en fixant sur Verneuil un regard inquisiteur; personne au monde ne doit savoir le lieu de votre retraite.

— Il s'agit d'un simple billet pour rassurer un excellent camarade qui me croit mort, sans doute... Il n'y a là aucun mystère, et je puis vous remettre ma lettre ouverte. Ce ne sera pas long; vous allez voir.

Il étendit le bras et prit sur une table voisine un carnet dont il arracha un feuillet; puis il écrivit au crayon :

« Je suis vivant. mais légèrement blessé,

et cerné par l'ennemi. Je vous rejoindrai le plus tôt possible. Adieu.

« VERNEUIL. »

Il passa le feuillet à Philémon, qui ne sourit pas en lisant cette épître, modèle de concision militaire. Après l'avoir retournée avec soin, et s'être assuré qu'elle ne portait aucune date, le vieillard la plia tranquillement et la plaça devant Armand.

— Mettez l'adresse, dit-il.

Armand écrivit rapidement :

Au citoyen Ravaud, lieutenant à la 62e demi-brigade, présentement à Zurich.

— Il suffit, dit Philémon en prenant le papier; ce soir même, votre ami sera rassuré sur votre compte. Comme vous l'avez deviné sans doute, je suis obligé d'avoir à l'extérieur des agents secrets qui communiquent seulement avec mon fidèle Guillaume; l'un d'eux

va être chargé de votre commission... Est-ce tout ce que vous désirez?

Verneuil le remercia vivement de sa complaisance, et le patriarche du Val-Perdu se retira en invitant son hôte à rejoindre la famille au plus tôt.

Quelques instants après, une espèce de petit domestique entra pour aider Armand à s'habiller. Le capitaine eut encore un sujet d'étonnement, en s'apercevant que le jeune valet de chambre était muet.

— Allons, pensa-t-il, décidément, dans cette étrange maison, tout est au rebours de ce que l'on est habitué à voir ailleurs... Ce domestique-là, du moins, ne trahira pas les secrets de ses maîtres.

Pendant son sommeil, on avait mis à portée du militaire du linge blanc d'une grande finesse, appartenant sans doute à quelqu'un des jeunes gens. Son uniforme avait été brossé, son ceinturon poli, ses bottes à revers avaient été cirées par des mains invisibles.

En moins d'un quart d'heure, le petit muet, après l'avoir aidé à se revêtir de ses habits, l'eut rasé, coiffé et poudré comme eût pu faire le plus habile valet de chambre de l'ancien régime. Le bras blessé fut enveloppé d'une façon toute galante dans l'écharpe bleue, présent de Galatée. Sa toilette achevée, Armand se regarda dans une petite glace de Venise suspendue à la muraille, et content de sa bonne mine, malgré un reste de pâleur, il se hâta de quitter la chambre.

La famille était réunie dans une salle du rez-de-chaussée lambrissée en sapin et ornée de jolies gravures représentant des sujets de la vie pastorale. Le vieillard, assis dans un grand fauteuil de bois, feuilletait un missel pour y chercher les prières du jour. Les bergers tressaient des corbeilles de jonc, les jeunes filles chuchotaient dans un coin. Tous étaient revêtus de leurs habits les plus somptueux. Lysandre et Némorin portaient des vestes élégantes à boutons d'argent, des

ceintures de soie aux couleurs éclatantes, de fins souliers à boucles d'or. Les bergères, de leur côté, avaient des robes d'une grande fraîcheur, avec une profusion de rubans et de dentelles. Leurs chapeaux de paille étaient ornés de fleurs nouvelles ; à leurs cous et à leurs poignets pendaient des guirlandes de perles et de corail, ce qui, en dépit de Boileau, ne dépare pas non plus les bergères. Un air d'animation et de contentement régnait sur les visages. L'arrivée d'un étranger, jeune, beau et enjoué, semblait avoir réveillé toute cette petite colonie qui s'assoupissait parfois dans l'uniformité de son bonheur.

A la vue d'Armand, tout le monde se leva avec empressement. Les jeunes gens l'embrassèrent avec cordialité ; Estelle et Galatée vinrent elle-mêmes lui présenter timidement leurs fronts purs.

— Merci, merci ! mes bons garçons, mes charmantes filles ! dit le capitaine transporté; sur ma parole, on se ferait tuer pour avoir

dans le vrai paradis la moitié du bonheur que l'on trouve dans le vôtre!

— Silence et pas de blasphème, jeune étourdi, interrompit Philémon d'un ton sévère; maintenant rendons-nous à la prière.

On traversa la cour et l'on entra dans la petite chapelle dont nous avons parlé. Elle était simple à l'intérieur comme une église de village; quelques cierges brûlaient à l'autel; des feuilles de roses jonchaient les dalles; quelques grains d'encens fumaient dans une cassolette d'argent. Philémon, les jeunes gens et l'étranger s'agenouillèrent sur les marches de l'autel; Guillaume et Victorien, le petit muet et une autre jeune fille qu'Armand n'avait pas encore aperçue, et qui, par une nouvelle singularité était aussi muette, se prosternèrent derrière eux; c'était toute la population du Val-Perdu.

Philémon commença la prière du matin, à laquelle les assistants répondaient respectueusement. Puis il récita l'office du jour,

et la cérémonie s'acheva par une allocution courte et bien sentie du prêtre, chef de famille, sur les devoirs de l'hospitalité.

En accomplissant cet acte de religion, l'âme sceptique du jeune militaire éprouvait une émotion inconnue. Cette chapelle rustique, ces jeunes gens aux costumes pittoresques, ce patriarche en cheveux blancs faisant à ses enfants et à ses serviteurs une instruction paternelle, formaient un tableau imposant qui rappelait les premiers âges de l'humanité. Armand croyait assister à une scène de la Bible, et il avait besoin de jeter les yeux sur son rude uniforme pour se souvenir qu'il était en 1799, au temps de Barras et du directoire exécutif.

La prière finie, on retourna au chalet, où un repas composé de laitage et de fruits attendait la famille. On déjeuna gaiement. La conversation roulait sur ces bagatelles, ces petits incidents que fournit naturellement un repas pris en commun. Le déjeuner

tirait à sa fin, quand on agita la question de savoir à quel divertissement on emploierait le reste de la journée.

— Le temps est délicieux, dit Lysandre, pourquoi n'irions-nous pas chasser aux filets dans les taillis de la montagne grise?... Tout sera bientôt prêt; nous prendons des ramiers et des colombes.

— Et moi, dit naïvement Estelle, je propose d'aller danser sous les charmilles de l'allée verte. Armand nous dira si nous dansons à la mode des bergères de son pays.

— Je suis de l'avis d'Estelle, dit Némorin; de plus, Lysandre et moi nous pourrons nous exercer à la course et au saut... Le prix du vainqueur sera un baiser de nos bergères.

— A mon tour, dit Galatée, je crois qu'une promenade en bateau sur le lac sera délicieuse, sitôt que la chaleur sera un peu tombée... Nous pourrions chanter en chœur dans cette petite anse où il y a un si bel écho.

— Vous ne vous entendez guère, mes enfants, reprit Philémon avec bienveillance; chacun de vous ouvre un avis différent. Eh bien! rapportons-nous-en à notre nouvel ami, et qu'il choisisse lui-même.

— Beaux bergers, aimables bergères, demanda Armand, consentez-vous à me prendre pour arbitre?

— Oui, oui! s'écria-t-on de toutes parts.

— Alors danse, concert, chasse aux oiseaux, promenade sur le lac, j'accepte tout avec enthousiasme, et je propose de nous mettre à l'œuvre sur-le-champ.

— C'est cela; vivat pour notre jeune hôte!

On se leva aussitôt, et on quitta la maison pour se répandre dans la ravissante campagne du Val-Perdu.

La journée se passa pour Armand de Verneuil dans un véritable enivrement, et quand elle se fut terminée le soir par une promenade sur l'eau au clair de la lune, quand on

fut rentré en chantant au chalet, le jeune militaire convint avec lui-même que bien peu de personnes avaient pu en compter une pareille dans toute leur existence.

Il n'entre pas dans le cadre de cette histoire de relater ce qui se passa heure par heure au Val-Perdu pendant une semaine environ. Nous dirons seulement que plus Armand vivait au milieu des jeunes solitaires, plus la singularité de leurs mœurs et de leur genre de vie renversait toutes ses idées. Leur simplicité et leur innocence, entretenues par l'isolement, étaient inconcevables. Malgré la galanterie superficielle et la douce liberté qui régnaient dans leurs relations, rien n'égalait la réserve des jeunes gens, la pudeur modeste des jeunes filles. Ils n'avaient du monde qu'une idée vague, souvent monstrueuse, peu capable d'exciter leurs désirs. Ils n'avaient non plus aucune notion de géographie, d'histoire, et à plus forte raison des événements contemporains. Chose

étrange! aucun d'eux ne savait lire, et Philémon paraissait prendre grand soin de leur dérober cette science vulgaire. En revanche, chaque soir, au retour des champs, le vieillard lisait à haute voix des extraits choisis de Florian, de Gessner, de Fontenelle et des autres auteurs anciens ou modernes qui avaient vanté ces douceurs de la vie pastorale à laquelle il avait voulu façonner ses enfants et ses pupilles. Mais le capitaine Verneuil, qui assistait à ces lectures, observa que ces passages étaient souvent tronqués; certaines peintures étaient modifiées, certaines expressions adoucies de manière à ne pas exciter trop vivement des imaginations ardentes. Philémon s'arrêtait de préférence aux descriptions de scènes champêtres, aux morceaux où l'on célébrait les charmes d'une bonne conscience dans la solitude; souvent aussi il intercalait dans ses lectures des préceptes fort étrangers aux auteurs auxquels il les attribuait, mais qui sans doute avaient

une portée spéciale pour ses jeunes auditeurs.

Ce Philémon lui-même eût été un objet d'études sérieuses pour un observateur moins superficiel que l'insouciant militaire. Évidemment il avait longtemps vécu dans la société, et il avait dû y occuper une place distinguée. C'était à lui que remontaient la conception et l'exécution du Val-Perdu. Son action puissante s'était manifestée sur le sol comme sur les intelligences; à l'aide de ressources secrètes et de ses agents extérieurs, dont il avait avoué l'existence à Armand, il s'occupait incessamment de la conservation et de l'embellissement de la petite Arcadie. Tour à tour architecte, sculpteur, jardinier, agriculteur, il s'ingéniait sans relâche à orner la cage où il retenait captifs de si charmants oiseaux. On le voyait du matin au soir une serpe ou une bêche à la main, nu-tête au soleil et à la pluie, travaillant avec une ardeur que l'âge ne pou-

vait affaiblir. Cependant cette activité dévorante ne nuisait en rien à l'inquiète surveillance qu'il exerçait sur ses pupilles, surtout depuis l'arrivée de l'étranger. Quand on le croyait occupé à l'autre extrémité du vallon, on le rencontrait tout à coup au détour d'une allée, dans un bocage solitaire, derrière un rocher, toujours grave, sévère, et semblant dire par sa contenance défiante : « Prenez garde, je suis là ! »

Quels motifs avaient pu déterminer un homme de tant d'énergie et d'intelligence à se séquestrer ainsi avec sa famille? Tel était le problème qu'il était plus facile de poser que de résoudre. Dans les premiers jours, Armand, trompé par l'air de bonhomie que le vieillard affectait à certains moments, avait cru possible de lui arracher son secret; mais il n'avait pas tardé à reconnaître que cette bonhomie était toute superficielle. La simplicité et la bonté, si naturelles, si naïves chez les jeunes gens, semblaient chez lui des

facultés factices et de convention, dues seulement à l'étude et à une vigilance persévérante sur lui-même. Il éludait avec adresse les questions de Verneuil, ou bien il répondait d'une manière si obscure que sa réponse était encore une énigme.

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, la blessure du jeune militaire s'était à peu près guérie; mais, au rapport de Guillaume, qui s'informait exactement des nouvelles du dehors, les Autrichiens, postés dans le voisinage, continuaient à fermer tous les passages. Armand prenait fort en patience les obstacles qui s'opposaient à son départ. Chaque jour amenait une nouvelle fête. Une douce familiarité s'était établie rapidement entre lui et les jeunes gens. Estelle et Némorin le traitaient comme un frère. Lysandre et Galatée, plus âgés et plus réservés dans leurs épanchements, s'efforçaient incessamment de lui rendre la vie douce et facile. Depuis que le jeune officier habitait le Val-

Perdu, un grand changement s'était opéré dans le caractère et les habitudes du berger et de la bergère. Le fils aîné de Philémon ne manifestait plus cette timidité triste, ce goût absolu d'autrefois pour la solitude. Il recherchait la compagnie d'Armand, se plaisait avec lui et, sans le questionner encore, il semblait prendre plaisir à l'écouter. De même Galatée avait perdu sa vague expression de mélancolie. Elle était devenue gaie, vive, causeuse comme sa sœur ; le contentement éclatait sur son beau visage, et Armand n'eût pu reconnaître en elle la langoureuse bergère dont il avait surpris les confidences si peu de jours auparavant. Ces observations n'avaient pas échappé à l'œil jaloux de Philémon, et sans doute elles avaient une signification particulière pour le patriarche, car elles parurent le frapper vivement.

Un matin, à l'issue du déjeuner, au moment où bergers et bergères se préparaient à conduire les troupeaux aux pâturages,

Philémon, qui avait paru plus taciturne et plus rêveur qu'à l'ordinaire, leur fit signe de reprendre leurs places autour de la table. Ils obéirent en silence et avec quelque étonnement.

— Mes enfants, dit le vieillard d'un ton solennel, j'ai une communication à vous faire qui intéresse votre bonheur.

Armand voulut se retirer par discrétion.

— Restez, dit Philémon d'un air mystérieux, vous êtes notre ami ; vous devez avoir part à nos joies de famille.

L'officier s'inclina et se rassit, fort intrigué de savoir où aboutiraient ces préparations singulières.

— Mes enfants, continua le patriarche du Val-Perdu en pesant chacune de ses paroles, le moment est venu où les liens qui nous unissent tous doivent être resserrés d'une manière plus étroite. Jusqu'ici, vous le savez, je n'ai fait aucune différence dans mes affections entre mes propres fils et les filles

de ce vénérable ami, qui, en mourant, me confia le soin de veiller sur elles. Néanmoins, il me reste encore un devoir à remplir. Mon fils Lysandre, je vous ai fiancé dès l'enfance à ma pupille Galatée, et vous, Estelle, vous êtes promise de même à Némorin. Je ne veux pas retarder davantage l'heure attendue par tous peut-être avec une secrète impatience... Vous êtes d'âge à être mariés; vous le serez dans huit jours.

Les jeunes gens tressaillirent; mais personne n'osa interrompre le patriarche avant qu'il eût achevé.

— Pour cette circonstance grave, continua Philémon, il faudra nécessairement enfreindre la règle qui interdit l'entrée de notre vallée aux personnes du dehors. Un prêtre catholique, dont la discrétion m'est garantie, sera introduit par Guillaume, et le même jour il bénira ce double mariage dans notre chapelle... Préparez-vous à cette sainte cérémonie.

Un seul cri de joie se fit entendre; il était poussé par Némorin qui, dans ses transports d'allégresse, lança son chapeau jusqu'au plafond; mais les autres fiancés restèrent muets. Lysandre était pâle; Galatée, les yeux baissés, semblait frappée de la foudre; Estelle faisait une petite moue de mauvaise humeur; il n'était pas jusqu'au capitaine Verneuil, à qui pourtant le projet du vieillard devait être indifférent, qui ne parût profondément consterné.

— En vérité, Philémon, dit Estelle avec la hardiesse espiègle d'une enfant gâtée, vous vous hâtez bien de récompenser du don de ma main votre Némorin étourdi... Il ne m'a encore guère méritée, que je sache. Cependant, d'après les livres que vous nous lisez le soir, il faut qu'un berger ait longtemps gémi et longtemps souffert pour obtenir sa belle; il faut qu'elle l'ait rudement chagriné, qu'elle lui ait imposé les plus pénibles épreuves; or, je suis si bonne que je n'ai pas encore

pensé à tourmenter sérieusement votre fils.

— Eh bien! répliqua le vieillard en souriant malgré lui, il n'y a pas de temps de perdu, ma petite.

— Ah! Estelle, Estelle! s'écria le pauvre Némorin avec une douleur comique, vous êtes bien ingrate! Est-ce là la récompense de tant de nids d'oiseaux cherchés dans les ronces et les épines, de tant de fleurs cueillies à la rosée du matin, de tant de soupirs sur le flageolet et la flûte?

La bergère prit un air de reine offensée; mais en remarquant la contenance piteuse de son malheureux amant, elle partit d'un franc éclat de rire, et la réconciliation fut scellée par un baiser.

Cette naïve discussion était passée inaperçue pour l'autre couple de fiancés. Lysandre et Galatée se taisaient toujours, lui sombre et rêveur, elle éperdue et tremblante. Philémon les observait de son œil froid et inquisiteur.

— Mon père, dit enfin Lysandre avec un effort de courage, permettez-moi de vous rappeler les aveux que j'ai déjà osé vous faire une fois... Je ne suis pas encore parvenu, je le crains, à mériter l'affection entière de Galatée; c'est ma faute, sans doute, je le reconnais humblement... Je vous prie, néanmoins, d'attendre encore un peu de temps. Je suis plein de respect pour votre autorité, mais je vous supplie de songer...

— Vous êtes trop modeste, Lysandre, interrompit sèchement Philémon; vous vous abusez sur les sentiments de ma pupille... Voyez, c'est une fille douce et obéissante; elle ne songe pas, comme vous, à élever la voix en ma présence.

La pauvre Galatée, en effet, terrifiée par ce regard sévère, était incapable de prononcer une parole de protestation.

— Il suffit, dit enfin le vieillard; il y a une chose plus forte que ma volonté dans cette affaire, c'est la nécessité. Maintenant,

que chacun de vous se rende à ses occupations, comme à l'ordinaire ; et si quelqu'un de vous, mes enfants, blâmait dans son cœur ma détermination irrévocable, il comprendrait, à la réflexion, que je suis le plus vieux, le plus sage, que j'ai pour tous une affection paternelle, et que personne ne peut être meilleur juge de son bonheur.

En même temps, il prit son grand bâton derrière la porte et il sortit.

Estelle et Némorin ne tardèrent pas à sortir aussi moitié riant, moitié se querellant. Galatée, appuyée contre le dossier d'un fauteuil, ne semblait ni voir ni entendre ce qui se passait autour d'elle. Des larmes descendaient lentement le long de ses joues. Armand s'approcha et voulut lui prendre la main. Elle se détourna avec vivacité.

— J'en mourrai, murmura-t-elle d'une voix étouffée, j'en mourrai !

Et elle s'échappa précipitamment.

Verneuil, ému, allait la suivre, mais la

voix de Philémon qui se fit entendre au dehors lui rappela la nécessité de la prudence. Au même instant on le toucha légèrement, et Lysandre lui dit à l'oreille :

— Armand, mon ami, mon frère, j'attends de vous un signalé service... Venez me joindre dans la journée au pied du rocher blanc où je dois conduire mes troupeaux ; j'aurai des choses importantes à vous apprendre... Surtout, gardez qu'on ne vous suive et qu'on ne vous voie avec moi !

Le capitaine promit ; Lysandre lui serra la main et disparut.

IV

Galatée et Lysandre.

Peu d'instants après cette scène, le capitaine Verneuil sortait de la maison d'un air d'insouciance et d'ennui trop affecté pour être sérieux. Il portait sous son bras un léger carton contenant du papier et tout ce qu'il fallait pour dessiner, son délassement ordinaire quand ses jeunes hôtes étaient aux champs. Il rôda un moment dans la cour, en regardant au loin comme s'il eût hésité à choisir

parmi les charmants paysages environnants celui qu'il devait esquisser ce jour-là ; mais, en réalité, il cherchait à s'assurer de l'endroit précis où se trouvait Philémon. Il l'aperçut bientôt occupé à ouvrir les châssis vitrés des serres, pour y faire pénétrer un air vivifiant. Sûr que le vieillard, dont les serres étaient le principal souci, serait longtemps retenu de ce côté, il parut se décider tout à coup, et marcha en sifflotant vers l'avenue de tilleuls. Mais, au bout de cent pas, il changea brusquement de direction, et s'enfonça dans les bosquets et les plantations dont les détours lui étaient déjà familiers.

On était presque au milieu du jour. Un soleil sans nuages versait à plomb la lumière et la chaleur dans le Val-Perdu, où ses rayons, se concentrant comme en un vaste miroir concave, entretenaient la température méridionale à laquelle le sol devait sa merveilleuse fécondité. L'atmosphère semblait

embrasée ; c'était à peine si un souffle d'air moins brûlant se glissait parfois sous les charmilles ombreuses. Armand s'avançait avec des précautions infinies dans le plus épais du bocage, prenant grand soin de ne pas fouler les hautes herbes qui eussent gardé l'empreinte de ses pas. Quand il arrivait à ces clairières, à ces *salles de verdure*, qui de distance en distance coupaient la monotonie de ces lieux solitaires, et au centre desquelles s'élevaient tantôt un petit temple de marbre, tantôt une fontaine en rocailles, tantôt une statue de Pomone ou de Cérès, il s'arrêtait, scrutant de l'oreille et des yeux les profondeurs des bois. Puis il soupirait et se perdait de nouveau, semblable à une ombre silencieuse, dans les massifs du feuillage.

Comme il approchait du lac, dont il apercevait les eaux limpides miroitant à travers les arbres, ses recherches furent enfin couronnées de succès.

Entre les taillis où Armand se tenait encore abrité et la rive paisible du lac, s'étendait une belle prairie, émaillée en tous temps de pâquerettes, de boutons d'or et de mille autres fleurs sauvages; on l'appelait le pré des Anémones. Sur ce moelleux tapis bondissaient quelques agneaux turbulents dont les mères dormaient dans le gazon. Galatée était assise, rêveuse et morne, à l'ombre d'un saule dont le feuillage argenté retombait presque jusqu'à terre. Les couleurs vives de ses vêtements de soie la trahissaient seules, à travers les vergettes pendantes de l'arbre, car elle ne faisait aucun mouvement. Une de ses mains soutenait son visage baigné de pleurs; l'autre était posée sur la tête de son chien paisiblement endormi à son côté. Son petit pied, chaussé d'une mule de maroquin, s'échappait furtivement des plis onduleux de sa tunique.

Armand était si près d'elle qu'il pouvait voir jusqu'aux larmes qui roulaient en perles

liquides sur les joues de la bergère. Mais il n'osait avancer d'un pas de plus, saisi de respect pour cette douleur si profonde et si calme.

Tout à coup il lui sembla que les lèvres entr'ouvertes de la jeune fille venaient de laisser échapper un nom faiblement articulé. Était-ce réalité? était-ce erreur d'une imagination fortement surexcitée? Armand avait cru reconnaître le sien. Un frémissement parcourut ses membres, et son cœur battit avec violence. Le corps penché en avant, le cou tendu, il prêta l'oreille.

— Armand! répéta Galatée.

Et cette fois d'une voix claire et distincte.

C'était donc vrai! C'était lui qui occupait la longue rêverie de la belle Galatée, c'était lui qu'elle appelait au milieu de ses souffrances secrètes. Il se fit dans son être comme une explosion de joie; la tête lui tourna, il devint fou. Il s'élança d'un bond vers la bergère, et, tombant à ses genoux, il s'écria

avec un accent dont rien ne saurait rendre l'entraînante énergie :

— Me voici, Galatée, disposez de moi... Mon âme, ma vie, tout vous appartient, car je vous aime.

La jeune fille, effrayée par cette subite et impétueuse apparition, s'était levée tremblante.

— Armand, demanda-t-elle, vous étiez là? Vous m'avez entendue?... De grâce, retirez-vous, on pourrait nous surprendre !

— Je braverais l'univers entier !... Oh ! laissez-moi à cette place et, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, dites-moi comment je dois interpréter ce nom prononcé tout à l'heure dans le silence de vos méditations !...

— Je n'ai rien dit, balbutia la jeune fille en détournant son visage qu'elle couvrit de ses deux mains, je... je ne vous comprends pas...

— Enfant, s'écria Verneuil, soyez franche

et bonne comme vous l'avez toujours été! N'essayez pas de mentir; votre bouche et votre cœur s'y refuseraient également. Oh! je n'osais même concevoir une telle espérance!... Mais pourtant, vous ai-je bien entendue? Ne me suis-je pas trompé? Galatée, répondez de grâce : est-il possible que vous m'aimiez?

Elle se tut un moment.

— Eh bien! Armand, reprit-elle enfin sans se découvrir le visage, si par malheur vous aviez deviné juste, vous et moi que pourrions-nous attendre de ce fatal amour?

Et les larmes de la bergère recommencèrent à couler à travers ses doigts effilés.

— Ce que nous pouvons en attendre? répéta le militaire avec feu; mais du bonheur, Galatée! un bonheur pur et sans bornes... Ah! Galatée, si vous m'aimiez comme je vous aime, vous ne demanderiez pas ce que nous avons à attendre de cet amour!...

— Ne parlez pas ainsi, Armand, dit tris-

tement la bergère ; il est trop tard maintenant pour vous cacher la vérité. Du premier moment où je vous ai vu, j'ai cru avoir trouvé en vous ce type de grandeur, de noblesse et de courage, dont les beaux livres de Philémon m'avaient donné l'idée; je me suis sentie irrésistiblement entraînée vers vous... J'ai tort, sans doute, d'avouer cela ; mais comment faire, puisque c'est vrai ?... Cependant, pour l'un et pour l'autre, il eût mieux valu refouler ces aveux au fond de nos cœurs, car bientôt, demain peut-être, nous devrons nous quitter pour ne plus nous revoir. Je ne puis jamais être à vous ; je suis déjà la fiancée d'un autre.

— Qu'importent les obstacles! s'écria le jeune homme chaleureusement ; aimez-moi, chère Galatée, et viennent les difficultés, nous les renverserons. Je vous dis que rien n'est impossible à ceux qui s'aiment... Écoutez : pour rester près de vous, je serais capable de renoncer au monde, aux honneurs,

à la gloire; je m'établirais dans ce désert, vous me tiendriez lieu de tout le reste!!! Si l'on voulait nous séparer, je deviendrais comme un lion; je vous arracherais d'ici par ruse ou par force, je vous emporterais loin de ceux qui osent s'arroger des droits sur votre volonté... Oh! ne doutez plus; Galatée, confiance! L'amour vrai triomphe des hommes et de la destinée!

Il la força doucement de se rasseoir sur l'herbe, et il prit place auprès d'elle.

Alors ce fut sous l'ombrage mouvant de ce saule un murmure de tendres propos, de doux serments, de promesses sans fin, comme en échangent deux amants dans toute la candeur de la jeunesse et la fraîcheur de l'âme; ce fut comme un roucoulement de ramiers sous la feuillée; et une fauvette, qui se mit à gazouiller gaiement du haut d'un chêne voisin, mêla ses chants à leur babillage amoureux.

Quelques minutes s'étaient passées ainsi,

quand il se fit un léger bruit sur le lac dont la surface paisible se brisa en mille lames brillantes ; on eût dit deux avirons frappant l'eau à intervalles réguliers. La fauvette se tut ; les amoureux écoutèrent :

— Armand, dit enfin Galatée, c'est Philémon... Fuyez ; il m'a défendu de me trouver seule avec vous.

— Que nous font les ordres de ce vieillard grondeur ? Ne pouvons-nous causer en liberté sous ces frais ombrages sans exciter sa tyrannique défiance ?

— Philémon est mon second père, dit la bergère timide ; son mécontentement m'attriste, et ses reproches m'épouvantent... D'ailleurs, songez-y, Armand, il nous séparerait !

— Je m'éloigne donc ; mais promettez-moi du moins que nous nous reverrons bientôt... ce soir !

— Ce soir... Armand ?

— Pourquoi non, puisque tout le jour, à toute heure, nous sommes exposés à un

insupportable espionnage ?... Galatée, la chambre que vous partagez avec Estelle donne dans la serre, dont la porte est toujours ouverte. Il vous sera facile de sortir par là quand votre sœur sera endormie. Moi, de mon côté, je franchirai aisément ma fenêtre, peu élevée au-dessus du sol, et j'irai vous attendre sous le grand oranger. Vous viendrez, n'est-ce pas? Promettez-moi de venir.

— Armand, murmura la jeune fille d'un air irrésolu, ce que vous demandez est mal, bien mal, j'en suis sûre!

— Galatée, que pourriez-vous craindre?

— Je ne sais... Eh bien! je verrai, je réfléchirai... Mais, partez, partez; Philémon approche.

— Vous viendrez?

— Peut-être.

— Adieu donc, ma Galatée, adieu! à ce soir!

Il appuya sa bouche contre les lèvres de la

bergère, et s'enfuit, la laissant toute rouge et palpitante.

Il était temps ; au moment où il disparaissait dans le taillis, la proue dorée du bateau écartait les touffes d'iris et de nénufars qui couvraient le rivage du lac, et Philémon, se penchant sur les rames, jetait un regard soupçonneux dans le pré des Anémones.

Armand, non moins ému que Galatée elle-même, courait à travers les plantations sans s'inquiéter où il allait. Son âme était encore dans toute sa séve et dans toute sa fleur. Il avait mené une vie trop active et trop agitée jusqu'à ce jour pour avoir pu se blaser dans les vulgaires amours de garnison. Il aimait donc sincèrement pour la première fois, et ce sentiment se manifestait avec l'énergie d'un cœur jeune et vierge. Il n'avait rien prévu, rien préparé de ce qui venait de se passer. Il avait cédé à l'inspiration du moment sans calculer où pouvait le conduire une passion que tant de motifs eussent

dû l'engager à combattre. Sa confiance n'était pas feinte; il n'avait pas réfléchi aux obstacles qui le séparaient de Galatée, et il croyait de bonne foi les surmonter aisément quand il voudrait le tenter. Mais, dans ce moment d'exaltation suprême, il n'y songeait même pas; une seule pensée l'occupait, c'était la certitude d'être aimé. Il errait d'un pas inégal dans ces riantes campagnes, fier, joyeux, triomphant. Parfois il s'arrêtait pour se dire : « Je suis aimé de Galatée! » Puis il reprenait sa course vagabonde, souriant à toutes choses; les arbres lui semblaient plus verts, le ciel plus pur, les eaux plus limpides, les fleurs plus parfumées qu'auparavant. Cette splendide nature qu'il admirait célébrait la fête de son bonheur; c'était son amour que murmuraient les ruisseaux, que chantaient les oiseaux dans les buissons, que bruissait la brise tiède du milieu du jour dans les acacias en fleur.

Ainsi rêvant, le jeune officier était arrivé

à l'extrémité du vallon. Là le passage prenait un caractère d'âpreté et de grandeur. Les bosquets soigneusement taillés, les plantations symétriques, les sentiers sablés et savamment conduits à travers les pittoresques inégalités du terrain, cessaient tout à coup. De grands rochers, entassés comme par la main d'un géant, se dressaient vers le ciel. Cependant, ces rochers avaient un aspect plutôt majestueux que sombre. Le soleil formait un brillant arc-en-ciel au-dessus du torrent qui descendait le long de leurs flancs en cascades de neige. Des plantes odorantes tapissaient leurs crevasses, et leur pied se perdait dans de riches pâturages, où des vaches magnifiques ruminaient paisiblement à l'ombre.

Verneuil s'était arrêté devant cette imposante barrière, et il la contemplait machinalement, absorbé qu'il était par ses pensées amoureuses. Pendant qu'il restait ainsi immobile, on marcha près de lui, et Lysandre,

se montrant tout à coup, lui prit amicalement la main.

— Je savais bien que vous viendriez, dit-il avec reconnaissance, et je vous en remercie.

Le jeune militaire avait complétement oublié le rendez-vous convenu le matin avec le fils de Philémon, et le hasard seul l'avait conduit de ce côté. Quand les paroles du berger lui eurent remis cette promesse en mémoire, il n'en éprouva pas moins quelque embarras de se trouver en présence de l'honnête et bon jeune homme à qui il venait de ravir l'amour de sa fiancée. Il retira sa main, et regarda derrière lui. Lysandre se méprit sur ses intentions.

— Ami, ne craignez rien, reprit-il en souriant ; Philémon est occupé sur le lac à relever les filets, il ne peut venir de sitôt nous surprendre, et nous aurons le temps de causer... Suivez-moi.

Il conduisit Armand vers une espèce de

grotte peu profonde, tapissée de mousse et de capillaires, où régnait, par cette température tropicale, une agréable fraîcheur. Il s'assit sur un banc de pierre et invita son compagnon à prendre place près de lui.

— Vous voyez mon cabinet d'étude, dit le berger ; c'est ici que j'ai passé de bien longues et bien tristes journées, seul avec ma pensée et avec Dieu... C'est ici aussi que j'aurai la consolation, pour la première fois de ma vie, de parler de mes chagrins secrets et de me montrer enfin tel que je suis.

En ce moment Lysandre n'avait plus rien de cette simplicité un peu farouche, de cette contrainte mélancolique d'autrefois. Sa parole était nette, son geste hardi, sa contenance grave et noble ; on eût dit une transformation complète. Verneuil était fort surpris ; néanmoins il ne se relâchait pas de sa réserve embarrassée avec ce jeune homme qui lui montrait tant de confiance et d'affec-

tion. Lysandre sembla deviner le motif de cette froideur.

— Avant toute chose, Armand, reprit-il, nous devons nous expliquer franchement sur un sujet délicat... vous aimez celle que mon père m'avait choisie pour fiancée ; vous aimez Galatée?

Le capitaine fit un mouvement.

— Comment savez-vous...? Qui a pu vous dire...?

— Je l'ai vu, mon cher Armand, et plaise au ciel que j'aie été seul à m'en apercevoir, car Philémon est difficile à tromper!... Ami, que cette apparente rivalité ne soit pas un motif de discorde entre nous. Méritez l'amour de Galatée, et je serai le premier à prier mon père de combler tous vos vœux. Je ne me ferai même pas un mérite de ce sacrifice auprès de vous, car je n'ai pour Galatée qu'une amitié fraternelle, et de son côté, je le sais, elle voit avec chagrin les projets de Philémon.

Armand fut désarmé : il serra à son tour la main de Lysandre.

— Vous ètes un loyal et généreux garçon, lui dit-il avec cordialité ; aussi vous avouerai-je sans détour que vous ne vous êtes pas trompé : j'aime Galatée, et j'ai l'espoir d'être aimé d'elle. En me donnant la certitude que je puis me livrer sans remords à un sentiment irrésistible, vous me soulagez d'un grand poids, et je voudrais vous témoigner ma reconnaissance d'une conduite si droite et si digne, fût-ce au risque de ma vie!

— Je ne demande pas tant, répliqua Lysandre avec un sourire; je vous supplie seulement de m'écouter un instant avec patience; puis j'implorerai vos conseils et peut-être votre appui.

— Mes conseils ! Comment le sage et judicieux Lysandre pourrait-il en avoir besoin ? Je serais bien aveugle, si je n'avais déjà remarqué en lui cet esprit juste, cette maturité

de raison qu'on devait si peu s'attendre à trouver chez un jeune homme élevé, comme lui, dans une retraite absolue.

Un sentiment de satisfaction se refléta sur la belle et sereine physionomie du fils de Philémon.

— Ainsi donc, reprit-il, vous m'avez deviné?... Eh bien, je ne me cacherai pas, Armand, j'en conviendrai avec un légitime orgueil, je ne suis pas ce que je parais être. L'isolement, l'étude et la réflexion ont suppléé pour moi à la pratique des hommes et à l'enseignement de l'instituteur. J'ai beaucoup médité ce que je savais, beaucoup deviné de ce que je ne savais pas... D'ailleurs, ajouta-t-il en baissant mystérieusement la voix, j'ai eu un moyen de m'instruire qui a manqué à mon frère et à ces pauvres jeunes filles, séquestrés du monde comme moi. Armand, ce que personne ici ne soupçonne, ce qui attirerait sur moi toute la colère et l'indignation de mon père, s'il ver-

nait à découvrir mon secret, je vous le dirai à vous, Armand : je sais lire!

Le capitaine Verneuil ne put s'empêcher de sourire de l'air pénétré de Lysandre en lui révélant une chose aussi simple.

— Vous riez? reprit le berger avec tristesse ; ah! vous ne savez guère quels soins, quelles peines, quels prodiges de patience m'a coûtés la connaissance de ces caractères familiers aux plus petits enfants de l'autre côté de ces montagnes! Quand mon père se décida à quitter la grande ville et la maison que nous habitions, pour venir s'établir ici avec ses fils et ses pupilles, j'avais six ans à peine. A cet âge, les souvenirs s'effacent vite. Aussi ai-je oublié promptement tout ce qui eût dû me frapper : les personnes qui nous entouraient, le rang de mon père, et jusqu'aux noms que nous portions alors et qui étaient différents de ceux d'aujourd'hui. Une seule chose m'était restée ; je devais aux soins d'une bonne vieille gouvernante qui m'avait

élevé, car j'ai à peine connu ma mère, les premières notions de lecture.

« Quand nous fûmes renfermés dans cette vallée, Philémon s'efforça d'arracher de ma mémoire ces faibles germes d'instruction. Aucun livre n'était laissé à ma portée : ni Victorien, ni Guillaume, serviteurs et confidents dévoués de Philémon, n'eussent voulu transgresser ses ordres en me donnant les indications nécessaires. Je paraissais donc condamné à une ignorance absolue. Cet excès de rigueur même fut ce qui me sauva. D'abord, par le sentiment frivole de contrariété inhérent à l'enfance ; plus tard, par une vague intuition de l'importance de l'instruction, je m'étudiai en cachette à me rappeler les leçons de ma gouvernante : le moindre fragment de papier imprimé, la légende d'une gravure, servaient de texte à mes patientes recherches. Au bout de quelques années, la surveillance de mon père se relâcha ; tout à fait rassuré sur le résultat de ses efforts, il

cessa de m'épier, et je pus me livrer avec plus de liberté à mon goût pour l'étude. Philémon, comme vous avez pu déjà vous en apercevoir, possède des connaissances étendues; il a fait transporter dans les combles de notre maison une grande quantité de livres, autrefois sans doute feuilletés fréquemment, mais négligés depuis longtemps au milieu d'une vie active et laborieuse. C'est dans ces livres que j'ai appris le monde. Réfugié au fond de cette grotte ou derrière quelque roche écartée, j'ai passé bien des journées à méditer sur des phrases obscures, à chercher le sens de quelques passages inintelligibles peut-être pour moi seul. Toutefois, je suis parvenu à prendre une idée assez exacte de la société humaine, de ses tendances, de ses besoins, de ses devoirs. Sans doute la fréquentation des hommes modifierait encore en moi bien des jugements, rectifierait bien des idées fausses; mais tel que je suis, il me monte encore des bouffées d'orgueil

quand je songe à ce que je pourrais être!

— Vous avez raison, Lysandre, dit Armand avec admiration, et il doit y avoir de grandes joies pour vous dans ces études solitaires où vous consumez votre vie!

— Des joies, dites-vous? répliqua le jeune homme d'un air d'accablement; cela devrait être, en effet, ami, mais cela n'est pas... Souvent même je me prends à penser que Philémon avait raison de nous interdire cette science fatale, qui éveille les désirs et rend le bonheur impossible. Si comme Némorin, par exemple, j'avais vécu dans l'ignorance absolue de ce qui existe au delà de ces rochers, je ne serais pas en proie à ces aspirations ardentes, à ces sombres inquiétudes qui ne me laissent de trêve ni le jour ni la nuit. Content de vivre et de mourir ici, dans l'abondance et la paix, je me fusse soumis aux ordres de mon père; ma vie se fût écoulée calme et limpide comme un ruisseau sur le sable. Au lieu de cela, je me préoccupe

sans cesse de ce monde au milieu duquel ma place était marquée à ma naissance; je me dis qu'avec la dose d'intelligence, de volonté et de courage dont le ciel m'a doué, j'eusse pu jouer un rôle important sur cette vaste scène, me rendre utile à mes semblables, mériter leurs éloges et leur reconnaissance. Que de fois, Armand, à cette place où nous sommes, ai-je relu l'histoire de tant de grands hommes, savants et penseurs, publicistes et poëtes, dont l'Europe s'honore, et ai-je envié leur noble destinée! Que de fois me suis-je pris à songer que du fond de ce désert inconnu je pourrais aussi m'élancer, moi, maintenant pauvre et obscur, pour remplir sur terre quelque grande mission de dévouement et d'amour!... Puis, quand au sortir de ces rêves brillants, je songe à mon inutilité, à mon impuissance, à ce costume ridicule qui me couvre, à ces occupations basses qui m'absorbent, j'en viens à me mépriser moi-même. Tout ici me déplaît et me pèse;

j'étouffe, je me dessèche, et je me dis qu'il faut que je m'échappe ou que je meure!

Ces dernières paroles furent prononcées avec une chaleur qui dénotait une résolution inébranlable. Verneuil avait écouté avec une extrême attention.

— Ce sont là de fâcheuses idées, mon bon Lysandre, reprit-il doucement, et vous voyez peut-être à travers de dangereuses illusions cette humanité que vous connaissez seulement par théorie. Elle ne vaut pas, croyez-moi, ce que vous perdriez ici... Est-il rien de plus désirable que de vivre sans trouble et sans ambition dans cette délicieuse retraite, en présence d'une splendide nature, au milieu des joies de la famille?

Le fils de Philémon secoua la tête.

— C'est vous plutôt, Armand, qui vous livrez à des illusions décevantes; mais vous n'avez pas encore secoué le charme de la première impression, et d'ailleurs votre amour pour Galatée pare ces lieux d'un prestige

qu'ils n'ont pas par eux-mêmes... Les années sont bien longues dans une prison, si riante que cette prison semble d'abord!

— Vous avez peut-être raison, reprit Verneuil après un moment de réflexion, d'autant plus que, si j'ai bonne mémoire, vous n'êtes pas le seul ici à qui cette existence soit devenue insupportable... Eh bien ! Lysandre, parlez sans crainte ; vous attendez de moi, n'est-ce pas? que je vous facilite les moyens de fuir du Val-Perdu.

— Vous n'y êtes pas encore, répliqua Lysandre avec un faible sourire ; vous oubliez Armand, que, vivant toujours seul, je suis habitué à ne compter que sur moi-même... Je n'employais pas ici tout mon temps à l'étude, ajouta-t-il d'un ton mystérieux, ma main n'était pas plus oisive que ma tête. Malgré les précautions de mon père pour rendre ce vallon inaccessible, malgré la fidélité inébranlable de ses serviteurs, je ne suis que prisonnier volontaire. Demain, ce soir, dans

une heure, je puis, si je le veux, être en liberté hors de l'enceinte du Val-Perdu.

Et comme Armand le regardait tout effaré :

— Voyez-vous ces rochers? continua-t-il en désignant du doigt les hauteurs voisines ; un chamois semblerait seul capable de les franchir ; cependant, à force de temps et de travaux, j'ai tracé un sentier à travers ces blocs si serrés en apparence les uns contre les autres. Quand la pente était trop roide, je pratiquais des marches dans le granit, ou je creusais des tranchées souterraines. Cette œuvre m'a coûté trois années de fatigues, et elle est encore bien imparfaite. De l'endroit où nous sommes, on n'en découvre nulle trace ; du sable et du gravier couvrent les marches, des plaques de gazon cachent les tranchées. Je ne pouvais prendre trop de précautions pour dérober mon travail à l'inquisition de mon père; mais en quelques minutes le sentier peut être déblayé, et il me

serait facile d'arriver à Rosenthal aussi vite que par le passage dont Guillaume est le vigilant gardien.

Verneuil était presque épouvanté de la prodigieuse énergie de ce jeune homme, qui avait pu concevoir et exécuter de si grandes choses.

— Mais enfin, demanda-t-il, comment êtes-vous encore ici après avoir préparé avec tant de peines vos moyens de fuite?

— Ne le devinez-vous pas? répondit Lysandre avec émotion. Je suis le fils aîné de Philémon, la pierre angulaire de ses projets pour l'avenir; c'est à moi qu'il devait confier la direction de cette petite colonie quand l'âge et les infirmités lui auraient rendu sa tâche impossible, et mon cœur se serre à la pensée du chagrin que lui causerait mon abandon. Philémon nous aime, malgré l'étrangeté de sa conduite envers nous; notre bonheur l'occupe sans cesse, et s'il s'est trompé sur les moyens de l'assurer, il n'y au-

rait pas moins de l'ingratitude à méconnaître ses intentions... Voilà, Armand, ce qui m'a retenu au Val-Perdu, malgré l'ennui qui me ronge parfois. Au moment d'exécuter mon projet de fuite, le courage me manquait toujours quand je me représentais mon vieux père au désespoir... D'ailleurs, je ne me dissimulais pas les immenses difficultés qui m'attendaient hors de cette enceinte. Qui guiderait mes premiers pas dans ce monde nouveau? Où aller? Comment vivre parmi ces intérêts divers qui s'arrachent les moyens d'existence? Je me souviens à peine d'avoir vu, dans ma plus tendre enfance, ces pièces de métal avec lesquelles tout s'achète là-bas, même la vie et la conscience des hommes. Je ne pouvais donc raisonnablement rien tenter avant d'avoir trouvé un ami pour m'éclairer et me défendre au milieu de ces premières et difficiles épreuves. Cet ami, Armand, j'ai espéré tout d'abord le rencontrer en vous quand, par une circonstance que je croyais

impossible, vous êtes inopinément arrivé dans cette vallée. Cependant j'eusse peut-être encore tardé à vous faire ces confidences si ce matin mon père, en me signifiant impérieusement ses ordres, ne m'eût décidé à précipiter l'exécution de mon plan. Maintenant vous savez mes secrets, Armand, et c'est à vous de voir si vous êtes disposé à me servir. Dans le cas où certains scrupules de conscience vous le défendraient, je n'oserais pas m'en plaindre, et...

— Pas un mot de plus à ce sujet, mon brave garçon, interrompit le capitaine Verneuil; mes engagements avec votre père ne sauraient me déterminer à une lâcheté... Malheureusement, dans les circonstances actuelles, j'ai plus de bonne volonté que de pouvoir pour vous venir en aide. Soldat, et exposé à tous les caprices de la guerre dans un pays ennemi, il me sera difficile, peut-être, de vous accorder une protection très-efficace; mais il n'importe! Vous pouvez

compter sur moi ; je vous appartiens corps et âme.

— Je serais fâché d'être pour vous un embarras ou une charge, dit le jeune homme en rougissant légèrement ; je ne compte pas exiger de votre part des soins bien attentifs au delà des premiers jours. Je comprendrai bien vite les nécessités de ma condition nouvelle, et je m'y soumettrai sans peine. J'ai la conscience de ma force, et je crois au succès ; impatient d'être utile à mes semblables, je saisirai la première occasion de faire quelque chose de bien pour mériter leur estime et leur sympathie.

Armand lui serra la main.

— Noble enfant, dit-il, qui espère, dès ses premiers pas dans la vie, trouver une action généreuse à accomplir... Mais raisonnons, Lysandre, il importerait de vous assurer un appui plus solide et moins précaire que le mien. Cherchez bien dans votre mémoire ; n'est-il pas quelque parent, quelque ancien ami de

votre père, à qui vous pourriez demander un asile? Vous appartenez sans doute à une famille riche, et peut-être...

— J'ai déjà inutilement fouillé ces vagues et lointains souvenirs... Je vous l'ai dit, Armand, j'ai oublié jusqu'au nom que je portais autrefois.

Armand réfléchit quelques instants.

— Bah! reprit-il enfin avec son insouciance habituelle, nous finirons bien par trouver la solution de ces difficultés. Nous avons encore quelques jours devant nous pour y penser... Peut-être, Lysandre, ce chemin que vous avez eu la constance de vous frayer avec tant de peine pourra-t-il nous rendre de grands services à nous et à d'autres encore. Je verrai, j'examinerai; et si je parvenais à obtenir le consentement de...

Il s'interrompit brusquement. Le jeune berger attendait l'explication de ces paroles; mais Verneuil ne jugea pas à propos de la donner.

— Courage, ami, reprit-il gaiement, et espérons que tout s'arrangera à notre gré... Mais il faut maintenant nous séparer. Philémon me surveille avec une sorte d'opiniâtreté, et il pourrait prendre ombrage de mon absence.

— En effet, répliqua Lysandre avec inquiétude, la journée s'avance, et nous nous sommes oubliés dans ces longues confidences... Éloignez-vous sans tarder... C'est miracle que nous n'ayons pas déjà été surpris...

Les jeunes gens convinrent de se revoir bientôt, et ils se quittèrent après s'être embrassés comme deux frères.

A peine Armand eut-il fait cinquante pas dans le bocage, qu'il rencontra Philémon, tête nue et son long bâton à la main, suivant sa coutume.

Le vieillard paraissait fort agité. En reconnaissant Verneuil, il lui lança un regard pénétrant; mais aussitôt, donnant à son visage une expression placide et bienveillante:

— Je vous ai beaucoup négligé aujourd'hui, mon cher enfant, dit-il doucereusement; pendant toute cette journée, je vous ai laissé livré à vous-même... Excusez-moi; j'espère désormais remplir mieux les devoirs de l'hospitalité.

Ces mots contenaient une menace: Armand le sentit; mais il répondit avec beaucoup de sang-froid qu'il serait désolé de déranger Philémon de ses travaux ordinaires, et que, quant à lui, il savait prendre son parti de la solitude.

— Fort bien, mon hôte, répliqua le patriarche du Val-Perdu. Mais de quel côté aviez-vous donc porté vos pas, qu'il était si difficile de vous retrouver?

— Je suis allé au rocher blanc prendre quelques croquis.

— A merveille... Vous êtes un habile artiste, Armand, et j'ai un goût particulier pour vos esquisses; ne pourriez-vous me montrer celles que vous avez faites aujourd'hui?

Armand s'aperçut alors qu'il avait perdu le portefeuille contenant son papier et ses crayons.

— C'est bizarre, dit-il avec embarras; j'aurai laissé tomber mon carton là-bas dans ces rochers glissants, où je trébuchais à chaque pas.

— Je l'ai trouvé dans un buisson du pré des Anémones, dit Philémon en lui présentant l'objet égaré.

Puis il salua sèchement et continua son chemin.

Le militaire resta un moment en place, tournant et retournant le carton entre ses mains.

— Le vieux renard se doute déjà de quelque chose, murmura-t-il ; nous veillerons !

V

Les premiers nuages.

Deux ou trois jours s'écoulèrent encore pendant lesquels Philémon exécuta à la lettre ses menaces de rigoureuse surveillance. A peine Armand était-il levé que le bonhomme, négligeant ses occupations habituelles, s'emparait de lui, le comblait de politesses, et sous prétexte de lui faire honneur, ne le quittait pas d'un instant jusqu'au soir. Vai-

nement Verneuil essayait-il d'échanger un signe furtif, un mot à la dérobée, avec Lysandre et surtout avec la charmante Galatée; l'impitoyable vieillard était toujours là, interceptant les sourires et les regards.

Néanmoins il ne s'offensait pas de l'espèce de familiarité cordiale qui régnait en sa présence entre les jeunes gens et l'officier; quand on se trouvait réuni aux heures des repas ou des récréations, la conversation pouvait prendre des allures vives, enjouées, presque galantes; Philémon ne s'y opposait pas, et semblait au contraire s'efforcer d'égayer ces réunions, peut-être pour distraire ses enfants et ses pupilles de certaines réflexions secrètes. Les moments de plaisir et de repos devenaient même de plus en plus fréquents à mesure que l'époque prescrite pour le mariage approchait. Les joyeuses parties de chasse et de pêche se multipliaient; on dansait le soir au son du flageolet ou de la flûte. Aussi, malgré la gêne

qu'Armand était obligé de s'imposer, trouvait-il toujours un grand charme à ce genre de vie, et il ne pouvait sans effroi en prévoir le terme prochain.

Un soir la petite colonie, sous la conduite de son patriarche, était allée souper au pavillon de Diane, à l'extrémité du vallon. Le pavillon de Diane était un kiosque de clématites et de jasmin, situé au sommet d'un monticule factice, d'où l'on découvrait tout le Val-Perdu. On y arrivait par un sentier tournant bordé d'aubépine et de chèvrefeuille. A l'extrémité de ce sentier s'élevait une statue de Diane, d'un travail peu remarquable, mais d'un effet pittoresque ; elle donnait son nom à ce charmant belvédère. Les jeunes gens, après avoir gaîement soupé sous la verdure avec les fruits et le laitage apportés par les domestiques muets, après avoir admiré le lever de la lune derrière les grands rochers noirs qui bornaient l'horizon, les traînées lumineuses et scintillantes que pro-

jetait l'astre des nuits sur la grande cascade, le tremblotement des étoiles dans le lac légèrement agité, entendirent non sans regret Philémon donner le signal de la retraite, et l'on se mit en devoir de retourner au chalet.

C'était une de ces nuits italiennes, tièdes et parfumées, où l'air, d'une transparence merveilleuse, permettrait presque de compter ces myriades de pointes de diamants qui parsèment le velours bleu du ciel ; aussi les montagnes, les sommets des arbres étaient-ils éclairés d'une lumière douce et nacrée, comparable à celle du jour. Mais dans les creux de la vallée, sous les bosquets touffus, régnait une obscurité profonde ; et c'était cette circonstance peut-être qui avait décidé le prudent vieillard à rentrer de si bonne heure : il s'avançait le premier entre Lysandre et Galatée, à qui il expliquait certains phénomènes de la marche des astres, et qui ne l'écoutaient pas. Armand venait ensuite

avec Estelle et Némorin ; les deux fiancés, se tenant par la main, chantaient avec toute la gaieté expansive de l'amour heureux une romance de Florian, sans s'inquiéter de leur compagnon rêveur et silencieux. Le muet et la muette fermaient la marche, portant dans de grands paniers les débris du souper.

On s'était enfoncé dans le bois, et c'était à peine si l'œil pouvait reconnaître à sa couleur plus pâle le chemin qui conduisait à la maison. Çà et là seulement la lune lançait comme un trait d'argent à travers les branchages moins serrés des hautes futaies, ou inondait de lumière une statue blanche immobile au milieu d'un boulingrin. La vie néanmoins ne s'était pas arrêtée sous ces voûtes sombres de feuillage. Par moments, on voyait briller dans l'herbe la petite flamme verdâtre, flambeau d'amour qu'allume le ver luisant par les belles soirées d'été. L'air parfumé de senteurs balsamiques était sillonné dans tous les sens par l'aile soyeuse des pha-

lènes et des sphinx. Des grillons sifflotaient dans le gazon et se taisaient à l'approche des promeneurs pour reprendre bientôt leur chant monotone, tandis que, dans le lointain, les grenouilles du lac célébraient par de rauques concerts les charmes de cette délicieuse nuit.

Estelle, intimidée par l'obscurité, garda le silence et se pressa contre Némorin, qui ne s'en plaignit pas. De son côté, Verneuil songeait à profiter de ces ténèbres épaisses pour se rapprocher de Galatée. Une conversation animée s'était établie entre Lysandre et son père, et, à la faveur de cette discussion, il espérait que la jeune fille pourrait s'échapper une minute sans être observée. Ses suppositions se trouvèrent justes ; à peine eut-il fait quelques pas en avant avec de grandes précautions, qu'une ombre svelte se dessina sur son passage ; il étendit les bras, sa main effleura une épaule nue douce comme du satin. . .

— Galatée! murmura-t-il.

— Armand! soupira une voix bien connue.

Leurs lèvres se rencontrèrent, puis ils se mirent à marcher côte à côte, les mains jointes, serrés l'un contre l'autre. Ils ne se voyaient pas, ils ne se disaient rien, et cependant leurs âmes se confondaient dans une ineffable félicité.

Galatée eut le courage de rompre ce silence plein de charme.

— Armand, dit-elle, Lysandre parle confidentiellement à son père, et sans doute il plaide notre cause en même temps que la sienne; puisse-t-il réussir! Nous séparer, mon Armand, ce serait notre mort à tous deux, n'est-ce pas?

— Oui, oui, chère Galatée, la mort en effet... Cependant nous ne devons pas compter sur l'intercession de Lysandre. Cet inflexible Philémon ne consentira jamais à combler nos vœux; il faudra adopter enfin le parti extrême dont je vous ai parlé... Gala-

tée, êtes-vous décidée à me confier sans réserve le soin de votre sort? Êtes-vous prête à me suivre?

— Je vous suivrai, Armand, répliqua la bergère; hélas! mon sort, maintenant, n'est-il pas pour toujours uni au vôtre? Mais répondez-moi, êtes-vous sûr que Lysandre, le sage Lysandre, consente à favoriser nos projets? Vous ne lui avez pas dit, vous n'avez pas osé lui dire...

— Il sait que nous nous aimons, et il est généreux... Cependant, je l'avoue, mon ange, je redoute quelques difficultés de la part de Lysandre. Je lui ai parlé vaguement du cas où une autre personne, habitante du Val-Perdu, voudrait profiter du chemin qu'il a tracé en secret dans les montagnes, pour s'enfuir avec nous. Il m'a répondu avec son assurance tranquille que le sentier serait tout à fait impraticable pour une femme; que d'ailleurs il ne se résoudrait jamais à porter un coup mortel à Philémon en le privant à

la fois de son fils et d'une de ses pupilles.

— Il faut donc renoncer à la fuite?

— Non, non, Galatée; Lysandre exagère certainement les difficultés; il veut sans doute vous forcer à rester pour consoler son père quand lui-même ne sera plus ici.

— Si cependant il refuse...

— Nous parviendrons à le convaincre au dernier moment. Il nous verra si bien déterminés à partir, nous le presserons, nous le supplierons tant qu'il ne saura pas résister... D'ailleurs, avec votre consentement, je vous emmènerais d'ici malgré la terre entière.

— Et moi, Armand, je vous préférerais à tout... Cependant, mon cœur se brise à la pensée de ce départ. Abandonner ce pauvre vieillard, cette naïve et bonne Estelle, ces lieux où j'ai passé de si heureux jours!... Espérons plutôt encore que Philémon se laissera fléchir.

— Espérons, Galatée... Pourvu que je sois près de toi, que m'importe le reste!

En ce moment, le murmure régulier de la conversation qui avait lieu à quelques pas en avant changea de nature. Une voix chaleureuse et irritée fit tressaillir les couples amoureux dans le bocage.

— Non, jamais! jamais! disait Philémon hors de lui; nul ne remplacera mon fils aîné, mon héritier, le chef futur de ce petit monde que je suis parvenu à créer avec tant d'efforts. Ne me parle plus de ce projet, Lysandre; ne m'en parle jamais, si tu ne veux faire périr avant le temps ton malheureux père... D'ailleurs, on t'a trompé; celui qui se propose pour prendre ta place dans ma famille et dans mon cœur ne saurait tenir longtemps un pareil engagement; sa passion insensée l'aveugle; il t'a abusé, te dis-je, ou il s'est abusé lui-même!

Lysandre prononça quelques mots qu'on n'entendit pas.

— Non, non, assez, mon fils! interrompit le vieillard avec autorité; je t'ai écouté trop

longtemps. Tu ne peux pas songer à me quitter, tandis qu'un autre... Silence encore une fois!... Néanmoins je te dois des remercîments. Je sommeillais, ignorant la grandeur du danger, tu m'as éveillé... J'agirai, et bientôt...

Lysandre n'osa rien ajouter, et les deux interlocuteurs continuèrent leur chemin en silence.

— Vous avez entendu, Galatée? murmura Verneuil avec un mélange d'insouciance et de regret : il me repousse... Nous devons prendre un autre parti.

— Que faire donc, mon cher Armand?

— Lysandre compte fuir cette nuit même... Qu'il y consente ou non, vous nous accompagnerez.

— Armand, de grâce, n'exigez pas...

— Si pénible que soit ce sacrifice, il faut vous y décider, Galatée, ou nous serions à jamais perdus l'un pour l'autre... Vous le voyez, Philémon se propose d'agir sans

retard ; il faut le prévenir. Trouvez-vous donc à minuit sous le grand oranger, comme à l'ordinaire, et soyez prête.

— J'y serai, répliqua la bergère d'une voix étouffée par les larmes.

Verneuil allait lui adresser quelques consolations quand Lysandre et Philémon atteignirent un endroit découvert où ils étaient éclairés en plein par les rayons de la lune. Le patriarche se retourna d'un air de défiance. Aussitôt Galatée s'élança légèrement, et se retrouva à ses côtés, comme si la discrétion seule l'eût forcée de rester un moment en arrière pendant cette conversation confidentielle du père et du fils.

On arriva au chalet. La soirée si joyeusement commencée se terminait dans les plus tristes préoccupations. Philémon était livré à une sombre méditation ; Galatée, Lysandre et Armand gardaient le silence. Il n'était pas jusqu'à Estelle et Némorin dont cette tristesse n'eût glacé la gaieté ; ils regardaient

avec étonnement les visages consternés, sans comprendre la cause de ce changement imprévu.

Au moment où l'on traversait le vestibule obscur, Lysandre arrêta Verneuil par le bras.

— Vous savez que nous avons échoué? lui dit-il à l'oreille.

— Je le sais...

— Ce sera donc pour cette nuit, comme nous en étions convenus. A minuit vous me trouverez à l'entrée de l'avenue de tilleuls.

— J'irai vous y joindre.

— Oui, mais *seul,* répliqua Lysandre avec intention.

Verneuil feignit de n'avoir pas entendu cette observation, et ils entrèrent dans la salle. A la lueur d'une lampe, ils virent Philémon qui s'était jeté dans un fauteuil d'un air accablé. Il était très-pâle, l'œil fixe, les bras pendants.

Les jeunes gens, pleins de respect pour sa douleur, n'osaient l'interroger. Après avoir

attendu vainement qu'il leur adressât la parole, chacun d'eux prit le bougeoir que la petite muette leur présentait, et ils vinrent successivement embrasser le vieillard, suivant l'usage établi. Philémon reçut leurs caresses avec le calme et l'immobilité d'une statue.

Cependant ce soir-là les baisers de Lysandre et de Galatée furent plus tendres et plus affectueux que d'ordinaire. Le jeune homme était fort ému quand il murmura d'une voix étouffée :

— Adieu, mon père.

Galatée avait les yeux humides quand elle vint dire à son tour :

— Adieu, Philémon.

Puis chacun se retira le cœur navré, laissant le patriarche du Val-Perdu dans le même état de torpeur et d'insensibilité.

Retiré dans sa chambre, Armand lui-même était très-agité. Il ne se le dissimulait pas, avant son arrivée au Val-Perdu, il existait bien des germes de dissolution dans la petite

colonie, mais c'était sa présence qui y avait apporté le trouble et la révolte. Il se reprochait d'avoir manqué à son serment ; il s'accusait d'ingratitude en songeant de quelle manière il avait reconnu le service qu'on lui avait rendu en le sauvant de la captivité et peut-être de la mort. Néanmoins, la pensée de Galatée qu'il aimait, de Galatée qui, dans quelques heures, allait lui appartenir sans partage, étouffa bientôt toutes les autres. Cet amour excusait ses fautes, justifiait ses sophismes, apaisait ses remords. Que ne devait-on pas faire, pas souffrir, pas sacrifier pour mériter l'amour de Galatée? Peu à peu il en vint à considérer Philémon comme un tyran farouche, qui avait causé le malheur de son fils et de sa pupille ; et il finit par se persuader que c'était justice de les soustraire l'un et l'autre à cette insupportable claustration.

Cependant il n'était pas sans inquiétude au sujet de l'enlèvement de Galatée. Comme

on l'a déjà vu, Lysandre s'était prononcé nettement sur cette question, et tout à l'heure encore il avait recommandé à Verneuil de venir seul au rendez-vous. Or le fils aîné de Philémon se montrait inflexible dans ses résolutions quand il s'agissait de l'accomplissement d'un devoir de conscience. Il était donc à craindre que l'honnête Lysandre ne s'opposât au départ de la bergère, d'autant plus que l'objection tirée de l'impossibilité, pour une jeune fille délicate, de gravir d'âpres rochers, au milieu de la nuit, pouvait être réelle. Armand comptait voir ces difficultés disparaître au moment décisif. Mais qu'arriverait-il si le sentier était vraiment impraticable pour Galatée; ou si le fils de Philémon, avec cette opiniâtreté calme et patiente dont il avait déjà donné tant de preuves, s'obstinait à ne pas associer sa jeune compagne à leurs projets de fuite?

Ces réflexions et d'autres pareilles occupèrent l'officier pendant plus d'une heure.

Enfin, il se décida à faire ses préparatifs à tout événement. Il forma un petit paquet de ses effets, sans oublier l'écharpe bleue, présent de Galatée. Il posa sur la table une pièce d'or pour le domestique muet, générosité inutile, car à quoi pouvait servir l'or dans ce désert? Ces dispositions prises, il alla et vint un moment dans la chambre comme pour faire croire qu'il se couchait; puis, après avoir éteint sa lumière, il s'assit près de la fenêtre entr'ouverte, et attendit en silence l'heure convenue.

Le calme le plus profond régnait au dehors, et dans la maison tout paraissait dormir d'un paisible sommeil. Seulement, un rayon lumineux, s'échappant à travers les vitres de la salle basse, se jouait encore sur les premiers arbres du jardin.

Philémon n'était donc pas couché : à quelle cause attribuer cette veille prolongée si contraire à ses habitudes? Se doutait-il de ce qui se tramait pour la nuit même? Mais Ver-

neuil se rassura en se souvenant dans quel état de prostration se trouvait son hôte au moment où la famille s'était retirée. Sans doute Philémon, parvenant enfin à dominer l'agitation causée par la résistance de Lysandre à ses volontés, allait bientôt regagner sa chambre et laisser les jeunes gens libres d'exécuter leur plan.

Cependant minuit approchait, et la lumière ne s'éteignait pas à la fenêtre de la salle basse. Armand commençait à s'alarmer sérieusement pour ses amis et pour lui de cet incident imprévu, quand une autre circonstance vint encore augmenter ses angoisses.

Il entendit tout à coup plusieurs personnes monter l'escalier avec précaution. La porte s'ouvrit, et Philémon entra dans la chambre suivi de Guillaume et de Victorien qui portaient des flambeaux.

VI

La fin d'un beau rêve.

Une pareille visite au milieu de la nuit, et dans un moment aussi critique, était bien de nature à donner à penser.

Philémon avait maintenant un air de fermeté et de résolution bien différent de la sombre douleur dont il était accablé au commencement de la soirée. Quand Guillaume et Victorien eurent posé leurs flambeaux sur la

table, il leur fit signe de se tenir près de la porte de la chambre, et, se tournant vers Armand qui attendait, tout effaré, l'explication de cette intrusion bizarre :

— Encore éveillé, mon hôte? demanda-t-il d'un ton de gaieté forcée. En vérité, je n'espérais pas vous trouver sur pied à cette heure!

— La chaleur est accablante, balbutia l'officier, et je prenais l'air à cette fenêtre. Permettez-moi de vous faire observer, cher Philémon, continua-t-il en s'enhardissant, que mon insomnie est moins extraordinaire que votre visite.

— Je l'avoue, Armand, répliqua le patriarche avec bonhomie : mais vous m'excuserez aisément lorsque vous connaîtrez certaines nouvelles que je vous apporte.

— Ces nouvelles n'eussent-elles donc pu attendre jusqu'à demain matin?

— Peut-être... Vous allez en juger.

Il prit un siége, et invita Verneuil à l'imiter.

Le jeune homme, rassuré par la tranquillité de ce début, ne put retenir un geste d'impatience.

— Voyons donc ces nouvelles qui tombent ainsi des nues à l'heure où l'on devrait dormir, répliqua-t-il en tambourinant une marche avec ses doigts sur la table.

— Je ne vous croyais pas si grand dormeur! reprit Philémon d'un air sarcastique; mais vous allez changer de ton tout à l'heure. Or donc, Guillaume a eu ce soir des renseignements importants sur ce qui se passe à l'armée. J'ai voulu vous en faire part tout de suite, quoique ces derniers jours, Armand, vous ayez paru vous occuper fort peu de vos compatriotes et de leurs mouvements militaires.

— Que se passe-t-il donc? demanda l'officier avec plus d'attention.

— D'abord, un certain capitaine de grenadiers, appartenant à la 62e demi-brigade, a été mis à l'ordre du jour de l'armée des Alpes, pour sa brillante défense des défilés

de l'Albis, et il a été nommé chef de bataillon par le général en chef Masséna.

— Serait-ce de moi que vous parlez? demanda Armand dont les yeux brillèrent d'orgueil et de joie; je n'ose espérer... je ne puis croire...

— Lisez, répliqua Philémon en lui présentant un bulletin imprimé; Guillaume s'était défié de votre modestie, et il vous a apporté des preuves.

Armand parcourut rapidement la proclamation, puis il la rendit au vieillard en lui disant avec émotion :

— Vous avez raison, mon père; ce sont là, en effet, de bonnes et grandes nouvelles, et je vous remercie de...

— Attendez, interrompit Philémon; ne vous hâtez pas de vous réjouir et de vous féliciter; il y a un revers à la médaille, et ce qui me reste à dire sera probablement beaucoup moins de votre goût. Pour couper court, jeune homme, il paraît que votre dis-

parition singulière après le combat de l'Albis a été interprétée d'une manière fâcheuse. Malgré les distinctions dont vous avez été l'objet dans le premier moment, les bruits les plus honteux circulent déjà sur votre compte...

— Quels sont ces bruits? demanda impétueusement le militaire.

— Vous allez le savoir; mais, avant tout, il faut que je vous rende compte de quelle manière ils sont venus à notre connaissance. Ces jours derniers, les Autrichiens ont été débusqués de Rosenthal, et un détachement de votre demi-brigade s'est cantonné dans ce village. Les officiers qui le commandent ont pris les informations les plus minutieuses sur votre personne; l'un d'eux même a poussé jusqu'à la maison de Guillaume, qu'on lui avait indiquée comme lieu de votre dernière retraite, et il a accablé mon pauvre serviteur de questions pour savoir le lieu de votre résidence actuelle.

— C'est Charles Ravaud, interrompit Verneuil ; c'est certainement mon excellent camarade, le lieutenant Ravaud, à qui j'ai donné de mes nouvelles le premier jour de mon arrivée au Val-Perdu.

Guillaume, de l'autre extrémité de la chambre, fit un signe d'assentiment.

— Le lieutenant Ravaud donc, continua Philémon, ne s'est pas contenté de la fable que Guillaume lui a contée comme aux autres, à savoir qu'après vous avoir donné asile pendant une nuit dans un lieu secret connu de lui seul, vous aviez dû rejoindre les avant-postes français le lendemain matin. Il a soutenu avec force jurons et blasphèmes que la chose était impossible, que Guillaume avait un intérêt quelconque à vous cacher, et il a fini par le menacer de lui casser la tête d'un coup de pistolet, s'il ne lui révélait pas sur-le-champ ce qu'il savait de vous.

— Je reconnais Ravaud à cet acte de violence, dit Verneuil avec un demi-sourire ;

et alors, sans doute, Guillaume a cédé?

— Toute l'armée de Masséna réunie ne saurait arracher à Guillaume les secrets de son maître, de son ami, répondit Philémon avec fierté. Croyez-vous donc, vous autres militaires, avoir seuls le privilége du courage et du mépris de la vie? Guillaume, le pistolet sur la gorge, a répété tranquillement les mêmes explications.

— Ravaud, malgré sa vivacité, eût été incapable d'assassiner ainsi un homme sans défense... Mais, après une pareille épreuve, il n'a pu conserver de doutes sur la sincérité de Guillaume.

— Malheureusement non; il a reçu des indications d'une jeune fille du voisinage, que votre disparition occupe au dernier point. Cette jeune fille vous croit victime de quelque machination, et on suppose qu'elle aura communiqué ses craintes ridicules à votre ami; vous savez sans doute de qui je veux parler?

Armand se souvint alors de Claudine, la fille du pasteur de Rosenthal.

— Quoi qu'il en soit, continua le vieillard, le lieutenant Ravaud ne s'est pas tenu pour battu. Passant de la menace à la prière, il a supplié mon fidèle serviteur de vous faire remettre une lettre ouverte, en affirmant qu'il y allait de votre honneur, de votre avenir. Guillaume était honteux de tous ses mensonges; d'ailleurs, il voyait dans l'officier tant d'intérêt véritable et d'affection pour vous, qu'il en a été touché; sans rien promettre, sans donner aucune explication, il a pris la lettre que voici : elle vous apprendra mieux que personne ce que vous désirez savoir.

— Voyons-la, donnez vite, dit Armand avec impatience.

La lettre était ainsi conçue :

« Si le commandant Verneuil lit ces lignes, je le supplie instamment au nom de l'hon-

neur, et quelles que soient les causes qui le déterminent à se cacher, de se rendre sans retard au quartier général. Il est en butte à d'indignes soupçons. On ose prétendre qu'ayant été pris, à la suite de l'affaire de l'Albis, par un détachement de l'armée de Condé qui assistait à ce combat, il a fait cause commune avec les émigrés français, et s'est décidé à changer de drapeau. Il est bien malheureux que sa qualité de ci-devant noble, les ménagements qu'il a toujours eus pour les émigrés, chaque fois que le sort en a fait tomber quelques-uns entre ses mains, et enfin le secret si bien gardé de sa retraite actuelle, aient donné une apparence de fondement à cette accusation. La présence seule du brave Verneuil suffira pour la détruire, mais il n'y a pas un instant à perdre. En attendant il peut compter, pour protester contre ces odieux mensonges, sur le dévouement à toute épreuve de son ami

« Ravaud, lieutenant à la 62e. »

— C'est un mensonge! s'écria Armand en froissant la lettre qu'il venait de lire; j'ai eu pour ces malheureux émigrés l'indulgence qui était due à leur déplorable position entre leur patrie et la conscience d'un devoir sacré; mais l'humanité n'est pas de la trahison... Je ne me laisserai pas déshonorer aux yeux de mes camarades, aux yeux de toute l'armée; je veux sans retard imposer silence à mes ennemis... Je vais partir, je vais me rendre à Zurich, et malheur à celui qui oserait répéter en ma présence...!

— Bien, bien, dit Philémon avec une vive satisfaction; j'étais sûr qu'après la lecture de cette lettre vous ne voudriez pas retarder d'une heure, d'une minute, à vous laver de ces dangereuses accusations; aussi ai-je pris mes mesures en conséquence. Guillaume et Victorien vont vous accompagner avec moi hors de la vallée, et cette nuit même vous pourrez être à Rosenthal au milieu de vos camarades.

Cet empressement extraordinaire éveilla la défiance de Verneuil, et le fit aussitôt rentrer en lui-même. Il examina avec plus d'attention le papier qu'il tenait encore à la main.

— C'est, en effet, l'écriture et la signature de Rayaud, pensait-il ; il ne peut y avoir là de supercherie, d'autant plus que la jalousie de certains jacobins de la 62e explique aisément les bruits répandus sur mon compte... Cependant, Philémon paraît désirer bien ardemment mon départ immédiat : se douterait-il de la vérité ?

Puis, s'adressant au vieillard d'un ton calme :

— Je vous remercie de votre intérêt pour moi, dit-il, mais je serais désolé de troubler votre paisible maison en partant ainsi brusquement au milieu de la nuit. Quelques heures de plus n'aggraveront pas la situation. Renvoyez vos serviteurs à leurs lits ; je ne partirai que demain.

— Ce sang-froid m'étonne, reprit Philémon

sèchement, et je vous aurais cru plus chatouilleux sur votre honneur de soldat... Auriez-vous donc un motif secret de prolonger votre séjour ici ?

— Eh ! quel motif aurais-je, répondit l'officier en affectant un air d'insouciance, sinon peut-être le désir de prendre congé amicalement d'une aimable famille qui m'a comblé de soins et de prévenances ?

— Celui de renouveler vos intrigues, de glisser encore une fois à de malheureux jeunes gens sans expérience les venimeuses paroles qui les égarent ! répliqua Philémon en éclatant ; Armand de Verneuil, je ne suis plus votre dupe ; vous m'avez trompé indignement, vous avez manqué à vos promesses en suggérant à mon fils aîné des idées d'orgueil et de révolte.

— Philémon, je vous jure que Lysandre n'avait pas besoin....

— N'essayez pas de vous justifier. Qui donc, si ce n'est vous, aurait appris à mon

fils que notre genre de vie est efféminé, égoïste, indigne d'un homme de cœur? Comment aurait-il su qu'il est un âge où l'on peut heurter la volonté d'un père, traiter de chimériques ses projets et ses espérances? Mais ce n'est rien encore; votre tort le plus grand, Armand de Verneuil, a été d'inspirer par caprice et par désœuvrement à une enfant innocente un amour que vous ne partagiez pas!..

— Qui a dit cela? s'écria l'officier; qui ose avancer que je n'aime pas Galatée de toute la force de mon âme?

Ce mouvement chaleureux produisit quelque impression sur Philémon.

— S'il en est ainsi, reprit-il, comment donc tout à l'heure étiez-vous si empressé de nous quitter pour aller défendre votre réputation attaquée?

Verneuil baissa la tête.

— Non, continua le patriarche du Val-Perdu, vous n'aimez pas Galatée, et je vais

vous en donner la preuve. Supposez que je n'aie pas repoussé définitivement la proposition présentée aujourd'hui par Lysandre, sans doute en votre nom ; supposez que maintenant je vous dise ceci : « Armand, je vous reçois au nombre de mes enfants. Renoncez au monde, bravez ses jugements, laissez croire que vous êtes mort ou transfuge ; établissez-vous pour toujours dans cette paisible vallée ; changez ce costume guerrier pour une veste légère, ce grand sabre pour une houlette de berger ; résignez-vous à vivre parmi nous sans regrets du passé, sans crainte de l'avenir ; et la main de ma pupille est à ce prix ! » Si je vous disais cela, jeune homme, que répondriez-vous ?... Ne me trompez pas, n'usez ni de subterfuges ni de mensonges ; que répondriez-vous ?

La veille encore, Armand, fasciné par son amour, eût accepté avec enthousiasme une pareille proposition. Mais les souvenirs du monde extérieur, de sa gloire, de ses amis,

venaient d'être brusquement ravivés. D'un autre côté, le vieillard avait employé, à dessein peut-être, ces expressions de *transfuge*, de *berger*, qui réveillaient en lui des idées ridicules ou odieuses. Trop loyal pour faire une réponse contraire à sa pensée, il se tut.

— Vous voyez bien! dit Philémon avec amertume.

Et il se mit à se promener lentement dans la chambre.

— Monsieur, reprit l'officier après une pause, il me serait facile d'expliquer ma conduite; mais je devrais pour cela récriminer contre vous-même, vous démontrer le vice et l'injustice de la condition que vous avez faite à vos fils et à vos pupilles; je préfère m'abstenir de toute discussion sur ce sujet délicat. Le temps vous prouvera que mes torts, si j'en ai, sont moins graves que vous ne le pensez... Quoi qu'il en soit, demain vous serez délivré de ma présence.

— Pourquoi pas tout de suite? demanda le

vieillard ; pourquoi tant d'insistance à rester ici cette nuit, quand un devoir impérieux vous appelle à Rosenthal, quand le maître de cette maison vous traite avec une dureté voisine de l'affront? Cette résignation a lieu d'étonner de la part du capitaine Verneuil.

Il jeta un regard investigateur autour de lui.

— Le costume complet à pareille heure, ce paquet, cette pièce d'or sur la table... Oh! il se tramait ici quelque chose pour cette nuit même... Capitaine Verneuil, continua-t-il d'un ton ferme, puisque aussi bien vos préparatifs de départ sont achevés, mes serviteurs et moi nous sommes à vos ordres pour vous conduire où vous désirez aller. »

Comme on le voit, Philémon, sans se rendre compte nettement de ce qu'il avait à craindre, voulait couper court à des machinations dont la trace était visible. Armand sentit dans quel mortel embarras son départ précipité allait jeter Galatée et Lysandre.

— Voilà, dit-il d'un air de fierté blessée, une singulière façon de pratiquer l'hospitalité... J'avais toujours cru que M. Philémon, avant de s'établir au Val-Perdu, avait été un homme du monde; mais je m'étais trompé sans doute, ou la rusticité de ses habitudes actuelles aura déteint sur son caractère... Eh bien, s'il ne me plaisait pas à moi de céder à un insultant caprice? Croit-on qu'un officier de la république française, un capitaine de la 62e, se laissera ainsi mettre à la porte au milieu de la nuit comme un laquais fripon? Non, de par tous les diables! je ne bougerai pas d'ici.

Il s'assit superbement, et croisa les bras sur sa poitrine.

— Fort bien, dit Philémon avec un sourire ironique.

Il fit signe à Guillaume et à Victorien; sans hésiter, ils se jetèrent sur Armand avant qu'il eût pu prévoir leur intention. Le vieillard lui-même vint en aide à ses gens,

et nous savons qu'il était encore vigoureux. En un instant le jeune homme fut saisi et garrotté.

— Lâches coquins ! s'écria-t-il en se débattant, je vous romprai les os... je vous apprendrai...

Il n'en put dire davantage. Philémon, craignant que ses cris ne répandissent l'alarme dans la maison, lui avait posé un mouchoir sur la bouche; puis il donna à voix basse un ordre aux deux frères.

Aussitôt Armand fut enlevé dans leurs bras et transporté hors de la maison. Sans s'arrêter, on traversa la cour, et on se dirigea vers l'avenue de tilleuls conduisant au passage souterrain.

Verneuil, convaincu de l'inutilité de toute résistance, s'abandonnait à son sort. Néanmoins, au moment où ses porteurs traversaient la cour, il souleva péniblement la tête et jeta autour de lui un regard d'angoisse. A l'extrémité du parterre, sous un oranger

qui dominait tous les autres, il entrevit, à la clarté de la lune, une personne appuyée d'une manière mélancolique au tronc de l'arbre. C'était Galatée ; sans doute, inquiète et tremblante, elle attendait, ignorant ou ne comprenant pas ce qui se passait... A cette vue, Armand s'agita de nouveau convulsivement ; il voulait courir à Galatée, lui donner un avertissement, lui dire un mot d'adieu ; mais des liens solides retenaient ses membres, un bâillon étouffait sa voix. Épuisé, haletant, il demeura enfin immobile, et une larme s'échappa de ses yeux.

Bientôt on le remit sur pied et on l'obligea de marcher. Mais la surveillance de ses gardiens ne se relâchait pas. Ils l'entouraient, prêts à réprimer toute tentative d'évasion. On arriva ainsi à la galerie creusée dans le rocher. Philémon précéda la troupe afin d'ouvrir les portes secrètes. Au bout de quelques minutes on se trouva sur la plate-forme extérieure qui dominait le chalet de

Guillaume. Là Philémon ordonna de délier le prisonnier.

— Maintenant, dit-il avec ironie, notre cher hôte est libre de faire toutes les extravagances qu'il jugera convenables... seulement il est averti qu'il y a au-dessous de lui un abîme de quarante pieds de profondeur où un faux pas peut le précipiter.

Armand, tout à fait dompté, restait impassible et taciturne, pendant que l'on faisait jouer le mécanisme au moyen duquel l'échelle qui servait de communication avec la plaine sortait de sa rainure et venait s'appliquer contre le rocher.

Alors Philémon se retourna vers le jeune officier et lui dit d'un ton sombre :

— Nous devons nous séparer ici, Armand de Verneuil; mon fidèle Guillaume, qui a mes instructions, est chargé de vous conduire en sûreté auprès de vos amis... N'accusez que vous-même de l'acte de violence auquel vous m'avez réduit : peut-être, pour le bon-

heur de la petite colonie dont je suis le patriarche, ai-je trop tardé à prendre cette mesure décisive.... Adieu donc.... Au milieu des agitations de la guerre et de l'ambition vous oublierez bien vite, sans doute, le Val-Perdu et ses habitants. Pour le repos de votre conscience, souhaitez qu'on vous y oublie de même!

Sans attendre de réponse, il rentra précipitamment dans le passage avec Victorien, et une porte solide, masquée par des arbustes, se referma sur eux.

Guillaume, resté seul avec le militaire, l'invita doucement à le suivre; Verneuil, immobile et rêveur, ne paraissait pas l'entendre.

— Philémon a raison, murmurait-il avec tristesse. Il s'est décidé trop tard à cette mesure énergique... J'ai été bien coupable!... Pauvre Lysandre, chère Galatée, qu'allez-vous devenir?

Enfin il céda aux sollicitations de Guillaume, et il descendit machinalement l'é-

chelle, qui disparut derrière eux dès qu'ils eurent posé le pied sur la terre ferme.

On se mit en marche aussitôt pour se rendre à Rosenthal. Chemin faisant, Verneuil voulut s'assurer si le guide serait disposé à le servir dans quelqu'un des projets qu'il roulait déjà dans sa tête. Mais aux premiers mots qu'il prononça, Guillaume l'interrompit.

— Monsieur le chevalier, dit-il avec fermeté, j'ai reçu ordre de ne répondre à aucune de vos questions et de ne me charger d'aucun de vos messages. Depuis quarante ans le maître du Val-Perdu est mon bienfaiteur et celui de ma famille ; vous avez pu déjà vous assurer jusqu'où va mon dévouement à sa personne. N'essayez donc pas d'ébranler ma fidélité dans une circonstance qui touche à ses plus chers intérêts, je me suis déjà cruellement repenti d'avoir trop écouté ma pitié en vous introduisant au Val-Perdu sans son aveu ; cette faute que

je déplore, je ne l'aggraverai pas en trahissant de nouveau sa confiance. Ainsi donc, épargnez-vous des instances inutiles.

Armand vit bien que ni prières ni menaces n'obtiendraient rien du confident de Philémon, et il garda le silence pendant le reste du voyage.

Arrivé en vue de Rosenthal, Guillaume prit congé de lui avec politesse, lui remit le sabre et les effets dont il avait eu soin de se charger, et revint rapidement sur ses pas.

VII

L'avant-poste.

A cette heure matinale, une demi-obscurité régnait encore dans l'unique rue de Rosenthal, et la plupart des habitants étaient endormis. Mais on apercevait au loin le cordon de vedettes qui gardaient les abords du village, et une sentinelle, qui se promenait en long et en large devant un bâtiment de

bonne apparence, indiquait le poste principal occupé par les Français.

Armand s'avança sans hésiter dans cette direction. Telle était sa préoccupation qu'il passa insoucieux devant cette maison du pasteur où il avait reçu un accueil si empressé; il n'eut même pas une pensée pour cette jolie Claudine qui, depuis sa disparition, paraissait prendre un vif intérêt à son sort, et, quand on cria: *Qui vive?* il ne répondit pas.

Un vieux soldat était alors en faction; la tête alourdie par la fatigue et l'insomnie, il observait avec attention le personnage qui le bravait avec tant d'imprudence. Mais le grand chapeau et le manteau d'Armand empêchaient de le reconnaître. La sentinelle répéta d'une voix forte :

— Halte-là!... Qui vive?

Par instinct de profession, Verneuil parut vouloir s'arrêter; ses lèvres remuèrent pour répondre. Peut-être en effet crut-il s'être arrêté et avoir répondu; mais le souvenir de

Galatée remplissait sa pensée. Il se demandait s'il n'y avait aucun moyen de pénétrer secrètement dans le Val-Perdu, d'enlever la bergère et de la soustraire au pouvoir de son opiniâtre tuteur. Plus il réfléchissait à ce projet, plus il lui semblait praticable. Il se proposait de découvrir le chemin tracé par Lysandre, chose facile, vu les renseignements qu'il tenait du fils de Philémon lui-même, et alors...

— Qui vive? répéta pour la troisième fois le factionnaire.

Aussitôt l'explosion d'un fusil de munition ébranla le village endormi, et retentit jusqu'aux montagnes voisines.

Bien en prit au rêveur que la sentinelle n'eût pas la main très-assurée ; il n'était plus alors qu'à dix pas du poste, et la balle sifflant à ses oreilles emporta une aile de son grand chapeau génevois.

Sans s'émouvoir, Verneuil s'avança, le sourire sur les lèvres, vers le factionnaire;

celui-ci, après avoir fait feu, s'était mis en garde pour se défendre à la baïonnette et appelait le poste aux armes.

— Eh bien! eh bien! mon vieux Lafiloche, dit l'officier gaiement, tu tires sur ton ancien capitaine? Si tu emploies ainsi tes cartouches, au diable celui qui garnira ta giberne!

Le soldat l'examina tout effaré, et de saisissement laissa tomber l'arme par terre.

— Vous! capitaine Verneuil? balbutia-t-il. Que l'arc-en-ciel me serve de cravate si je n'ai pas la berlue! Ce ne peut pas être le véritable capitaine Verneuil qui tombe ainsi sur nous en temps de guerre sans répondre au qui-vive.

— C'est pourtant bien moi, répliqua Armand un peu confus; je ne sais vraiment où j'avais la tête... Mais qui commande ici? Où est le lieutenant Ravaud?

Lafiloche n'eut pas le temps de répondre. Tout était en rumeur dans le bâtiment occupé par les Français. Les soldats accouraient avec

leurs fusils et se rangeaient précipitamment en bataille devant la porte. La même agitation régnait dans le village, où le coup de feu et les cris de la sentinelle avaient donné l'alarme. On entendait les fenêtres s'ouvrir et se refermer à grand bruit; des hommes, des femmes et des enfants se montraient sur les balcons de bois, oubliant le désordre de leurs toilettes, et s'informaient de l'événement qui avait troublé leur sommeil.

Mais à peine les soldats eurent-ils reconnu Armand, que, sans s'inquiéter de l'alerte donnée par Lafiloche, ils manifestèrent la joie la plus franche; ils quittèrent leurs rangs et entourèrent bruyamment l'officier.

— C'est tout à fait le capitaine Verneuil! s'écriait un loustic. Bonjour, capitaine Verneuil... C'est donc pas vrai que vous vous étiez engagé dans les Kaiserlicks? Je disais bien, moi, que s'il n'avait pas les membres décollés, notre brave capitaine ne tarderait pas à rejoindre...

— Ses membres ?

— Non, *son corps.*

Des éclats de rire tempérés par le respect accueillirent ces plaisanteries qu'autorisait alors l'égalité républicaine en dépit de la discipline militaire. Armand, de son côté, semblait revoir avec un extrême plaisir ses anciens camarades, et il les interpellait familièrement par leurs noms.

Au milieu de ce brouhaha, qui étonnait fort les paisibles habitants du village, une grosse voix retentit dans l'intérieur de la maison et demanda avec impatience d'où venait cet infernal vacarme.

— C'est le capitaine qui vient d'arriver, et cet imbécile de Lafiloche l'a canardé comme un lapin, répondit-on.

— Le capitaine qui? le capitaine quoi? demanda la grosse voix; qui donc a été canardé par Lafiloche?

— Eh pardieu! le capitaine Verneuil.

On entendit un juron effroyable, capable

de faire crouler la maison; puis la porte s'ouvrit impétueusement, et un grand gaillard maigre, aux longues jambes, aux cheveux crépus, avec une épaisse moustache en croc comme un ancien sergent recruteur du quai de la Ferraille, vêtu seulement d'un pantalon et d'une botte à retroussis, s'élança vers Armand, bousculant tout sur son passage. Avant même que Verneuil l'eût vu venir, il sentit les épaisses moustaches lui brosser vigoureusement les joues, et la grosse voix lui corna aux oreilles :

— Sacré mille tonnerres! capitaine; six cent mille diables! commandant. Gredin de Lafiloche!... Ah! Verneuil, mon ami, mon cher ami!

Armand se dégagea à demi étouffé par les embrassades de son ancien lieutenant; car on a deviné que le nouveau venu était Ravaud, le commandant du détachement qui occupait le village.

— Mais d'où venez-vous? où avez-vous

passé ces quinze mortels derniers jours? reprit Ravaud avec volubilité. Quelle duchesse émigrée vous avait enlevé? quel enchanteur vous avait mis en mue pour couver des œufs? Où étiez-vous? que faisiez-vous? où vous cachiez-vous?

Et comme Armand lui pressait cordialement la main sans écouter ce flux de questions :

— Sacrebleu! que je suis bête! s'interrompit le lieutenant ; comme si vous pouviez parler devant ce tas de flandrins... Venez avec moi là-haut dans ma chambre ; nous causerons entre un fromage et un jambon. Et vous, braillards, demi-tour à gauche ; à vos postes, marche!... Mais un moment ; qu'est-ce que cette sotte histoire d'un coup de fusil tiré par Lafiloche? Où est le sergent Labrune pour me faire son rapport?

Le sergent Labrune raconta en peu de mots la méprise qui avait causé l'alarme.

— Huit jours de garde du camp à Lafiloche,

dit le lieutenant indigné, et il mériterait de passer à un conseil de guerre pour avoir tiré sur son officier.

— Mais si l'officier a bravé la consigne, dit Armand en souriant, Lafiloche n'est plus coupable... Lieutenant Ravaud, je vous prie de ne pas punir ce pauvre diable de mes torts.

Et il expliqua comment sa distraction avait déterminé la méprise du vieux soldat. Mais Ravaud manifesta énergiquement ses doutes.

— Ce ne peut pas être ça, dit-il en secouant la tête ; vous, capitaine, vous, si ponctuel, si ferré sur la discipline, ne pas répondre au *qui-vive* d'un factionnaire ? Vous avez répondu.

— Mais je vous assure...

— Vous avez répondu, vous dis-je, ou vous seriez un véritable conscrit.

Et il cria pour conclusion d'une voix de tonnerre :

— Quinze jours à Lafiloche pour avoir osé

insinuer que le capitaine Verneuil était un conscrit.

Et il entraîna Armand dans la maison, pendant que Lafiloche reprenait piteusement sa faction au milieu des rires goguenards de ses camarades.

Armand et Ravaud traversèrent le corps de garde où les hommes de service se livraient aux délices de la paille, des cartes et de la pipe, et ils entrèrent dans une petite pièce où se trouvait un grabat foulé comme un champ de bataille. Sur une petite table boiteuse brûlait une mauvaise chandelle, dont la flamme tremblotante luttait avec le jour naissant. Un sabre, un shako, mille petits objets d'équipement traînaient par terre ou sur les meubles. Le lieutenant eut quelque peine à trouver un siége pour son ami. Après avoir ordonné à un soldat d'apporter quelques provisions, il resta seul avec Armand, et vint s'asseoir en face de lui.

— Eh bien! demanda-t-il d'un ton mys-

térieux, vous avez donc reçu ma lettre?

— Oui, répliqua Verneuil laconiquement.

— Ah! ah! je me doutais bien que ce gros sournois qui s'est cantonné là-bas dans les rochers comme une marmotte en savait plus long qu'il n'en avait l'air... Cependant, je n'aurais jamais songé à me défier de lui, malgré sa mine hypocrite, si une personne qui s'occupe beaucoup de vous ne m'eût donné la consigne... Ah! Verneuil, vous avez là une fière amie!

Et le lieutenant poussa un si gros soupir qu'il en éteignit la chandelle. Armand ne parut pas s'apercevoir de cet accident et de l'émotion de Ravaud.

— Ainsi donc, reprit-il distraitement, les bruits les plus injurieux pour mon honneur commençaient à se répandre dans l'armée?

— Oui, Armand; vous savez qu'il ne manque pas de jaloux; votre conduite, à la dernière affaire, l'avancement qui en a été le prix, ont aiguisé contre vous les mauvaises

langues. D'abord, certaines épaulettes de notre connaissance ont commencé à chuchoter, et puis, nos hommes se sont mis de la partie ; les coquins, quoique bons diables au fond, ne sont pas fâchés de trouver à mordre sur un de leurs chefs, et ce maudit titre de ci-devant noble leur donne beau jeu... Aussi, pour tout dire, il ne serait pas impossible que ce vieux jacobin de Lafiloche vous eût reconnu, et qu'il eût tiré sciemment sur vous ; voilà pourquoi je l'ai tancé d'importance... Vous voyez donc bien qu'il était temps de rejoindre. Enfin, vous voici, et tout va marcher comme sur des roulettes. Il s'agit de vous présenter le plus tôt possible au quartier général pour vous faire reconnaître dans votre nouveau grade, et à la première affaire, j'en réponds, vos calomniateurs auront un pied de nez.

Armand fit un geste d'assentiment silencieux ; il était retombé dans les réflexions dont les événements qui avaient marqué son

arrivée à Rosenthal n'avaient pu le distraire qu'un moment. Le lieutenant Ravaud l'observait avec surprise.

— Il me semble, Verneuil, reprit-il, que vous n'avez plus avec votre vieux camarade cette confiance et ce laisser-aller d'autrefois. Vous ne m'avez même pas dit encore où vous vous étiez tenu si bien caché ces derniers temps?

— J'étais dans un coin inconnu de ces montagnes, occupé à guérir une blessure légère.

— Ouiche! et pendant que les bavards clabaudaient à plaisir sur votre compte, pendant que l'on se battait à quelques lieues de vous, vous restiez confit dans la plume comme un poulet? Non, non, je ne croirai jamais cela. Je connais mon capitaine Verneuil comme si je lui avais donné la becquée par-dessus l'épaule de sa mère; l'odeur de la poudre ou le moindre propos sur son honneur l'eussent fait accourir de plusieurs

lieues sur ses moignons, si le major lui eût scié les deux jambes!... Il y a autre chose, de par la tignasse du diable! il y a autre chose!

— Eh bien! oui, Ravaud, il y a autre chose, dit Armand d'un ton amical, et j'aurai peut-être besoin de votre secours dans une affaire qui touche à mes sentiments les plus chers.

— Une affaire... d'amour? demanda Ravaud avec une grimace.

— D'amour, oui.

— Je m'en doutais... hein! ce sera dur à passer.

Le lieutenant poussa un nouveau soupir, et avala un verre d'eau-de-vie.

— Enfin, les amis sont des amis, reprit-il piteusement : de qui êtes-vous amoureux, capitaine?... Ce que je vous demande là, c'est pour la frime, car je ne le sais que trop, voyez-vous... Pour qui donc en tenez-vous si fort, capitaine Verneuil?

— J'aime la plus belle, la plus gracieuse, la plus adorable bergère de ces montagnes...

— Aïe! aïe! je suis touché, grommela Ravaud; c'est justement l'affaire, quoique je n'aie jamais entendu dire que la petite ait gardé les moutons... Ah çà! et vous, Armand, vous êtes aimé à votre tour... aimé chaudement?

— C'est tendrement que vous voulez dire; oh! oui, mon ami, bien tendrement.

— Allons! c'est fini, dit le lieutenant d'un air tragique; il faut se résigner... Ma foi, capitaine Verneuil, je ne peux m'empêcher de convenir que vous êtes diablement heureux; je connais votre infante, et j'avoue...

— Vous la connaissez? demanda Armand en tressaillant.

— N'est-ce pas la fille du pasteur protestant qui demeure au bout du village? Je m'étais douté tout d'abord de la chose en l'entendant parler son joli petit charabia où

revenait sans cesse votre nom. Sacredié! quel bon goût vous avez, capitaine! C'est ça une femme, et non pas vos poupées françaises ou italiennes, que l'on casse seulement à vouloir les toucher! Quel beau brin de fille avec ses bonnes grosses joues roses, son large corsage et ses tresses blondes qui descendent jusqu'à terre! Aussi, tenez, que l'enfer me consume! je l'aurais disputée à n'importe qui, jusqu'à ce que l'on m'eût haché en trente-six mille morceaux... Oui, pour cette jolie créature-là j'aurais consenti à planter des choux et à ne boire que du petit-lait pendant le reste de mes jours, j'aurais fait des bassesses, et ferraillé avec quarante de mes meilleurs amis, excepté vous... Ah! mais... fichtre! mille tonnerres! triple mule du pape!...

Le pauvre lieutenant, étranglé par ses jurons, se mit à tousser d'une manière formidable.

— Ah çà! Ravaud, à qui en avez-vous donc? demanda Verneuil; je ne vous ai pas

parlé de la fille du pasteur, je ne crois pas avoir prononcé le nom de Claudine.

— Comment! ce ne serait pas elle qui... que...

— Ce n'est pas elle que j'aime.

Ravaud renversa la table avec les bouteilles et les verres dont elle était chargée, et s'élançant au cou d'Armand, il le serra à l'étouffer.

— Ah! mon ami, mon bon Verneuil, s'écria-t-il hors de lui, vous êtes mon bienfaiteur, mon sauveur! Je me ferai tuer pour vous quand vous voudrez... mais renoncez-vous pour tout de bon à la petite Suissesse? Me la cédez-vous sans arrière-pensée? Car enfin si vous ne l'aimez pas, elle vous aime, elle; et je vous connais, vous ne seriez pas homme à la laisser mourir de langueur.

— Ravaud, vous vous serez trompé; cette jeune fille ne m'a vu qu'un instant; vous avez pris pour de l'amour un intérêt vulgaire...

Quant à moi, je n'aimerai jamais d'autre femme que ma chère Galatée.

— Galatée! répéta le lieutenant, voilà un nom de roman qui me rappelle un tas de sensibleries hétérogènes. Mais, où se cache cette étonnante personne qui a pu changer ainsi mon joyeux ami le capitaine Verneuil?

— Non loin d'ici, dans un endroit délicieux, où la nature a prodigué toutes ses beautés et tous ses trésors, dit Armand avec enthousiasme, en se laissant entraîner au charme de ses souvenirs : c'est à la fois une campagne ravissante et un jardin enchanté; les eaux y sont plus pures, le ciel plus beau, les fleurs plus suaves que dans le reste du monde; le printemps y semble éternel. Là, j'ai passé quelques jours dans un ineffable enivrement : c'étaient des fêtes continuelles avec de beaux jeunes gens et de charmantes bergères, de longues rêveries sur le gazon, au murmure des jets d'eau, des baisers furtifs surpris à ma Galatée sous l'ombre des

charmilles, de tendres entretiens la nuit au clair de la lune, sous les orangers en fleur... J'aurais dû passer ma vie dans ce paradis terrestre; mais, comme autrefois Adam, j'en ai été chassé brusquement, et, moins heureux qu'Adam, je n'ai pu emmener mon Ève avec moi!

Pendant qu'Armand s'abandonnait à ces doléances quasi poétiques, le lieutenant Ravaud le regardait avec de grands yeux effarés.

— Capitaine Verneuil, demanda-t-il timidement, là-bas, à l'affaire de l'Albis, n'auriez-vous pas reçu par hasard quelque coup de sabre sur la tête?

— Non pas que je sache, répliqua Armand avec distraction.

— Vraiment! Ma foi, j'aurais cru... Diable!...

Et le bon lieutenant se gratta l'oreille en regardant toujours Verneuil d'une façon singulière. Il reprit après un moment de silence:

— Vous aviez parlé, capitaine, d'un service que je pourrais vous rendre; de quoi s'agit-il?

— Oui, oui, dit Armand avec vivacité, j'avais oublié qu'il n'y a pas un moment à perdre... Vous commandez seul ici, n'est-ce pas, Ravaud?

— En effet, car le capitaine Durand a été mandé au quartier général pour une mission secrète... Mais où voulez-vous en venir?

— Voici : vous allez réunir tous les hommes qui ne sont pas absolument nécessaires à la garde du poste et les mettre en sentinelle dans tous les chemins et les sentiers voisins du lieu appelé le Val-Perdu. Ils surveilleront soigneusement les passages, et, s'ils aperçoivent les personnes dont je leur fournirai le signalement, ils les conduiront avec beaucoup d'égards dans une des maisons les plus décentes du village pour y attendre notre retour.

— Et quelles sont ces personnes?

— Une jeune fille et un jeune homme, peut-être ensemble, peut-être séparément. Le jeune homme a un habit brun, une culotte de soie noire, un large chapeau et des cheveux poudrés ; la jeune fille porte le costume des bergères peintes sur les trumeaux du temps de Louis XV, corsage et jupe de satin, petit chapeau de paille, bracelets et boucles d'oreilles en perles et en corail ; mais ce qui la fera reconnaître surtout, c'est sa beauté sans pareille dans l'Europe entière.

Ravaud, en ce moment, eût pu poser pour une statue de l'Étonnement.

— Eh bien! dit-il enfin, pendant que les braves de la 62e exécuteront cette belle consigne, vous et moi où irons-nous?

— Vous et moi, Ravaud, nous chercherons un sentier inconnu qui existe au milieu du Val-Perdu, et, si nous avons le bonheur de le découvrir, nous pénétrerons dans les lieux délicieux qu'habite Galatée. Peut-être n'a-t-elle pu s'échapper la nuit dernière avec

Lysandre ; nous la déciderons à nous suivre... A cette heure Philémon et ses domestiques sont occupés au travail des champs ; Némorin ne pourrait tenter aucune résistance, et d'ailleurs la bonne Estelle saurait bien l'en empêcher... Oui, oui, c'est cela ; mon plan doit réussir, il réussira.

Le lieutenant gardait toujours le silence.

— Philémon, Estelle et Némorin ! pensait-il tristement ; allons, plus de doute, les romans lui auront troublé la cervelle... Pauvre garçon ! ce n'est pas un coup de sabre qu'il a sur la tête, mais un coup de marteau. Quelle perte pour l'armée ! Mon cher ami, mon brave camarade, reprit-il tout haut avec un accent affectueux, je vous suis dévoué jusqu'à la mort ; mais réfléchissez, de grâce ! Vous êtes militaire comme moi, vous êtes même mon supérieur, et, vous le savez, il nous est défendu de sacrifier la consigne à des intérêts privés ! J'ai reçu l'avis du quartier général que le général en chef songeait à reprendre

l'offensive ; d'une minute à l'autre le capitaine Durand peut revenir; des ordres de marcher peuvent arriver... Jugez si, en pareille circonstance, il m'est permis de disséminer mes hommes dans les landes et les halliers du voisinage, d'abandonner moi-même le poste qui m'est confié pour aller avec vous à la recherche de bergers et de bergères... que nous ne trouverons pas!

Armand se leva.

— C'est juste, lieutenant Ravaud, dit-il sèchement; restez à votre poste... Mais moi je n'ai pas encore repris mon service, je puis agir à ma guise, et j'agirai seul, puisque je ne dois plus compter sur un ami.

— Ne me parlez pas ainsi, Verneuil! s'écria l'officier hors de lui pendant qu'une larme brillait dans ses yeux; ne me parlez pas ainsi, ou, le diable m'emporte si, fussiez-vous dix fois timbré, je ne faisais pas tout ce que vous voudriez, dussé-je être souffleté ensuite avec mes épaulettes et fusillé comme un capon,

pour n'avoir pas rempli mon devoir. Je n'ai pas oublié comment, il y a trois mois, vous êtes venu me dégager avec une douzaine d'hommes, au milieu d'un régiment entier de pandours, et comment vous avez paré certain coup de lance qui allait m'envoyer dans le royaume des taupes... Non, Ravaud n'est pas un coquin d'ingrat, et il n'a jamais manqué à un camarade dans un cas pressant... Aussi, tenez, continua-t-il d'un ton résolu, au diable les scrupules! En s'y prenant un peu adroitement, nous pourrons peut-être vous satisfaire; et pourvu que nous ne soyons pas longtemps absents, pourvu que nous ne nous éloignions pas trop d'ici...

— Deux heures suffiront, et nous ne nous éloignerons jamais assez pour ne pouvoir entendre un coup de fusil tiré à Rosenthal.

— A la garde de Dieu, donc, et ne clampinons pas.

Le lieutenant éleva sa voix formidable de

manière à être entendu dans le corps de garde voisin.

— Sergent, cria-t-il, envoyez battre le rappel dans le village, et que nos hommes prennent les armes... Vivement!

Aussitôt il se fit un brouhaha et un cliquetis de fusils dans le poste; puis les tambours commencèrent un vacarme à réveiller tous les trépassés qui dormaient leur dernier sommeil dans le modeste cimetière de Rosenthal.

Au bout de cinq minutes Ravaud fut complétement habillé et équipé, il plaça deux pistolets dans le ceinturon de son sabre, avala un dernier verre d'eau-de-vie, et se retournant vers son ami il dit simplement :

— Voilà!

Armand, toujours absorbé par ses rêves, ne songea même pas à le remercier; il se contenta de lui serrer distraitement la main, et ils sortirent.

Les soldats du poste étaient déjà rangés en bataille devant la maison, tandis que les hommes logés dans le village accouraient à l'appel du tambour. Ils étaient environ deux cents, tous braves et aguerris, dignes enfin de ces immortelles armées de la république, qui vainquirent tant de fois l'Europe ameutée contre la France.

Le capitaine Verneuil ne put se dispenser d'échanger quelques mots avec ceux de ses anciens compagnons d'armes qu'il n'avait pas encore vus. Pendant ce temps, Ravaud avait pris à part le sergent Labrune qui devait commander le détachement en son absence; et il lui donnait les instructions les plus minutieuses. Après lui avoir indiqué de la main les hauteurs où il convenait de placer de nouvelles vedettes, et avoir recommandé de retenir toute personne, homme ou femme, qui se présenterait pour traverser le village, (manière assez adroite, disons-le en passant, de dissimuler ce que les exigences de Ver-

neuil avaient d'extraordinaire), il ajouta d'un ton bref :

— Le capitaine Verneuil et moi, nous allons pousser une reconnaissance vers ce pâté de rochers là-bas où l'ennemi aurait pu s'embusquer. Nous serons bientôt de retour. Si on vous attaquait en notre absence, tenez ferme, défendez-vous jusqu'à la mort. Les premiers coups de fusil que vous tirerez nous feront accourir aussi vite que des lévriers en chasse.

Le vétéran répondit respectueusement qu'il se conformerait aux ordres de son supérieur.

— Ah çà! mais, mon lieutenant, ajouta-t-il plus bas, le capitaine Verneuil vous a donc apporté des nouvelles de l'ennemi? Il y a donc quelque chose?

— Il y a quelque chose, répliqua Ravaud d'un air froid et discret.

Labrune, sans en demander davantage, allait faire demi-tour quand Ravaud aperçut

à quelque distance le pauvre Lafiloche, tout penaud et l'oreille basse, appuyé sur son fusil.

— Un moment, Labrune, reprit le lieutenant, vous ne vous presserez pas trop d'envoyer Lafiloche à la garde du camp pour sa frasque de tout à l'heure, car il ne m'est pas encore bien prouvé que le capitaine Verneuil... Enfin, peut-être ce vieux jacobin n'est-il pas aussi coupable qu'il en a l'air. Suspendez donc la punition jusqu'à nouvel ordre; vous m'entendez?

— Oui, mon lieutenant.

Et Labrune se mit en devoir d'exécuter la consigne avec ponctualité, pendant que Ravaud et Armand s'éloignaient d'un bon pas.

Au moment où ils allaient s'engager dans les rochers qui dominaient le village, Claudine se montra sur la galerie extérieure de sa maison; elle les regardait de loin d'un air de surprise et de joie.

Le brave lieutenant envoya un gros soupir vers les nuages.

— Ah! Verneuil, dit-il avec sa franchise soldatesque, malgré tout je comprends qu'on peut perdre la tête pour une femme... et que le diable m'espingole si, pour cette belle fille qui est là-bas, je ne me sentirais pas prêt à faire tout seul les bêtises que je fais à vos sollicitations !

VIII

Sur la montagne.

Le jour était déjà grand quand les deux officiers de la 62e quittèrent Rosenthal ; mais d'épais nuages cachaient le ciel, et c'était à peine si une légère teinte fauve marquait la place où le soleil venait de se lever. Cependant ces vapeurs se soutenaient dans les hautes régions de l'atmosphère et ne voilaient aucune partie du paysage. A mesure que les

voyageurs montaient, la perspective s'élargissait jusqu'aux proportions de l'immensité et du grandiose.

Ils gravissaient en ce moment les hauteurs qui servaient de contre-forts aux rochers du Val-Perdu, mais dans la direction opposée à celle du chalet de Guillaume. De ce côté, la montée était âpre et rude; les pentes n'offraient plus aux regards ces tapis de gazon, ces bouquets de houx et de coudriers qui donnaient tant de charme à l'autre revers. Le sol était aride, encombré de graviers et déchiré par des ravins; de loin en loin seulement, des touffes de fougères ou de polypodes égayaient un peu cette triste stérilité. Les troupeaux manquaient, comme les pâturages. Aucune habitation n'animait cette solitude. Néanmoins quand, après un quart d'heure environ d'une marche rapide, les voyageurs s'arrêtèrent un moment pour respirer, ils purent jouir d'une perspective étendue et délicieuse. A l'horizon, dans un

lointain bleuâtre, ils apercevaient les montagnes centrales de la Suisse projetant, à droite et à gauche, des ramifications nombreuses; au-dessous d'eux, la belle vallée de Zurich et son lac d'azur encadré d'arbres verts, où se miraient une infinité de villages et de hameaux. Enfin, à leurs pieds et comme à portée de leur main, apparaissait Rosenthal avec ses élégants chalets et son clocher rustique, à demi perdu au milieu des peupliers. De cette élévation, on pouvait nettement distinguer jusqu'aux soldats qui allaient et venaient devant leur corps de garde, et les habitants du village qui paraissaient fort inquiets de ces mouvements belliqueux. Mais aucun des bruits résultant de cette agglomération d'hommes ne s'étendait au delà d'une certaine limite: soldats et villageois semblaient s'agiter dans le silence.

Ce fut cette partie du tableau qui attira principalement l'attention du lieutenant Ravaud.

— Je crois vraiment, dit-il en souriant, que j'ai mis la puce à l'oreille de cet honnête sergent Labrune ; les armes sont en faisceaux, les hommes ont le sac au dos ; tout est prêt comme si l'on s'attendait à voir paraître l'ennemi... Pauvres gens ! s'ils savaient que, d'après les rapports, les Autrichiens sont à plusieurs lieues de nous, et que ce remue-ménage a lieu pour nous permettre de chercher dans ces abominables déserts une bergère d'une beauté divine, couverte de dentelles et de satin... Hum !

Pendant ce temps, Verneuil observait avec grand soin les pics décharnés qui se dressaient devant lui.

— Oui, oui, murmurait-il, ce doit être là le rocher blanc ; je le reconnais à cette pointe rugueuse qui le domine ; c'est ici que doit exister le sentier tracé par Lysandre ; mais comment le découvrir au milieu de ce chaos ?

Il se remit à monter avec ardeur, et Ra-

vaud le suivit. La route devenait de plus en plus difficile, et il semblait presque impossible d'avancer davantage, quand Verneuil s'arrêta en poussant une exclamation de joie. Son compagnon accourut et le trouva agenouillé devant une pente si rapide qu'elle effrayait l'imagination.

— Regardez, dit Armand transporté.

— Que voulez-vous que je regarde?

— Quoi! vous ne voyez pas là des marches visiblement faites de main d'homme?

— Ma foi! je vois un léger sillon qu'on dirait creusé par le nez d'une taupe, si une taupe pouvait entamer ce satané rocher.

— Eh bien, ce sillon est notre chemin.

— Peste! Et ce beau chemin-là doit-il nous conduire loin?

— Jusqu'au haut de ces pics, répondit naïvement Verneuil en élevant la main.

— Mais, diable d'homme, répliqua le lieutenant avec impatience, songez donc qu'il y a de quoi se rompre cent mille fois le cou

avant d'arriver au sommet de cette infernale pyramide... Voyons, Verneuil, soyez raisonnable ; les belles choses que vous avez racontées sont impossibles ; il n'y a, derrière ces rocs maudits, ni jardins enchantés, ni orangers en fleur, ni jets d'eau, ni bergères en bracelets de corail, ni bergers en culotte de soie, ni rien qui ressemble à tout cela ; il y a seulement des pierres pour nous assommer et des précipices pour nous engloutir... Allons! de par la barbe de tous les sapeurs de la 62e, convenez enfin que vous avez eu le cauchemar la nuit dernière, que de folles idées de romans vous ont donnéla fièvre, que sais-je? Prenez mon bras et redescendons là-bas à Rosenthal où nous avons laissé un jambon entier et plusieurs bouteilles à moitié pleines. Nous rendrons la tranquillité à ces pauvres troupiers qui se croient au moment d'une bataille, et nous ferons bombance en attendant les ordres supérieurs... Voyons, est-ce dit?

— Vous êtes libre, mon cher, répondit froidement Verneuil, de croire ce qu'il vous plaira de mes confidences et rien ne vous oblige à aller plus loin ; restez donc ici si vous avez peur!

Et il commença à gravir aussi rapidement que possible ces marches grossières.

— Peur, moi! dit Ravaud en posant la main sur sa grosse moustache noire ; sacrebleu! ce serait du nouveau!

En quelques enjambées il rejoignit Verneuil qui semblait déjà avoir oublié le motif de cette petite querelle, et ils cheminèrent bon train, aussi souvent sur les genoux et sur les mains que sur les pieds. Cependant le sentier, pour être excessivement pénible, n'était pas impraticable; il s'agissait seulement d'éviter le vertige que la déclivité du versant eût pu donner à des personnes nerveuses, en s'abstenant de regarder au-dessous de soi. Ici on trouvait des degrés creusés dans le roc, comme ceux dont les militaires avaient déjà

reconnu l'existence ; plus loin, c'étaient des rampes dont les sinuosités rendaient la pente moins ardue ; en certains endroits il fallait se glisser dans l'écartement de deux roches à peine suffisant pour le passage d'un corps humain. Que de fatigues et de temps avait dû coûter un pareil ouvrage ! Mais le travail était soigneusement dissimulé, et l'on eût cru voir l'œuvre de la nature dans ce qui n'était que l'œuvre d'un seul homme, pourvu, à la vérité, d'un degré peu ordinaire de patience et d'énergie.

Arrivés aux deux tiers environ de leur ascension, les deux amis furent obligés de s'arrêter dans une espèce d'enfoncement tapissé de mousse et de fougères pour respirer un instant. Ravaud, couché sur le ventre, soufflait comme un cachalot. Armand lui-même était haletant, et son front ruisselait de sueur. Ni l'un ni l'autre n'avaient plus la force de parler.

Pendant cette halte forcée, Verneuil vit

briller quelque chose à deux pas de lui, dans la verdure. Il étendit la main et ramassa une boucle de soulier en argent, richement ciselée.

— Lysandre a passé par là ! s'écria le capitaine avec une vive émotion ; je reconnais cette boucle pour lui avoir appartenu. Regardez, Ravaud ; douterez-vous encore ?

— Cette boucle a pu être perdue par quelque chasseur.

— Alors cette perte ne doit pas remonter au delà d'une heure ou deux, car le métal humide a conservé son éclat ; mais je reconnais cette boucle, vous dis-je... Ainsi donc Lysandre a déjà gagné le village ; comment se fait-il que nous ne l'ayons pas rencontré ?

— Ma foi, je l'ignore, répondit l'officier en tournant les yeux vers la partie la plus éloignée du paysage, car l'élévation du rocher lui donnait le vertige. Mais si celui que vous alliez chercher si haut et si loin est déjà

parti, il ne nous reste plus qu'à revenir sur nos pas.

— Lysandre, en effet, s'est enfui du Val-Perdu, répliqua Armand, je n'ai aucun doute à ce sujet ; mais à mesure que nous avançons, j'acquiers aussi une certitude : c'est que ma bien-aimée Galatée n'a pu s'enfuir avec lui par ce dangereux chemin. En le construisant, on n'avait pas prévu le cas où il devrait servir à une jeune fille faible et délicate... Galatée est donc encore prisonnière.

— Quand cela serait, pourriez-vous pour elle plus que M. Lysandre? Espéreriez-vous lui faire franchir ces pics inaccessibles?

— Hélas! non, et il faudra trouver d'autres moyens de lui rendre la liberté... Mais je songe, ami, qu'en ce moment elle doit être plongée dans le plus profond désespoir. Ma disparition étrange, le départ subit de Lysandre ont dû lui porter un coup funeste; sans doute, elle m'accuse d'ingratitude, elle me maudit... Oh! si seulement je pouvais

l'apercevoir du haut de ces rochers, me montrer, lui faire signe que je ne l'ai pas abandonnée, que je l'aime toujours, que je m'occupe de sa délivrance!... C'est l'heure où elle conduit son troupeau au pré des Anémones. De cet endroit on distingue aisément le rocher blanc sur lequel nous sommes. Laissez-moi seulement arriver jusque là-haut; et je vous promettrai de ne pas pousser plus loin mes tentatives, avant d'en avoir conféré avec Lysandre, que nous retrouverons sans doute à Rosenthal.

Depuis un instant, le lieutenant Ravaud paraissait très-occupé de ce qui se passait dans la plaine au-dessous d'eux. Tout à coup il saisit le bras d'Armand et le pressa avec force :

— Capitaine Verneuil, dit-il d'une voix sourde, à votre tour pourriez-vous m'expliquer ce que j'aperçois là-bas dans ces arbres, au bord du lac de Zurich à une lieue environ de nous?

Les yeux de Verneuil prirent machinale-

ment la direction indiquée. Il aperçut alors une masse mobile qui s'allongeait, comme une caravane du désert, dans les passages étroits, ou s'éparpillait à droite et à gauche quand la route devenait plus large.

— Il n'y a pas à s'y tromper, répondit-il avec tranquillité, c'est un corps d'armée en marche.

— Et vous pouvez dire cela sans que tout votre sang bouillonne dans vos veines? s'écria impétueusement Ravaud. Triple corne du diable! il me semble..... Voyons cependant... Sans doute, vous ignorez de quoi se compose ce corps d'armée, à quelle nation il appartient et quelle est sa destination probable?

— Mais, répliqua Armand avec le même ton d'insouciance, il vous est facile, comme à moi, de reconnaître d'ici les uniformes blancs des Autrichiens et les uniformes verts des Russes... La division se compose d'infanterie, de cavalerie et peut-être d'artillerie, si j'en juge par ces espèces de chariots

engagés dans les arbres ; quant à la direction qu'elle suit, évidemment elle se porte sur le village de Rosenthal.

— C'est bien cela, s'écria le lieutenant, on va nous attaquer, et ces précautions que j'avais jugé à propos de prendre sans motifs raisonnables étaient une inspiration du bon Dieu... Allons, capitaine Verneuil, continua-t-il avec entraînement, il n'est plus temps de nous occuper de sornettes et de folies amoureuses ; au diable les bergers et les bergères ! retournons à Rosenthal. L'ennemi est nombreux, mais la 62e n'est pas composée de conscrits ; d'ailleurs, postés dans les maisons, nos tirailleurs en jetteront plus d'un par terre avant qu'on en vienne à la baïonnette... Voyons donc, Armand, redevenez vous-même ! Vous êtes un brave soldat et non pas un soupirant langoureux ; à l'ennemi, morbleu ! Votre présence va doubler l'ardeur de nos hommes ; nous frotterons la division austro-russe : que je sois grillé

comme un boudin de Noël, si nous ne la frottons pas!

Le langage soldatesque, cette ardeur électrique du brave lieutenant eussent vivement impressionné Verneuil en toute autre circonstance, et malgré l'espèce de fascination à laquelle il obéissait, il hésita un moment.

— Un quart d'heure, Ravaud, dit-il enfin d'un ton saccadé, je ne vous demande qu'un quart d'heure... Puis je serai tout à vous.

Et sans attendre de réponse, il se remit à grimper. Ravaud proféra d'horribles blasphèmes.

— Verneuil, criait-il, vous vous déshonorez, vous méritez l'épithète de... Mais, par le ciel! le malheureux va se tuer! Pas si vite, pas si vite donc, puisqu'il faut absolument que vous arriviez au sommet de cet effroyable casse-cou!... Si je l'abandonne en ce moment, continua-t-il en lui-même, le pauvre diable se tuera. D'un autre côté, on ne se battra pas avant une heure d'ici, et le sergent a pris

pour la défense du détachement toutes les mesures nécessaires. Tâchons donc d'atteindre cet enragé; ce serait un déshonneur pour moi de revenir sans lui.

Il cria donc à Armand de l'attendre ; mais Armand faisait la sourde oreille. Le lieutenant, qui avançait avec beaucoup plus de prudence, était encore très-loin en arrière, que Verneuil atteignait déjà le sommet du rocher.

Bientôt cependant Ravaud s'arrêta de nouveau pour examiner les progrès de l'ennemi. Le corps d'armée venait de se diviser en deux parts. L'une, la plus considérable, composée d'infanterie et de cavalerie, continuait sa marche en droite ligne vers le village; l'autre, formée d'un demi-bataillon d'infanterie légère, filait rapidement derrière les bois qui avoisinaient la demeure de Guillaume, comme pour tourner le Val-Perdu.

Le lieutenant les suivit de l'œil.

— Oui, oui, se dit-il à lui-même en

hochant la tête, je comprends parfaitement cette manœuvre ; ils veulent nous prendre à revers tandis que le gros de la troupe nous attaquera de front ; on nous mettrait ainsi entre deux feux, et on nous couperait la retraite en cas de déroute.... Pas mal, mes bons amis les mangeurs de choucroute. Malheureusement pour vous, la mèche est éventée ; on vous a vus, mes farceurs, et la ruse ne vous réussira pas.... J'aperçois là-bas un petit poste dans les rochers d'où, avec une trentaine de lurons, je me fais fort d'avaler votre demi-bataillon d'une bouchée... Laissez-moi seulement amadouer tant soit peu ce pauvre Verneuil, et si une bonne fois il se met de la partie, nous vous donnerons du fil à retordre ou la peste me crève !... Mais que diable fait-il là-haut, Verneuil, à lever les bras et à remuer la tête comme un pantin d'un sou ? continua-t-il en regardant la cime du pic. Le voilà qui appelle et qui parle comme s'il y avait quelqu'un pour lui répon-

dre... Voyons, finissons-en, car toutes ces folies pourraient amener de vilaines choses.

En ce moment, en effet, Verneuil éprouvait de poignantes angoisses au haut du rocher blanc.

Parvenu au terme de sa périlleuse ascension, il avait revu enfin cette campagne charmante où il avait passé récemment de si heureux jours. Le Val-Perdu étalait au dessous de lui ses jardins fleuris, ses charmilles fraîches, son chalet en broderies de bois, ses belvédères aériens, ses fontaines, ses statues, son lac aux détours capricieux, tous ces détails gracieux qui, au milieu d'un désert sauvage, en faisaient comme une habitation de fées. Mais soit que son esprit fût frappé de sombres pressentiments, soit que l'absence du soleil lui présentât les objets sous un aspect nouveau, ces lieux, autrefois si riants, lui paraissaient avoir maintenant un air de désolation. Rien ne s'agitait autour de la maison, dans les boulingrins,

sous les bosquets ; les moutons si blancs des jolies bergères ; les vaches bariolées des bergers n'erraient plus dans les pâturages. Aucun des habitants de la vallée ne se montrait pour lui donner du mouvement et de la vie ; ni Estelle ni Galatée folâtrant dans les saules au bord de l'eau, ni Némorin jouant de la flûte appuyé contre un chêne, ni Lysandre rêveur, assis à l'écart sur une pierre moussue, ni même le vieux Philémon traversant à pas lents, avec sa barbe blanche et son grand bâton de patriarche, quelque pont rustique jeté sur le torrent. Ces figures poétiques avaient disparu comme un rêve, et le regard les cherchait vainement à leur place accoutumée. La colonie, si joyeuse la veille encore, semblait avoir été frappée de mort dans la nuit qui venait de s'écouler. La nature elle-même avait pris le deuil ; aucun souffle d'air frais ne caressait la verdure et le feuillage ; le lac, immobile dans ses rives de joncs et de roseaux, reflétait triste-

ment le ciel de couleur plombée ; et au-dessus, des oiseaux noirs, présage funeste, tournoyaient en poussant par intervalles des glapissements sinistres.

Armand contempla avec un serrement de cœur ce tableau mélancolique. Il soupçonna qu'un malheur plus grand que celui qu'il connaissait avait pu frapper la famille de Philémon, et oubliant la promesse faite à son compagnon, il se mit à la recherche de cette portion du sentier qui devait le conduire dans l'enceinte même du Val-Perdu. Malheureusement ce côté du versant n'était pas lisse et découvert comme l'autre ; d'ailleurs Lysandre, en traçant le chemin, avait dû redoubler de précautions pour le rendre invisible d'en bas. Aussi le jeune officier n'en découvrit-il d'abord aucun vestige, et son impatience même l'empêchait de se reconnaître au milieu des broussailles dont cette partie de la montagne était hérissée.

Pendant qu'il s'agitait inutilement, il vit

quelqu'un sortir précipitamment du chalet de Philémon et s'enfuir à travers la campagne. On eût dit d'une ombre glissant avec rapidité à la surface du sol, et dépassant les uns après les autres les tilleuls de l'avenue. Bientôt elle prit à gauche, comme pour se rapprocher du lac, et se montra tout à coup dans un espace découvert. Armand poussa un cri... il venait de reconnaître Galatée.

La malheureuse enfant était pourtant bien différente d'elle-même. Elle n'avait plus son élégant chapeau de paille toujours si coquettement posé de côté ; ses cheveux sans poudre retombaient épars sur son sein ; la longue écharpe de soie, jetée sur ses épaules, flottait en arrière dans la rapidité de sa course. Sa contenance trahissait le désespoir et l'égarement ; elle tournait fréquemment la tête vers la maison comme si elle eût craint d'être poursuivie.

A cette vue, Armand ne put se contenir,

et, montant sur la pointe la plus élevée du pic, il s'écria avec force :

— Galatée! ma chère Galatée!

La jeune fille continuait sa course effrénée sans lever les yeux.

— Galatée! répéta-t-il en donnant à son organe toute la puissance dont il était susceptible et en agitant son mouchoir ; Galatée, je suis là... je ne vous ai pas abandonnée; je vous aime toujours!

Malgré le calme de l'air, la jeune fille ne paraissait pas entendre ces paroles, ou, si elles arrivaient jusqu'à elle, les sons en étaient trop faibles, trop indistincts, pour attirer son attention ; elle courait toujours, légère comme Atalante.

— Où va-t-elle ainsi? mon Dieu! où va-t-elle? murmurait Armand pâle de terreur.

Et il redoubla ses cris, mais inutilement; sa voix s'égarait dans l'espace, et lors même que Galatée eût levé la tête, elle n'eût pu l'apercevoir, perdu qu'il était sur une crête

de ce cirque immense, comme un point noir dans les nuages.

Une fois, cependant, il eut une lueur d'espoir; la bergère venait de s'arrêter au pré des Anémones, à l'ombre d'un de ces saules où, peu de jours auparavant, Verneuil lui avait fait l'aveu de son amour. Peut-être à cette heure de désolation suprême, ces souvenirs cruels et doux lui revenaient-ils à la mémoire; peut-être se demandait-elle comment celui qui avait glissé à ses oreilles de si tendres paroles avait pu l'abandonner... Elle se tourna successivement vers le buisson de roses où Armand s'était tenu caché, vers l'arbre bienheureux à l'ombre duquel ils s'étaient assis tous deux : immobile et rêveuse, elle semblait se complaire dans les idées de bonheur que l'aspect de ces lieux réveillait en elle.

Armand eut bientôt deviné tout cela, et oubliant la distance qui les séparait, il disait avec chaleur :

— Je tiendrai mes serments ; je t'aime encore, je t'aimerai toujours!

Enfin, la jeune fille parut s'arracher avec effort à cette contemplation ; elle se dirigea vers une petite roche qui s'élevait à l'extrémité d'une étroite langue de terre, au bord de l'étang. Là, elle s'arrêta de nouveau, joignit les mains, et regarda un moment le ciel comme si elle adressait à Dieu une prière.

Armand ne respirait plus ; penché sur l'abîme, il attendait dans une anxiété terrible.

Tout à coup il n'eut plus de doutes. Galatée fit un signe de croix, ramena chastement ses vêtements autour d'elle et s'élança dans l'endroit le plus profond du lac.

Le bruit de sa chute ne put être entendu d'Armand ; mais il vit les lames fortement agitées se soulever et se refermer sur la pauvre fille. Il poussa un rugissement qui n'avait plus rien d'humain. Puis, fou de désespoir et de rage, sans réfléchir qu'un pré-

cipice de cinq cents pieds de profondeur s'enfonçait au-dessous de lui, il allait s'élancer en avant et se tuer misérablement, quand une main vigoureuse le saisit et le ramena en arrière.

C'était Ravaud à qui les cris et les mouvemens désordonnés de son ami avaient donné l'alarme, et il était arrivé à temps pour retenir Armand. Il l'emporta dans un creux du rocher. Verneuil se débattait avec fureur.

— Laissez-moi, disait-il, au nom de Dieu, laissez-moi voler à son secours... Elle se noie, vous dis-je, elle se noie!

— Mais qui donc se noie?

— Elle... Galatée, ma Galatée!

— Ah! encore? fit Ravaud avec une impatience ironique.

Le lieutenant n'avait rien vu de la scène qui venait de se passer; et un seul et rapide regard jeté dans le Val-Perdu n'avait pu changer en rien sa conviction que Verneuil était complétement et radicalement fou.

— Laissez-moi donc; faudra-t-il que je tire mon sabre?... Laissez-moi, je veux la sauver ou périr avec elle.

— Vous périrez, et vous ne sauverez personne. Voyons, Armand, revenez à vous : à quoi peut servir de vous précipiter du haut en bas de ces rochers?

— Hélas! c'est vrai, il est trop tard maintenant... Elle est morte... morte!... Eh bien! continua-t-il avec un effort convulsif pour se dégager, puisqu'elle est morte, je veux mourir aussi... Je ne veux pas survivre à Galatée!

Ravaud, malgré sa vigueur, avait toutes les peines du monde à contenir ce forcené. Tout à coup un bruit épouvantable monta jusqu'à eux de la plaine; ce bruit, répercuté par d'innombrables échos, ressemblait à celui du tonnerre. Les deux militaires reconnurent le fracas d'une vive fusillade, auquel se mêlèrent bientôt les détonations de l'artillerie.

— Entendez-vous, Armand? s'écria le lieu-

tenant avec émotion; on attaque déjà le village... Notre brave 62e est cernée par l'ennemi, qui va l'écraser sous le nombre. Si vous êtes résolu à mourir, vous trouverez là-bas une mort glorieuse, au lieu de cette mort obscure et lâche que vous cherchez ici.

Armand se leva d'un air égaré.

— Vous avez raison; oui, oui... cela vaut mieux : partons!

Mais quand il fut debout, il voulut se rapprocher de la petite plate-forme d'où l'on dominait le Val-Perdu.

— Où allez-vous? demanda Ravaud en le retenant par la main.

— Voir encore une fois... m'assurer...

— A quoi bon, Armand? il n'y a pas une minute à perdre... Entendez-vous comme le feu redouble?... Il y va de notre poste, du salut de l'armée peut-être... Voyez, voyez! le village est entouré de fumée; si vous ne vous hâtez pas, nous arriverons trop tard pour mourir!

— Partons donc! dit Verneuil avec une sombre énergie.

Et il bondit avec l'agilité d'un chamois sur le versant qui dominait Rosenthal, glissant plus souvent qu'il ne marchait, franchissant les obstacles, sans réfléchir qu'un faux pas pouvait lui briser le crâne contre les blocs de granit. Ravaud le suivit avec moins d'impétuosité, mais de manière à prouver toutefois qu'il s'inquiétait peu de sa propre sûreté.

Cependant le lieutenant, hors d'haleine, les mains et les pieds meurtris, fut bientôt obligé de s'arrêter encore une fois, pendant que Verneuil, infatigable, poursuivait sa course effrénée.

Un dôme de fumée couvrait toujours le village et cachait la position des Français; on jugeait seulement, à l'irrégularité de la fusillade, qu'ils s'étaient retranchés dans les maisons et que de là ils faisaient un feu bien nourri sur l'ennemi. Celui-ci occupait les hauteurs qui s'élevaient en avant du vil-

lage. Deux pièces d'artillerie avaient été mises en batterie sur le mamelon principal, et les boulets traversaient comme des murs de toile les frêles constructions de Rosenthal. Néanmoins il était visible que les Austro-Russes attaquaient avec une sorte de mollesse. Soit que, pleins de confiance dans leur nombre, ils ne crussent pas avoir besoin de grands efforts pour venir à bout d'une poignée d'hommes, soit, ce qui était plus probable, qu'ils attendissent le résultat de leur diversion sur les derrières de l'ennemi, ils ne poussaient pas l'attaque bien vigoureusement. C'était à peine si quelques tirailleurs, postés dans les gorges et les ravins, répondaient au feu des Français. Le gros de la troupe observait, l'arme au bras, l'effet de la canonnade; et, un quart de lieue en arrière, brillaient, à travers les arbres, les sabres de la cavalerie, qui attendait le moment favorable pour charger à son tour.

Ravaud vit d'un coup d'œil ce que nous

avons été forcé de décrire un peu longuement; mais, chose singulière! ce ne fut pas la situation de ses braves soldats qui le toucha d'abord.

— Comme la jolie Suissesse doit avoir peur! murmura-t-il. Pourvu que la chère enfant ait eu le temps de fuir ou de se cacher!

Ce tribut payé à la faiblesse humaine, il continua en hochant la tête :

— Le sergent Labrune tient bon, mais il pourrait se trouver fort empêché s'il continuait longtemps ce jeu-là... L'ennemi n'a encore employé qu'une partie de ses forces, et je commence à voir paraître là-bas, dans les broussailles, les sournois qui manœuvrent pour nous tourner. Allons, il est temps que nous entrions en danse. Pourvu que ce diable de Verneuil me laisse ma petite part de gloire. Il a promis de se faire tuer, et il est homme à prendre à la lettre une pareille promesse... Mais, bah! il y aura de l'ouvrage

pour tout le monde. En avant donc! et jouons des mains... Ah! si la belle Claudine pouvait me voir!

Et le galant officier, dégainant son sabre, continua sa course vers Rosenthal, où Armand l'avait déjà précédé. A mesure qu'il approchait, il rencontrait des femmes, des enfants, des vieillards, qui s'enfuyaient pour échapper aux scènes d'horreur et de carnage dont le malheureux village était en ce moment le théâtre.

FIN DU PREMIER VOLUME.